

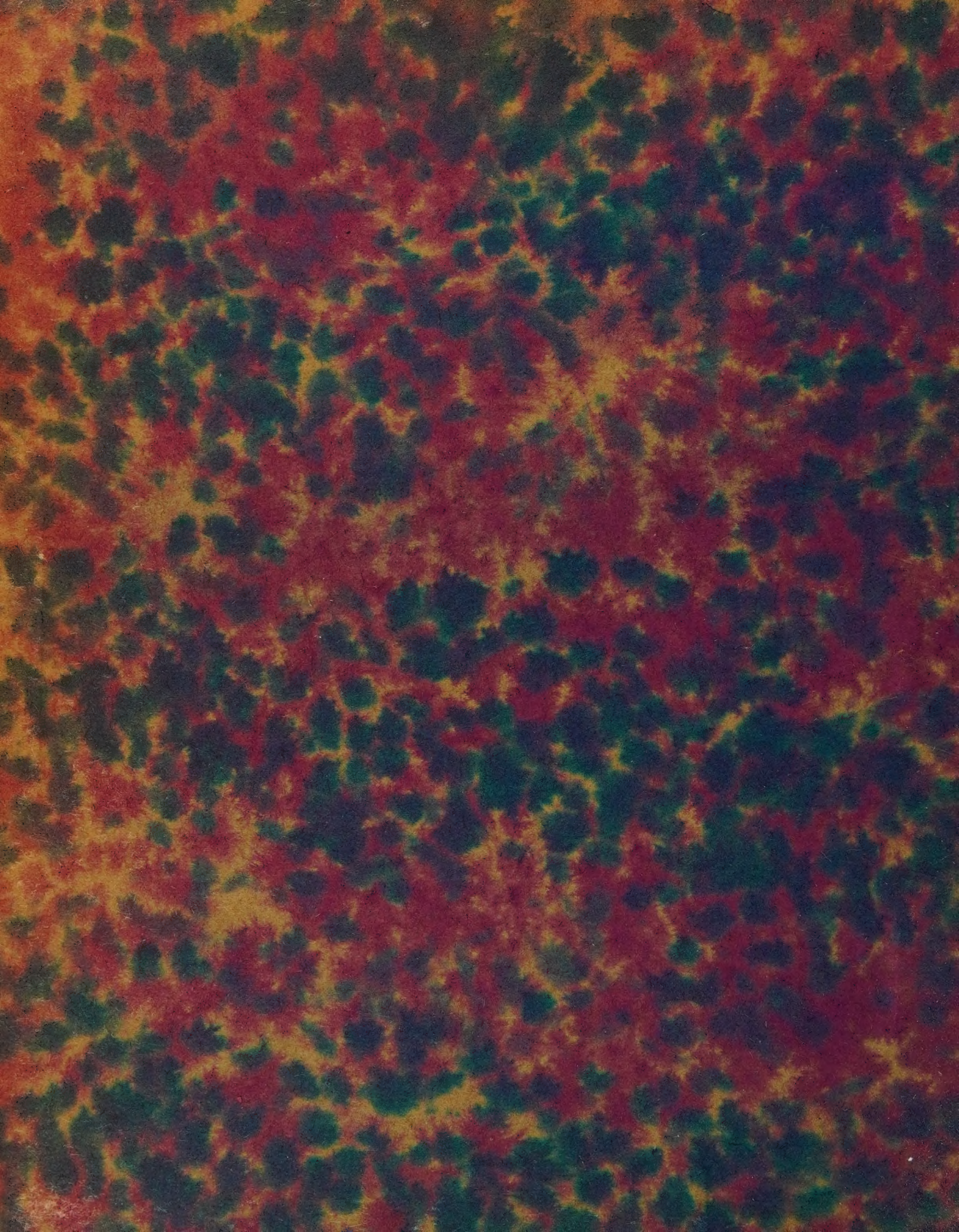
UNIV. OF ARIZONA

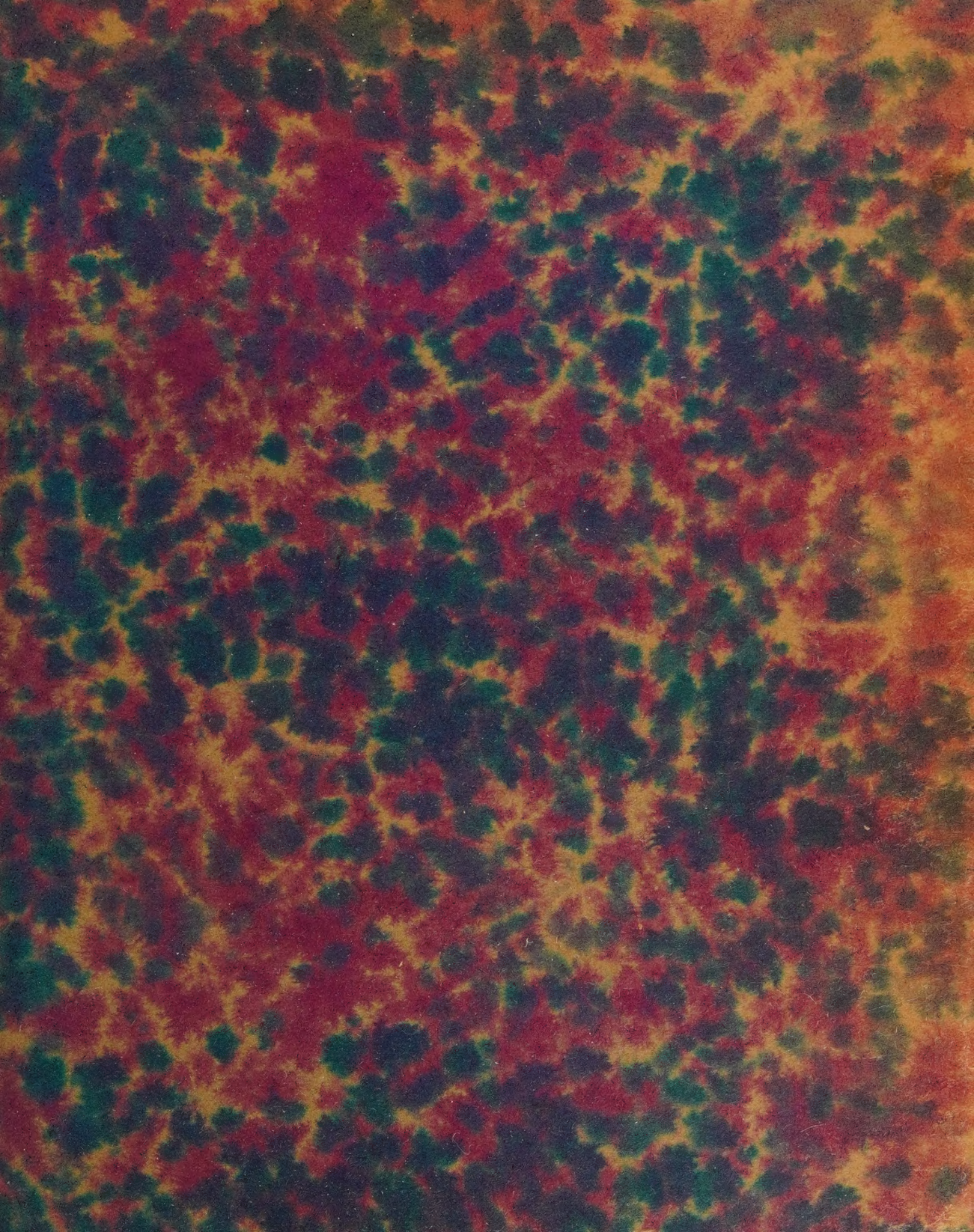
PQ2216 .A2 1929

Daudet, Alphonse/Oeuvres completes illus mn



3 9001 03914 2313







Digitized by the Internet Archive
in 2026

<https://archive.org/details/lesamouresuses0000alph>

ALPHONSE DAUDET
ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

LES
AMOUREUSES

* 1858 *

PRÉCÉDÉ DE
RETOUR SENTIMENTAL VERS
ALPHONSE DAUDET

PAR
HENRI BÉRAUD

LIBRAIRIE DE FRANCE
PARIS



ALPHONSE
DAUDET

LES
AMOUREUSES



LIBRAIRIE
DE
FRANCE
PARIS

60 francs

LES
AMOUREUSES

LA DOUBLE CONVERSION



14
2210
A2
1901
61

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

LES
AMOUREUSES

1858

PRÉCÉDÉ DE

RETOUR SENTIMENTAL VERS
ALPHONSE DAUDET

PAR

HENRI BÉRAUD

ILLUSTRATIONS DE

MARCEL ROCHE

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

1930



843.00
1979
Y.T.

RETOUR SENTIMENTAL VERS ALPHONSE DAUDET

I

C'était aux derniers mois de l'autre siècle, un matin d'automne. En ouvrant leurs portes ce matin-là, les bonnes gens du quartier Saint-Nizier à Lyon virent une chose surprenante : un des leurs, brave boutiquier de la paroisse, venait d'apparaître en grande tenue du dimanche et prenant son gone par la main se dirigeait d'un bon pas vers le quai du Rhône. En ce temps-là, on s'occupait de tout car il ne se passait rien. Chacun sut donc, et bien vite, que le voisin menait son fils au lycée.

Il pleuvait comme il ne pleut qu'à Lyon au mois d'octobre. Le vieux bahut noir, dont les murailles ne semblaient construites que pour essuyer les brouillards du fleuve, retint l'enfant, tandis que le père, s'essuyant la moustache et toussant d'un air rude s'en retournait chez lui.

Dans les cours, sous les préaux, une jeunesse hardie mêlait ses groupes. Ce n'étaient que rires et récits de vacances. Le nouveau, tout seul, tout dépaysé, se tenait contre un arbre. Il voyait bien que ces petits bourgeois dont il était entouré lorgnaient avec mépris son

capuchon de laine et ses souliers ferrés. Bien que prompt et chatouilleux, habitué qu'il était aux échauffourées de polissons, il n'en menait pas large. Tout en ce lieu l'intimidait. Que n'eût-il donné pour ressembler à ses condisciples ? Ses manières rustiques, son parler sans grâce lui faisaient honte, comme l'embarrassait sa carrure de fils du peuple. Bref, il n'était qu'un « gone des rues », un fils d'ouvrier, grandi librement sur le pavé et les bas-ports, un petit prolétaire égaré parmi les très précieux enfants de ces industriels qu'au pays de la soie on nomme les soyeux.

Le tambour roula ; les appels retentirent ; on forma les rangs. Le petit faubourien, portant ses livres, alla prendre sa place à l'étude, dans un coin, près de la fenêtre. De là, il voyait les derniers rayons du jour éteindre leurs feux blêmes et grelottants sur les ardoises de la chapelle. Le gaz sifflait. La pluie tombait toujours. Un carillon mélancolique balançait ses quatre notes sous l'averse. C'était un soir de rentrée des classes dans un lycée couleur de prison. L'enfant au cœur gros, ayant rangé ses livres dans son casier, baissa la tête et, sous les regards moqueurs, il se mit à lire.



Il avait tiré de son pupitre un gros bouquin à couverture de toile rouge : *Morceaux choisis des conteurs français*, par M. Albert Cahen, agrégé de l'Université. Des contes, des histoires. A cette époque, on ne donnait point d'anthologies aux enfants de la primaire. A ceux-ci, il suffisait d'apprendre les trois règles, les départements, l'orthographe et que l'alcool est un poison. Un pareil livre était donc un livre de plaisir, un ouvrage de belle instruction, quelque chose comme un prix, et c'était, bien sûr, le livre qu'un écolier devenu potache devait lire le premier.

L'enfant le prit, lut et soudain... Et, soudain, ses yeux se remplirent de larmes... Ce qu'il lisait, ce qui, là, sous son regard dansait et se brouillait, c'était sa propre histoire ! C'était, conté par un grand écrivain, le récit de ce qu'il endurait lui-même ; sa solitude, son humiliation, les révoltes de son orgueil de petit pauvre. Sa propre histoire, oui, dans sa

lumière réelle, sa propre histoire, trente ans plus tôt, dans cet antique lycée Ampère, sous ce gaz qui chuintait, tandis que l'horloge égrenait son carillon funèbre, que le givre fouettait les vitres, que les vieux bouquins achetés sur les quais sentaient le rance et que le pion s'unissait aux fils de riches pour railler un enfant mal habillé et trop sensible...

Ce qu'il lisait, c'était l'arrivée du *Petit Chose*, en blouse, aux mêmes lieux, dans les mêmes classes parmi les pères de ceux qui ricanaient en le voyant pleurer. Alors l'enfant s'essuya les yeux et releva la tête.



« *A Lyon, les fils de riches ne portent pas de blouses ; il n'y a que les enfants de la rue, les gones comme on dit...* »

Avec quelle consolante ardeur je la lisais, cette page et la relisais... *Daniel Eysette* était mon frère, mon grand frère malheureux... Car le collégien au capuchon de laine noire, ce fils d'ouvrier, ce petit faubourien au cœur gros, c'était moi-même.

Ah ! mes camarades pouvaient bien se monter le cou sur leurs beaux cols empesés ! L'aigre surveillant qui m'avait pris en grippe pouvait bafouer à son aise le petit mitron venu tout enfariné du fournil paternel ! J'avais ma revanche silencieuse et profonde. Elle était là, sous la rouge couverture d'un bouquin scolaire.

Ce morceau d'anthologie n'était d'ailleurs point le seul qui dût occuper les rêveries d'un gamin de Lyon. N'y avait-il pas encore, du même Alphonse Daudet, une nouvelle : *Le pape est mort*, où l'on voyait des galopins tout pareils à ceux de mon vieux quartier faire du canotage sur la Saône près de la passerelle Saint-Vincent, dans le sillage des trains de bois et les remous de la Mort-qui-trompe. Ce récit d'école buissonnière, tout rempli de fumées noires et de verts clapotis c'était réellement le tableau le plus juste de nos propres escapades, à nous, enfants du pays des fleuves. Nous reconnaissions tout, le paysage et les gens, les collines, le courant étoilé de reflets, les escaliers gluants et noircis, les grands quais géométriques, et ces ponts, lancés dans le ciel nacré et qui plongent des reflets bariolés de tramways dans l'eau molle,

sous la rondeur des arches. C'était notre pays, c'étaient nos vagabondages de gones — à croire que l'éditeur parisien de nos *Morceaux choisis* et le bon M. Cahen avaient fait leur choix à l'usage exprès d'un gamin des faubourgs lyonnais.

Bien des années ont passé. Ce livre rouge, il m'arrive parfois de le voir aux étalages des bouquinistes. Il me suffirait de tendre la main, d'entr'ouvrir les feuillets tâchés d'encre. Après tant d'années, j'irais, j'en suis sûr, tout de suite à la bonne page. Mais non, j'aime mieux mes souvenirs, tout ouatés de rêve, où le visage d'Alphonse Daudet, avec son tendre regard et ses cheveux en bandeaux, se penche avec tendresse sur les troubles images de mon enfance.



Il y avait alors à Lyon une sorte de salle publique, ouverte au centre de la ville par une société de « publicité artistique ». Là, parmi les automates, les vérascofes, les phonos à tuyaux de caoutchouc, les vaporisateurs-surprises, cent oisifs s'attardaient à regarder des photos d'actualité et des portraits d'hommes célèbres.

Ce hall se trouvait place des Terreaux, juste au point d'où, jadis, le petit Chose s'étant attardé à jouer aux barres, courut, « ses livres à la ceinture, sa casquette entre les dents » jusqu'à la rue Lanterne près de Saint-Nizier, le soir où vint de Nîmes la fameuse dépêche : *Priez pour lui!* tandis que les tambours du fort de Loyasse battaient dans le lointain.



Chaque jour, après la classe j'entrais dans ce hall, et là, mêlé aux badauds, je m'arrêtais devant une grande photographie, dont le cadre noir portait un nœud de crêpe et un brin d'immortelles : le portrait d'Alphonse Daudet, mon auteur le plus cher, mon consolateur, mon grand ami, qui venait de mourir.



La triste et fatale beauté de ce visage romantique étonnait mon adolescence. Il m'effrayait et m'attirait. Je ne m'en détachais, chaque jour, qu'à regret, par une sorte de timidité et, chaque jour, j'y revenais. Le personnel du hall s'étonnait de revoir sans cesse à cette place un collégien ébouriffé, qui, son cartable sous le bras, regardait de tous ses yeux cette étrange figure d'homme aux longs cheveux, tendre et douloureuse.

C'était le Daudet au monocle, cette effrayante photographie prise, je crois, très peu de temps avant sa fin, où l'écrivain s'incline dans une sorte d'immobile chancellement, comme foudroyé.

Je le revois, il m'est toujours présent. Le blanc reflet d'un jour d'atelier voile son regard, qui se fixe très loin, très bas, sur quelque chose qu'il voit seul — que seul il peut voir... Il est mis avec cette recherche artiste qui porte la marque de son temps. Il est élégant, soigné, et cependant on voit sur sa personne une espèce de désordre, de négligence hagarde. L'homme semble venir de loin ; il est las, il est résigné, il est de ceux dont la tête s'incline pour écouter tout près l'appel de la mort.

Autour de son beau visage d'oriental, il y a comme un halo d'horreur et de silence. De longues rides, que la barbe fine cache mal, encadrent une bouche amère, pâle et lasse, une bouche qu'on dirait « remplie d'un sanglot et d'un caillot mêlés ». Il ressemble aux christs d'Henry de Groux tout en désespoir et en vertige, ces christs dont les yeux remplis d'irrélles clarés implorent les invisibles gardiens du Repos.

Incompréhensible portrait. En quoi ce Daudet, ravagé par le calvaire pouvait-il ressembler au Daudet qu'imaginait la foule de ses admirateurs ? Qui donc eut pensé trouver sous cet aspect le chanfre rieur de la Provence, le conteur ensoleillé, le beau tambourinaire ?... La maladie ? L'approche de la mort ? Non. Il y fallait autre chose, qui porte un plus grand nom : la Douleur.

On ne devait comprendre que plus tard — beaucoup plus tard ! Nous comprenons aujourd'hui seulement. Nous comprenons, parce qu'il nous est, à présent, donné de *voir*, nous aussi, ce que cet homme

voyait en silence, et qu'il confiait secrètement au terrible mémorial de ses larmes et de ses souffrances...



Ce portrait, cette énigme, cette commune enfance, tout cela pour moi fait partie de ces chères années où l'homme au front blanchissant que je suis devenu poursuit sans relâche le pathétique et solitaire enchantement du souvenir. Tout enfant, j'ai, comme Alphonse Daudet, joué sur le pavé de cette rue Lanterne où les pharmacies réfléchissent leurs vieilles enseignes et répandent les senteurs mêlées du basilic, du camphre, de l'arnica. J'ai ramé sur la Saône dans les barcots fraîchement peints du père Cornet. J'ai vendu mes livres, j'ai manqué l'école, j'ai envié les enfants sages, et, comme lui, j'ai menti à mes parents, quand dans notre vieux quartier Saint-Nizier les becs de gaz s'allumaient au sein des brumes... Qui sait, peut-être me suis-je assis au même banc, accoudé au pupitre qui fut celui d'Alphonse Daudet.

Il me semble ainsi que le grand romancier m'appartient un peu plus qu'aux hommes de mon temps, et qu'à cause de cela seulement on m'a demandé de porter ici, sur son œuvre, notre témoignage. Il est trop vrai que je n'ai point d'autres titres. Seule la pensive ferveur d'un frère et d'un condisciple du *Petit Chose* devrait s'exprimer ici. L'enfant parlerait mieux que l'écrivain. L'un n'a que des devoirs, l'autre, bien plus riche, a des souvenirs.

II

Un soir de l'an passé, dans cette ville où m'attachent tant de sortilèges, je me trouvais au vieil Opéra municipal. On achevait de jouer *Manon*. Un clair-obscur poudreux baignait le théâtre. J'étais seul,

penché sur la fosse de l'orchestre. Une vapeur sentimentale en montait, par bouffées. Bois, cordes, cuivres, tout chantait. Je ne reconnaissais plus l'ouvrage. Était-ce disposition d'un soir, effet de la solitude ou bien encore l'un de ces retours de conscience où l'artiste, faisant halte et se retournant pour mesurer son chemin, trouve d'autres aspects aux œuvres qu'il a jadis admirées ou méconnues ? Je ne sais. Le fait est que jamais cette musique ne m'avait parlé ainsi. Ma génération goûtait peu Massenet et jamais sa palette orchestrale ne m'avait paru à ce point capiteuse. Jamais surtout cet art, si plaisant et si gracieux, ne m'avait semblé si humain. De réflexion en réflexion, j'en vins à penser que ce n'était point par hasard que ce musicien de l'amour, si pénétrant dans sa légèreté, si peu capable de résister aux entraînements de son cœur, si frémissant, si sensuel et si délié — non, ce n'était point par hasard que le musicien de *Manon* devait un jour devenir le musicien de *Sapho*. Une dilection singulière entraînait certainement Massenet vers Daudet. Il y avait, dans la courbe simple, ardente et flexible de sa mélodie quelque chose de parent à la phrase nette et passionnée de l'écrivain. Tous deux ne concevaient-ils point la réussite dans l'art comme un bouquet de branches fleuries ? Et tous deux, fils d'une même terre et magiciens d'une même feinte facilité, n'éprouvaient-ils point les choses de la vie, avec les mêmes mouvements de leurs âmes féminines où se compensaient harmonieusement l'ironie et la tendresse ?

A cela je songeais, ce soir-là, tandis que les cors et les bassons, par touches fuyantes et ombreuses, comme un sous-bois de Diaz ou de Monticelli, évoquaient l'adieu à la jeunesse, à l'amour et à la vie de Manon Lescaut, aïeule et petit-sœur de Fanny Legrand.



On a tout dit, tout écrit sur *Sapho*, et nous jugerions nous-mêmes bien vain d'ajouter à ces vastes flots d'encre, si, de tous les romans d'Alphonse Daudet, celui-ci (qui, par un heureux destin se trouve être le plus fameux) n'était celui qui, aujourd'hui encore, nous parle le plus profondément.

Que le lecteur se rassure, notre rôle, qui n'est point celui d'un critique, trouve ici une place mesurée. Cependant, notre tâche, si nous l'avons bien comprise, est de porter sur Daudet un témoignage de génération. Comment le ferions-nous sans parler d'abord de *Sapho*? *Sapho* assure le contact. Par ce livre, l'époque naturaliste rejoint la nôtre, je veux dire celle qui précéda le grand bouleversement et qui, au 2 août 1914, termina le XIX^e siècle.

Les hommes qui vont avoir cinquante ans n'emporteront-ils pas avec eux le souvenir du dernier âge où les aspects de la vie se renouelaient sans précipitation? L'aventure de Jean Gaussin et de Fanny Legrand est située par le romancier entre 1873 et 1878. Sous les tentes des cafés où flotte une odeur d'absinthe et de cigares à deux sous, Daudet met en scène des canotiers, des cocottes espagnoles, des cochers de l'Urbaine, des bohèmes à cor de chasse, des membres de l'Institut cravatés de lavallières... Après un demi-siècle écoulé, ce roman de «mœurs parisiennes» demeure parfaitement sensible à trois générations de lecteurs, dont la nôtre est peut-être la dernière. Or, de justes peintures du Paris de 1914, n'ont-elles point vu leurs couleurs se faner en cinquante mois, autant et plus que celles de *Sapho* en cinquante ans? Un livre excellent, comme le *Faubourg Montmartre* d'Henri Duvernois, écrit sauf erreur à la veille de Sarajevo, ne touchait déjà plus les adolescents de l'armistice. Du moins, s'il les touchait, c'était en qualité d'ouvrage d'avant-guerre, autant dire de l'autre monde. Pour les enfants du siècle, le Paris de Manet et le Paris de Steinlen ne font qu'un. Ce qui est pour nous réalisme et reportage est à leur regard évocation du passé. C'est ainsi que la «tranche de vie» naturaliste rejoint le roman historique. Encore ne sont-ce là que des impressions de surface, concernant le décor, les aspects extérieurs de l'existence. Mais que pensent les jeunes d'aujourd'hui, ceux qui se disent et se croient bien forts devant l'amour, que peuvent-ils penser d'un tableau qui, sous son âpre voile d'amertume, laisse apercevoir un si grand respect de la femme, un goût si franc des jeux et des misères de la passion?



Sapho, roman du collage ! « *Pour mes fils quand ils auront vingt ans* », disait le romancier — et son fils aîné eut vingt ans l'année de la tour Eiffel... L'amour a-t-il changé ? Existe-t-il des cœurs à six cylindres, et l'Argentine a-t-elle définitivement accaparé le Tendre au pays de Marivaux ? Si cela est, *Sapho* n'est qu'un maillon de la chaîne. Si cela n'est point — et selon nous, cela n'est point — *Sapho* prendra place parmi les très rares études de l'amour-passion — de l'amour tout court.

Nous le croyons, parce que les sujets vraiment humains, qui sont éternels, sont par cela même en nombre limité. L'histoire de Jean et de Fanny est de ceux-là : un amant qu'avilit son amour, une femme que cet amour rachète, le roman du gamin et de la gueuse, le conflit de l'homme neuf et de la femme flétrie est un sujet de tous les temps.

Tant qu'au monde il y aura de jeunes amants, l'amour trouvera dans la jalousie du passé son plus cher poison. Aux cœurs jeunes, le coup de poignard de la « haine de succession » sera toujours l'aiguillon infatigable du désir. Aux jeunes amants, les sottises, la crédulité, les faiblesses, les vertiges, les capitulations, les reniements, les hontes d'un Jean Gaussin (ou d'un des Grioux) paraîtront toujours plus désirables cent fois et plus voluptueux que l'égoïsme expérimenté de Prieur ou de Priola. Ainsi le roman de *Sapho* sera à leurs vingt ans ce qu'il fut aux nôtres : la peinture véridique d'une souffrance bien-aimée.

Disputes, révélations de gaffeurs, séparations, lettres écrites au café, amers replâtrages... Ces poursuites, de meublés en villas suburbaines, ces basses fureurs d'un amant égaré, ces querelles ignobles que les ennemis vaincus achèvent « en roulant sur le lit », tout cela n'est-ce point l'éternelle misère et l'ivresse inimitable de la jeune passion ? N'est-ce pas la vérité de tout temps ? Rien ne change. Le pavillon de Chaville dans *Sapho*, c'est l'auberge de Chaillot dans *Manon*. Non, jamais la tendresse des cœurs apaisés ne prévaudra contre le goût du malheur où aspire l'amour des adolescents. Rien ne peut remplacer cette heureuse souffrance, qui donne aux voluptés des êtres. jeunes tout leur prix. Alphonse Daudet l'a compris incomparablement.

Tous les amants qu'il fait vivre, ne retiennent-ils pas dans leur poitrine ce cri désespéré du Frédéri de *l'Arlésienne* :

— C'est un peu fort que le mépris ne puisse pas tuer l'amour !

Auquel répond, comme un écho, celui de Jean Gaussin :

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous pour être après toi comme ça !

Toujours le roman de *Sapho* parlera aux hommes de vingt ans. Mais l'homme qui touche aux lisières de l'âge ne le relira pas moins. Ce sage, ce désabusé, qui tisonne ainsi le bûcher poudreux de son cœur, y réveillera, parmi les cendres remuées, les braises qui l'ont torturé jadis.

La belle lecture d'automne ! O soirs de regret solitaire ! Cet amant aux tempes grises, qui se croit heureux parce qu'il ne sait plus souffrir, avec quelle triste ardeur il peut envier l'amant de Fanny Legrand, ce Jean Gaussin qui, trompé, outragé, sali de ridicule et de boue, vit du moins dans l'enivrement du premier — du seul amour.

III

Naturalisme, vieilles batailles, fumées lointaines !... C'étaient des manifestes, des polémiques, des mois de prison, des duels, des morts. Surtout c'était la jeunesse, une jeunesse chevelue et barbue, qui sentait le cigare, le fiacre, la brasserie, et qui aimait les femmes...

A cette époque, l'écrivain ne craignait pas de ressembler aux autres hommes. Il se mêlait à ceux qu'il prétendait connaître et ne tenait pas pour déshonorant de vivre de son état — comme un homme. Il avait des passions, des mépris, des dégoûts. Il savait encore admirer. Ceux qu'il se choisissait pour maîtres et qu'il défendait en toute occasion avaient réellement des figures de chefs et il n'eut pas fait bon s'en moquer. Ces grands aînés vécurent libres, forts, heureux, sans connaître la burlesque engeance de nos marchands de publicité littéraire, ni la prudente audace de ces révolutionnaires qui chantent leurs *Carma-gnoles* dans les sentiers académiques.

Le Naturalisme, école de la rue et de la route, fut peut-être le dernier âge de la littérature vivante. Certes, ses romanciers ne lisaient pas moins Claude Bernard que les nôtres ne lisent Freud, mais la source réelle de leur inspiration, ils ne la trouvaient point dans les livres. Elle était pour eux dans la société — aussi bien dans les salons qu'à la voirie : « *Faites du reportage* » disait l'un d'eux aux jeunes écrivains qui sollicitaient ses avis, lui-même prêchait d'exemple, comme ses compagnons. Moins sensibles aux idées qu'aux faits, ils ne croyaient qu'à l'expérience et ne concevaient, au fond, point d'autre forme littéraire que le roman social. Ils réhabilitèrent avec « la tradition du réel » l'amour du peuple et le goût des luttes publiques. Ces écrivains vécurent avec leur temps et s'efforcèrent d'y jouer un rôle. Ils croyaient au public ; ils écrivaient pour être lus, pour servir ; c'est pourquoi, loyalement et sans en rougir, ils recherchaient le succès de librairie. Rien, à coup sûr, ne ressemble moins à nos petites chapelles, que l'édifice populaire construit, l'autre siècle, par ces hommes laborieux, en qui l'on a vu s'éteindre — et, qui sait, pour toujours ? — les vieilles traditions du compagnonnage littéraire et la légende des grands bâtisseurs d'œuvres. Les derniers, peut-être, ils surent parler à la foule le langage des vastes passions humaines... Ainsi passa ce mouvement plein de force et sans doctrines, qui né de la guerre de 1870 et de la Commune, avec les *Contes du Lundi*, *Boule de Suif*, les *Soirées de Médan*, la *Colonne* et l'*Apprentie* alla se dissoudre avec la lettre *J'accuse*, dans les remous de l'affaire Dreyfus.



Gros tirages, centième mille... Quoi de plus banal, aujourd'hui ? On en parle distraitemment, comme d'une conséquence, la plus naturelle du succès. Beaucoup s'imaginent qu'il en fut toujours ainsi.

Un peu d'histoire. En 1874, quelques semaines après la publication de *Fromont jeune et Risler aîné*, quatre écrivains se réunissaient au dîner des *Auteurs sifflés*. Ces convives étaient Flaubert, Zola, Goncourt et Alphonse Daudet. Sifflés, oui, et ils savaient en rire. Mais ils n'avaient pas plus à se louer des lecteurs que des spectateurs. Or, voilà que, d'un coup, le plus jeune d'entre eux, ce petit Daudet, l'auteur de

l'Œillet blanc et du *Sacrifice* (plus sifflé à lui seul que ses trois compagnons) venait, avec son premier « roman parisien » de connaître la grande vogue et, du même coup, de bouleverser les coutumes de la librairie. C'était le « lever de la popularité ». Pour la première fois, en France, un écrivain, un véritable écrivain, atteignait le gros tirage.

Il en éprouvait plus d'embarras que d'orgueil :

— Chaque dimanche, a-t-il dit, quand j'arrivais, on m'interrogeait : « Et les éditions ? A combien en êtes-vous ? » Chaque fois, il fallait avouer de nouveaux tirages ; vraiment je ne savais plus où me mettre, moi et mon succès. « Nous ne vendrons jamais, nous autres ! » disait Zola sans envie mais avec un peu de tristesse (1).

Le temps était proche cependant où les commensaux d'Alphonse Daudet allaient, à leur tour, savourer les joies et les profits du succès. Mais, par la suite, leur audience devait à nouveau se restreindre. Nous tenons, déjà, semble-t-il, le contrôle de la postérité. Zola lui-même, encore très lu dans le peuple, s'est vu proscrire des milieux bourgeois. Seul Daudet, cinquante ans après sa mort, règne encore sur un public immense. On le lit. Tous le lisent. Ceux qui demandent à un livre une simple distraction, il les amuse ; ceux qui cherchent des émotions, il les attendrit ; ceux qui ont le goût des peintures de mœurs, il les renseigne — et il satisfait au surplus ceux qui n'accordent leur estime à un ouvrage qu'autant qu'il ajoute à la connaissance de l'âme humaine.

* * *

Cette célébrité à deux dimensions — totale dans l'espace elle se renouvelle incessamment dans la durée — n'est-elle point pour nos gens du bel air la tare ineffaçable ? Ils l'ont bien fait voir ! Si accueillante pour Daudet dans ses anthologies, l'Université lui a toujours mesuré la place dans ses histoires de la littérature. Quelques mots touchant son « réalisme », une ligne sur son « ironie », l'inévitable apparemment à Dickens, et l'on passait... Le moment est proche où peut-être l'on

(1) Alphonse DAUDET, « Histoire de mes livres », *Fromont jeune et Risler aîné*.

ne s'arrêtera même plus. La rue d'Ulm ne le permettrait pas. Car parmi tant de motifs d'afflictions, nous aurons eu l'aubaine, salutaire à nos rates, de cette énorme bouffonnerie : l'armée professorale, s'élançant hors des bonnes vieilles tranchées scolaires (et leurs positions de repli préparées à l'avance) se ruant vers les premières lignes, laissant derrière eux les troupes de choc, trop prudentes à leur gré, pour se répandre à grand tumulte, sabre série Z au poing, dans le *No man's land* de la « littérature d'élites. » Les manuels de demain analyseront longuement le cas Bonnetain, le cas Paul Alexis, le cas Pinard. Qui sait s'ils n'ignoreront point le cas Daudet ?

Soyons justes : l'auteur de *Sapho* se prête mal au commentaire des « critiques créateurs ». Son œuvre est directe ; elle est logique et claire ; elle est classique. C'est un de ces monuments dont la forme n'est rien d'autre que l'expression de la structure. On n'y découvre ni vice de construction involontaire, ni monstruosité systématique. Elle décourage les sots par sa clarté. Et point seulement les sots : Combien rares en effet sont les lecteurs capables de traverser la ceinture de clarté qui protège les œuvres vraiment neuves et belles ? Le préjugé du galimatias n'est aucunement nouveau. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a fait de l'obscurité le gage de la profondeur.

Que Daudet soit un maître, tout le monde en tombe d'accord. Mais ce temps n'a que faire des maîtres. Parlez-lui de l'autodidacte et du décadent. Parlez-lui de l'obscuriste et du bâcleur de pochades, du sot géométrique et du crétin vertical. Ceux-là permettent des aperçus originaux, ils suggèrent des idées dont on ne ne serait jamais avisé, posent des problèmes insoupçonnés, déclenchent la controverse et justifient l'enquête.

Mais quoi, laissons cela... Il est assez doux d'en prendre son parti.



Pour nous, les confidences des aînés contiennent les enseignements les plus précieux. Être admis dans l'intimité d'un ancien, apprendre de sa bouche comment s'est imposé à lui le sujet d'un livre, à quel choc de l'idée ou du sentiment il a obéi, quelle part il a faite à l'observation,

quelle à la fantaisie quelle à la mémoire ; connaître le mécanisme de la composition, les changements opérés en cours de route, le temps consacré aux recherches d'écritures ; n'ignorer rien des joies et des découragements de l'auteur, de ses scrupules et de ses hardiesses, de ses dadas et de ses sacrifices ; puis, ainsi éclairé, remonter du rêve de pierre à la lave originelle, quoi de plus passionnant ? Et quelle contribution plus précieuse à l'étude du fait littéraire !

Un principe domine la méthode de travail d'Alphonse Daudet : la soumission, on ne dira pas à la chose vue, mais à la chose éprouvée. Procédé chez certains ; chez lui, principe naturel. La projection sur le plan romanesque de ce don, si aigu en lui, de la sympathie affective, c'est ce qu'on a nommé sa tendresse, sa pitié, son amour apitoyé des humbles. Faut-il en louer sa mémoire, comme d'une vertu ? Allons-nous célébrer comme les œuvres d'un cœur charitable les effets d'une curiosité d'artiste ? Que Daudet fût bon, nul n'en doute. Mais que nous chaut aujourd'hui ? Il nous importe autrement de savoir qu'il fut curieux, passionnément et singulièrement curieux. Dès son enfance, il éprouve le besoin de forcer le secret d'autrui, de se glisser sous sa peau et de vivre sa vie. « J'avais dix ans alors, écrit-il dans l'*Histoire de mes livres*, et déjà tourmenté du désir de sortir de moi-même, de m'incarner en d'autres êtres dans une manie commençante d'observation, d'annotation humaine, une grande distraction pendant mes promenades était de choisir un passant, de le suivre à travers Lyon, au cours de ses flâneries ou de ses affaires, pour essayer de m'identifier à sa vie, d'en comprendre les préoccupations intimes. »

Cette habitude s'accusera avec les années. Il ne se passera guère de jour que Daudet ne tire les ficelles de quelque marionnette humaine. Rentré chez lui, il croquera de mémoire la silhouette du fantoche, esquissera ses grimaces, encadrera de guillemets ses propos. Ainsi les carnets du romancier s'empliront de notes qui formeront la matière des livres futurs.

Procédé simpliste, dira-t-on. Superstition du détail vu, de l'événement arrivé ! Le voilà bien, le procès-verbal naturaliste ! Sans doute, Daudet a le souci d'une information exacte. Il l'a comme l'ont, depuis Balzac, tous les vrais romanciers. Qu'on le veuille ou non, l'auteur de la *Cousine Bette* a marqué le genre de sa griffe. Il lui a assigné pour but la peinture de la société. Il en a fait un département de l'histoire. Daudet le dira d'ailleurs expressément : « Le roman,

c'est-à-dire l'histoire des gens qui n'auront jamais d'histoire (1) ». D'où, pour le romancier, cette obligation, ce devoir : contrôler ses intuitions.

Qu'il s'agisse chez Daudet d'un simple contrôle, il n'est pour s'en convaincre que de feuilleter ses carnets. On sera surpris de leur plénitude — preuve que la sèche observation ne jouait pas seule. Surtout, on sera frappé de leur intensité de vibration. On y verra que Daudet ne s'hypnotise pas sur le détail, qu'il se soucie de bien autre chose que d'enregistrer des faits. Les notes touchant les personnages sont prises du dedans ; elles satisfont à ce désir d'incarnation qui tourmentait déjà le *Petit Chose* ; elles donnent la clé psychologique de l'individu. Pareillement, celles qui concernent les lieux dépassent la banale description pour définir la singularté de l'atmosphère. Les notes de Daudet sont plus que des observations, ce sont des pensées. Aussi bien le carnet peut demeurer longtemps fermé, elles ne risquent pas de s'y figer. A quelque moment qu'il les utilise, l'écrivain retrouvera à leur contact l'impression du présent, l'odeur de la vie.

Tenez d'ailleurs pour certain qu'il ne les utilisera pas à froid. Daudet ne fait pas un livre d'une accumulation de carnets. C'est un poète. Impressions et souvenirs s'ordonnent en suivant le magnétisme de son imagination. C'est elle qui compose leurs dessins, tout de même que l'électro-aimant détermine le groupement des brins de limailles. Encore faut-il que le courant passe. Or, chez Daudet, la source du courant est toujours une émotion. Pas d'émotion, pas de rayonnement imaginaire. Aussi longtemps que l'âme de l'écrivain n'aura pas vibré, les notes des carnets resteront lettres mortes.

De ce mécanisme imaginaire, M. Léon Daudet, qui sert avec une ferveur si lucide le culte paternel, nous offre deux vues cinématographiées particulièrement suggestives. D'abord la genèse de *l'Arlésienne*. A l'époque où il était secrétaire du duc de Morny, Alphonse Daudet apprend qu'un de ses meilleurs amis a perdu un frère dans des circonstances tragiques. Ce frère, un tout jeune homme, n'a pu résister à une déception amoureuse. Il s'est précipité du haut d'une fenêtre dans la cour du « mas » provençal où il passait ses vacances. On l'a relevé, le crâne brisé. Ce suicide a fait sur l'esprit de Daudet une impression très forte. Il sait le charme sensuel des filles de son pays. Et il

(1) Alphonse DAUDET, « Histoire de mes livres », *Le Petit Chose*.

a sur ce pays, sur son décor naturel, sur ses habitants, sur ses coutumes, des pages de notes. Le beau drame de fatalité amoureuse à écrire!

Pourtant il n'ouvre pas les vieux carnets. Le courant n'est pas encore établi. Il attend la circonstance — plus exactement le fait affectif qui le fera naître. Or, un an plus tard, Daudet se promenait dans la Camargue. Le crépuscule tombait. L'heure était molle et louche. Tout à coup, il entendit comme deux voix, l'une grave, l'autre aiguë, qui appelaient. C'étaient deux femmes.

« À ce moment-là, expliqua-t-il plus tard, toute ma pièce se dessina dans mon esprit ; cela dura quelques secondes, mais je vis la cuisine de Castelet ; je vis l'atmosphère de soucis, de chagrins, puis l'angoisse pressant de toutes parts l'amour maternel de Rose Mamaï, laquelle m'apparut en même temps. Bref, quand je repris mon chemin à travers la Camargue crépusculaire, toute mon œuvre était construite dans ma tête et je n'eus plus qu'à me la dicter à moi-même (1) ».

Le second exemple a trait à la genèse de *Sapho*. Fortuit dans le cas de *Arlésienne*, le déclenchement du mécanisme imaginatif est ici provoqué. Daudet n'attend pas l'émotion créatrice. Il va au devant d'elle. *C'est une émotion et non un document qu'il sollicite*. Que nous voilà loin, dites, de l'école de Zola ?

Donc Alphonse Daudet a conçu les grandes lignes de *Sapho*. Mais il éprouve une résistance. Ces lignes générales, il ne parvient pas à les préciser. « Un dimanche matin, raconte M. Léon Daudet, il m'emmena dans les environs de Paris pour recueillir — c'était en automne — ce qu'il appelait l'atmosphère de mouillure et de tristesse indispensables, selon lui, à ce livre romanesque. Nous allâmes déjeuner dans une auberge de Meudon, puis nous revînmes à pied à Paris. A la lisière des bois, nous aperçûmes une petite villa à la porte de laquelle un écriteau se balançait sous la pluie. Nous rentrâmes à la maison et mon père me dit : « Je tiens mon sujet. Ce petit écriteau a réveillé en moi une multitude de souvenirs de jeunesse. Il m'a fourni l'atmosphère que je cherchais et, comme pour *Arlésienne*, je n'ai plus qu'à entendre ma mémoire me dicter mon livre (2) ».

(1) LÉON DAUDET, *Études et Milieux littéraires* (Grasset).

(2) LÉON DAUDET, *Études et Milieux littéraires* (Grasset).



Le courant passe. Les souvenirs s'agglomèrent. Daudet est en pleine euphorie imaginative. Il va donc écrire. Pas encore. Pas avant de l'avoir « parlé ». Des semaines durant, il va le raconter à sa femme, à ses amis, aux visiteurs. L'auteur éprouve ainsi son schéma mental. Il voit les passages qui porteront, ceux dont l'efficacité est douteuse, ceux auxquels il faut carrément renoncer. Mais surtout il élucide son sujet. Au dixième exposé, il y voit aussi clair que dans le livre d'un autre. Sans compter que l'orateur-né qu'il est a eu, dans la chaleur de l'improvisation, des trouvailles qu'il n'eût jamais faites le nez sur la page. Daudet parle quelque part de ces méridionaux « qui lancent des mots devant eux, en rabatteurs, pour faire lever les idées ». Que d'heureuses découvertes, que de jolies idées, brèves et furtives il doit lui-même à ce procédé. Le plus beau est qu'il sait en rire et qu'il le montre bien en peignant dans *Jack* les parleurs de livres... Mais après la parole, lui du moins saisit la plume.

La construction intérieure est achevée et tous les personnages sont à leur place. Alors seulement Daudet commence à écrire. Il écrit d'abondance, sans ratures ni surcharges. A d'autres les moyens lents. Ils ont bien de la chance de garder tant de sang-froid ! C'est sans doute que, chez eux, l'alerte n'est jamais bien chaude. Il ferait beau les voir au milieu de la bagarre où seul, dans le petit pavillon plat du parc de Champrosay se débat le romancier. Son sujet le presse, ses souvenirs le débordent. Il pousse ses idées devant lui comme fait de ses moutons le berger surpris par l'orage. Le problème est de n'en point laisser en route. Quant à ordonner un cortège, on verra ça plus tard — en entrant au hameau...

Et les lignes s'allongent, les pages succèdent aux pages. Un arrêt. L'écrivain a buté. Ses souvenirs sont imprécis, ou ses notes ne s'appliquent pas exactement au passage qu'il traite. Que faire ? Inventer ? Se contenter d'une approximation ? Voilà bien du 1930 ! Daudet n'hésite pas. Il serre ses papiers, ferme ses tiroirs et s'en va, sur place, recueillir l'impression, la vraie, la bonne, la seule — la vivante ! Mais ses nerfs sont trop fins, il réagit trop vivement aux moindres nuances. Parti

pour recueillir une impression, il en rapportera cent. Parfois même, ses sens auront reçu une commotion si forte que tout l'ouvrage en sera ébranlé. Un grand comédien perd sa fille. Daudet assiste à l'enterrement. C'est l'époque de *Fromont jeune et Risler aîné*. Au retour de l'enterrement, il décide de donner une fille à *Delobelle*. Sept ans plus tard, tandis qu'il écrit *Numa Roumestan*, son médecin l'envoie aux eaux d'Allevard. La vue de tant de jeunes visages ravagés par la maladie le bouleverse. C'est de ce bouleversement qu'est née Hortense Le Quesnoy, la frêle belle-sœur de Numa, qui après avoir égaré sa tendresse sur ce bas cabotin de Valmajour, s'en va mourir de phthisie dans le Midi...

Ainsi, d'un bout à l'autre de son ouvrage, Daudet garde le contact avec la vie. C'est grâce à elle, c'est en revenant sans cesse à son foyer, qu'il a pu maintenir en fusion la rude matière sur quoi s'acharne l'homme de lettres. Telle elle était au début, cette matière, telle nous la retrouvons à la fin. C'est le même métal fluide et brûlant, homogène et protéiforme. Où finit la conception ? Où commence l'exécution ? Pensée et écriture ne sont plus que les deux moments d'un fait unique, les éclairs alternés du Verbe.

*
* * *

La vie paye bien. De ce contact permanent avec elle, Daudet trouve une première récompense dans la fougue de son style.

Nous avons vu le romancier au travail. Il écrit vivement — « à la grosse ». Mais il va sans dire que cette production hâtive ne sera pas envoyée telle quelle à l'éditeur. M^{me} Alphonse Daudet, qui a sa table dans le cabinet de son mari (1), procède à une première retouche. Daudet revoit la page, et recopie, reprenant encore certaines phrases, complétant, affinant. C'est, dit-il, « la meilleure période du travail ». Il convient pourtant de ne pas la prolonger outre mesure. La langue courrait le risque de s'alourdir et de s'énervier. Aussi Daudet s'est-il prémuni contre ce danger : bien avant qu'il ait terminé son livre, une revue ou un journal en a commencé la publication :

(1) « Aux deux bouts de l'immense pièce, ma table longue, le petit bureau de ma femme, et courant, passant la copie de l'un à l'autre, mon fils aîné, carabin maintenant, alors un bambin aux épaisses boucles blondes tombant sur son petit tablier noir pour l'encre de ses premiers bâtons ». ALPHONSE DAUDET, « Histoire de mes livres », *Fromont jeune et Risler aîné*.

« J'ai cette habitude, qui peut sembler en contradiction avec ma méthode, si lente et consciencieuse, de travail, de livrer d'avance aux journaux les premiers chapitres achevés. J'y gagne d'être obligé de me séparer de mon œuvre, sans céder à ce désir tyrannique de perfection qui fait reprendre aux artistes et recommencer dix fois, vingt fois la même page. J'en sais qui s'épuisent ainsi, se consomment stérilement pendant des années sur un même ouvrage, paralysent leurs qualités réelles et en arrivent à produire ce que j'appelle de la *littérature de sourd*, dont les finesses ne sont plus comprises que d'eux seuls. (1) »

IV

Il y aurait un livre à faire sur la valeur documentaire du roman naturaliste, et ce livre mon cher Léon Deffoux le fera bien quelque jour. Nulle époque, jamais, ne fut à ce point comblée d'observateurs — si ce n'est la monarchie de juillet (à qui suffit pour voir son temps et sa société mis en cartons l'œil et la main du seul Balzac). Le Naturalisme nous restitue innombrablement le décor du Second Empire, de l'Année Terrible et de l'Ordre Moral. Et l'on dirait que, pour s'assurer d'être « complets, » les romanciers de Médan et du Grenier se sont loyalement partagé la tâche. A celui-ci les culs-terreux, à cet autre le faubourg — et les ateliers d'artistes, les bouges, les prisons, les stations balnéaires, la Bourse, l'usine. Le propre d'Alphonse Daudet, ce qu'il a peint comme nul autre, c'est cette coulisse du monde politique où s'entre-croise depuis un siècle tout ce qui constitue proprement la vie parisienne.

La guerre a fourni à Daudet le sujet d'une grande nouvelle, *Robert Helmont* et d'une dizaine de contes. Sur la Commune, il n'a guère laissé que des notes.

Ce *Robert Helmont*, que la nouvelle de la capitulation vient surprendre dans son jardin des bords de Seine, doré et tiédi par l'automne, ce convalescent qui, plein de haine pour les bourreaux de

(1) Alphonse DAUDET, « Histoire de mes livres », *Jack*.

son pays, réprouve la sauvagerie du paysan Goudeloup, le seigneur de uhlands, ce malheureux doublement déchiré, c'est Daudet lui-même — un des écrivains qui ont le plus profondément ressenti l'horreur de la guerre et l'accablement de la défaite.

Les contes où s'exprime la détresse du patriote sont connus de tous. Ils ne doivent pas faire oublier les « Notes écrites en courant les avant-postes » si pittoresques, si directes, si pathétiques, ni surtout ces « Paysages d'insurrections » qui replacent dans leur vraie lumière les débuts de la Commune.

En général, la passion politique aveugle les témoins de ces tristes heures. Suivant qu'ils ont pris le parti des Communards ou des Versaillais, ils font de l'insurgé de mars un pur héros ou un bandit. Daudet se garde de tomber dans ces excès. Lui n'est pas aveuglé. Il regarde et il note. Que note-t-il ? Ceci : dans une échoppe de la rue Lepic, un officier de la Commune, galonné jusqu'aux épaules, ressemelle des brodequins, son tablier de cuir devant lui pour ne pas salir sa tunique — ou encore : dans le Marais, un droguiste et un épicier aident à *dépaver leur rue*. D'autres commerçants les encouragent. Tous sont très fiers d'avoir une barricade en face de leurs boutiques. Voilà de ces croquis qui en disent plus qu'un rapport. Ils accusent le côté bêta, l'aspect Bouvard et Pécuchet de l'équipe. Les révolutions enfantent des héros ; mais elles finiraient vite si les héros étaient seuls « dans la rue ». La Commune eut Varlin, Delescluzes, Flourens, Rossel, Rozana, Louise Michel, Vermorel, tant d'autres... Mais il y eut les géoliers, les incendiaires, les chacals de barricades, les fusilleurs d'otages. Quelle fut au juste dans les effectifs des insurgés la proportion des honnêtes gens et des coquins, c'est un point qui reste à établir. Mais on ne risquerait guère le démenti de l'histoire en attribuant une forte majorité aux imbéciles. Cette considération incline à l'indulgence. Elle doit avoir sa part dans l'apitoiement de Daudet sur les fusillés du Père-Lachaise, ces insurgés qui, dans le matin gris, marchaient en dormant au supplice. Car ils étaient si exténués, que « l'idée qu'ils allaient mourir ne les réveillait pas ».

La guerre et la Commune ont fait plus que dicter à Daudet quelques belles pages. Il n'est pas exagéré de dire que l'écrivain leur doit une vue nouvelle de la société.

Ces tragiques événements lui ont permis de connaître les humbles. Il l'a dit formellement : « Ce qui m'a surtout servi pour peindre, dans la

troisième partie de *Jack*, le peuple des faubourgs, ce sont mes souvenirs du siège et de la garde nationale, le bataillon ouvrier avec lequel j'ai roulé Paris et la banlieue quatre mois durant (1). Sur le plancher des wagons à bestiaux où il s'étendait avec son escouade, Daudet a évoqué le dortoir du collège d'Alès. L'homme de lettres arrivé s'est revu « Petit Chose ». Tristes débuts que les siens. Obligé dès l'âge de seize ans de gagner son pain, il avait subi jusqu'aux larmes « les basses humiliations du pauvre ». Cela ne le liait-il pas en quelque sorte à ceux qui y demeuraient voués ?

Toute l'œuvre de Daudet témoignera de la solidité de ce lien. Pas un de ses romans où l'on ne rencontre quelque bon type pas riche ou quelque brave fille malchanceuse. Sa clairvoyance, d'ailleurs, demeure entière. Il n'ignore pas les vices d'un certain peuple. Il sait bien, parbleu, que toutes les ouvrières ne sont pas des Désirée Delobelle, tous les teneurs de livres des monsieur Joyeuse, tous les marchands forains des Bélisaire. Mais il pardonne au mauvais ouvrier eu égard à son ignorance. Et il trouve des raisons aux colères du révolté dans le caractère démoralisant d'un certain luxe.

Vallès n'a rien écrit de plus véhément que cette apostrophe à un vicomte qui, pendant des années, a traversé la rue de Charonne en grand arroi, au retour des courses, sans soupçonner que derrière son passage, « le faubourg devenait plus noir, le pain plus amer, l'outil plus lourd » (2). Ah ! Daudet, Daudet, si vous reveniez aujourd'hui !...



Ainsi, ces deux cataclysmes sociaux, d'où la plupart des hommes rapportent une leçon d'égoïsme, la guerre étrangère et la guerre civile, auront été pour l'auteur de *Jack* une école de fraternité. Cela se comprend. Les événements ne retentissent-ils point en nous dans le sens même de nos tendances ? La tendance maîtresse d'Alphonse Daudet, c'est la sympathie. A toutes les époques de sa vie, à tous les

(1) Alphonse DAUDET, « Histoire de mes livres », *Jack*.

(2) Alphonse DAUDET, *Lettres à un Absent : Les Évadés de Paris*.

moments de son œuvre, nous retrouvons le gamin suiveur de passants, l'être tourmenté du désir de s'incarner en d'autres êtres.

Ne cherchons pas ailleurs le secret de sa réussite dans l'art d'animer les personnages. Cet art-là, c'est tout l'art du romancier, et de bons écrivains s'en voient perpétuellement refuser l'accès. Il donne la vie, et du même coup réalise l'unité psychologique de son héros, l'engrènement rigoureux de ses pensées et de ses actes.

C'est si vrai qu'en dépit d'un certain désordre de composition que reprochent ordinairement à Daudet les manuels, et jusqu'aux dictionnaires (1), ses personnages ont ce mérite capital d'être présents tout entiers à chaque page. Ouvrez au hasard un de ses livres — de préférence celui qui vous est le moins familier. Quoique vous ayez perdu le souvenir de l'intrigue, et quand bien même ce souvenir devrait tarder à se réveiller, vous reverrez tout de suite les acteurs du drame. Une phrase d'eux, la notation d'un geste ou d'une grimace, et les voilà debout dans votre esprit.

On parle bien entendu des personnages de second plan. Car il y a belle lurette que les protagonistes de Daudet ne prêtent plus à des expériences de cette nature. Qui ne les connaît ! L'homme de la rue les évoque à tout instant ; et leur nom est aussi plein, il rend un son aussi soutenu que celui d'un être de chair et d'os. Issus de la vie, ils y sont retournés. Mais l'art les a marqués de son signe. Les mortels auxquels ils se mêlent, ils les dominent. Ils sont comme le chevalier du Saint-Graal auprès d'Elsa : « Je viens du monde des splendeurs. »

Créer un « type », parvenir à mettre debout un de ces fantômes — un seul ! — d'après lesquels les hommes jugent leurs semblables et se jugent eux-mêmes, c'est l'ambition suprême du romancier. Or, Daudet en a derrière lui toute une lignée.

C'est Valmajour, le provincial mangé par Paris ; c'est Jansoulet, le nouveau riche grugé ; c'est Numa Roumestan, le salivard d'assemblées ; c'est l'oncle Césaire, le faible de caractère ; c'est Monpavon, le vieux beau décoré ; c'est le patron Marc, l'imbécile heureux ; c'est Désirée Delobelle, la sacrifiée ; c'est Rose Mamaï, la mère

(1) « L'impressionnisme comporte certains défauts : d'abord une sensibilité parfois indiscreète (?) ; puis pour la composition trop peu de suite, un assemblage de scènes qui n'ont pas toujours entre elles une liaison assez étroite, etc... »

Nouveau Larousse illustré, article Daudet, p. 528.

anxieuse. Et puis ces cinq qui sont non seulement des types d'humanité, mais chacun dans son genre la perfection du type — le type fixé une fois pour toutes : Tartarin ou le Méridional ; Jean Gaussin ou le Collage ; Dargenton ou le Raté ; Delobelle ou le Cabot ; Sapho ou la Perverse sentimentale.



On tient en général que, si *Sapho* est (avec le premier *Tartarin*), le plus beau livre d'Alphonse Daudet, son plus rude effort fut le *Nabab*. Avec ce grand roman, Daudet tentait « la fresque ». Quel écrivain, quel romancier, si modeste qu'il fût ne céda quelque jour à cette ambition ? Le *Nabab* fut donc pour le bon compagnon ce « chef-d'œuvre » qui donne accès à la maîtrise. M. Paul Bourget le cite d'ailleurs comme un exemple de composition. Composé, oui. Néanmoins, et selon nous, ce n'est point son meilleur ouvrage. Daudet fut essentiellement un peintre de chevalet. Les grandes surfaces l'obligent à travailler au carreau, et l'ensemble s'en ressent. Quant aux morceaux, ils sont dignes du peintre. Quels morceaux, quelle galerie de portraits ! Tout le Paris de l'Empire défile. Mercantis fastueux, marquis pique-assiette, médecins drogueurs, théâtraux faillis, députés vendus, journalistes achetés, mondaines détraquées, un peuple de classés se rue au luxe et à l'orgie.

Et c'est une bacchanale étourdissante à quoi préside le premier ministre Mora — le Morny de l'histoire. Bâtard de reine et machinateur de coups d'état, c'est le type de l'aventurier racé, élégant et cynique. Il est la parure de cette clique qu'il gave et qu'il méprise. Ses obsèques comptent parmi les galas de ce régime de parvenus. Il faudra attendre l'exposition de 67 pour retrouver un prétexte à des telles pompes. Puis ce sera la fin de la fête — l'écroulement dans le boursier sanglant de l'invasion et de l'émeute.

Le Nabab, d'ailleurs nous conduit, par une de ses meilleures pages, à la conclusion de notre bref et modeste témoignage. Après les funérailles de Mora — dont la relation est, dans le roman, un chef-d'œuvre de reportage — Alphonse Daudet nous montre Jansoulet et Hemeringue quittant, réconciliés, le Père-Lachaise. « Et, dit-il, pendant que

les deux silhouettes disparaissaient dans les détours du grand labyrinthe, un rayon égaré du couchant éclairait derrière eux, sur le terre-plein, le buste expressif et colossal, au large front sous les cheveux longs et relevés, à la lèvre puissante et ironique, de Balzac qui les regardait.»

V

Et Balzac, immobile sur son socle, au carrefour le moins passant du Père-Lachaise attendait le disciple qu'il devait, hélas, accueillir bientôt. Ce fut par un matin glacé d'hiver. Une foule consternée suivait le convoi d'Alphonse Daudet. Dans le deuil de tous, il y avait un douloureux étonnement. Ce trépas de l'écrivain, en pleine gloire, à cinquante-sept ans, la foule ne se l'expliquait point. On ignorait en général que le *Marchand de Bonheur* fût si gravement malade. Chaque saison, ponctuellement, il avait donné son livre, en bon ouvrier, fidèle à la tâche, jusqu'au bout... Si l'on avait su!...

Nous savons maintenant. Hélas! ce calvaire gravi durant tant d'années par l'homme au visage de crucifié, dont l'image hantait nos rêveries d'adolescents, nous le connaissons. Ce que fut cette agonie de quinze années, ces milliers de jours cruels et de nuits sans sommeil, les quarante-neuf feuillets d'un journal inédit viennent de nous l'apprendre. La lutte de cette âme fière et de ce corps torturé, nous la voyons; nous nous penchons sur elle avec effroi. Nous y trouvons une leçon de courage et pour avoir connu — si tard! — de quelle force morale, il achetait cette résignation souriante qui marque ses dernières œuvres et la fin de sa vie.

Un scrupule infiniment respectable a, trente années durant, retardé la publication de ces cahiers. Le souci de la vérité a mis fin aux hésitations. Ces pages, devait-on les publier? Oui. On a bien fait. Non seulement parce qu'on a, de la sorte, mis fin à certaines légendes, mais parce qu'au delà de toutes ses œuvres — et des plus cruelles — cet hymne à la Douleur, ce chant monotone et poignant, ce long cri

étouffé, qui nous vient d'une tombe, après trente ans, révèle un Daudet inconnu, à qui nul ne peut refuser sa tendresse et son admiration.

*
* * *

L'ouvrage a pour titre *la Doulou* (traduction provençale de la Douleur). Il y a deux fragments. L'un, qui fut écrit le dernier, s'intitule : *Aux pays de la douleur*. C'est le journal d'Alphonse Daudet aux stations thermales de Nérès et de Lamalou, parmi les autres malades. Cette partie, proprement littéraire et descriptive, remplie d'observations amères ou ironiques sur autrui et sur lui-même, n'a rien qui puisse surprendre les familiers de l'œuvre de Daudet.

Autre chose est le premier fragment, de trente-deux pages, qui porte en sous-titre : « Μαθήματα-Μαθήματα. »

C'est là le carnet de route du calvaire, le registre de bord d'un homme brûlé par son mal et qui cinglant vers la mort, fait le point, chaque jour, cherche désespérément à l'horizon le havre de son repos. Impossible de lire cela les yeux secs. Sur chacun de ces feuillets, il y a du sang. Toutes les formes de la torture et de l'effroi s'y expriment. Par moment, l'homme qui se raconte là est comme environné de ténèbres. La nuit l'assiège — et il continue d'écrire. On s'interroge : Qu'est-ce là ? Un miracle de l'automatisme professionnel ? Un prodige de la volonté ?... Et l'on reprend sa lecture, avec des haltes d'oppression, de véritables stations d'épouvante. On pense à la grande plainte d'Œdipe aveugle et déchiré sur les marches de Thèbes. Il y a là, en six cents lignes, comme un résumé de toutes les expériences humaines de la souffrance. Six cents lignes, en faut-il davantage ? La misère humaine, la vraie, tient en six cents lignes.

La Doulou s'ouvre sur ce dialogue :

— *Qu'est-ce que vous faites en ce moment ?*

— *Je souffre.*

Puis, tout de suite après :

Devant la glace de ma cabine, à la douche, quel émaciement ! Le drôle de petit vieux que je suis tout à coup devenu...

Les notes se succèdent, sans dates, sans plan. Certaines nous

arrivent dépourvues de sens. Des énigmes. Ce sont les plus effrayantes. Quels secrets le pauvre grand homme confiait-il de la sorte au papier — ce confident sûr et muet de l'écrivain ?

Et puis, soudain, la plainte qui s'exhale, qu'il ne peut retenir :

La torture... pas de mots pour rendre cela, il faut des cris.

Et des mots qui font réfléchir :

J'ai découvert une ou deux petites lois humaines — de celles qu'il vaut mieux garder pour soi.

...ou trembler :

Depuis que je sais que c'est pour toujours — un toujours pas très long mon Dieu! — je m'installe et je prends de temps en temps ces notes avec la pointe d'un clou et quelques gouttes de mon sang, sur les murailles du « carcero duro ».

Ce *toujours* devait durer quinze ans. Quinze ans! Quinze ans d'une douleur toujours nouvelle pour celui qui souffre. La mort le prit le 16 décembre 1897 pendant le dîner... Il commençait à causer en prenant le potage :

« Rien, écrit Léon Daudet, rien dans ses mouvements ni dans sa façon d'être n'annonçait une telle catastrophe, quand, tout à coup, dans un bref et terrible silence, j'entends ce bruit affreux que l'on n'oublie pas, un râle voilé suivi d'un autre râle. Au cri de ma mère on s'élance. Il avait rejeté la tête en arrière, sa belle tête déjà couverte d'une sueur glacée, les bras défaillent le long du corps... »

* * *

En ce mois anniversaire, je suis allé porter quelques fleurs au tombeau. Trente-deux ans ont passé, et le visiteur pensif et pieux qui va sur les chemins déserts du Père-Lachaise est lui-même un tombeau où reposent les plus chers souvenirs. Ce n'est pas l'écrivain, non, c'est un enfant, c'est le condisciple d'Alphonse Daudet, qui va le retrouver. Celui qui cherche sa route entre ces dalles noircies, marche seul en silence, ce soir, à tâtons, vers son passé. Ce jour, qu'il n'a point choisi, convient à son pèlerinage. Une pluvieuse après-midi de décembre. Au sommet des charmes et des bouleaux, il reste quelques feuilles d'or

épargnées par l'automne et qu'un vent gris fait frémir dans le ciel.
La lumière même d'un roman d'Alphonse Daudet...

* * *

Longtemps, je me suis égaré dans ce bocage romantique où Chopin sommeille sous des fleurs chaque matin changées. J'ai laissé l'orgueilleux mausolée de Talma, le buste du bon Noël, qui ressemblait tant à Delobelle, le tertre abandonné de Louise Comtat qui fut amoureuse comme Vivette et sage comme Rose Mamaï, le buste voluptueux et dur de la Raucourt, qui ressemble à Fanny Legrand et que la bruine faisait pleurer... J'ai parcouru le « grand labyrinthe » aux échos nombreux, où tout évoque l'âme de l'écrivain douloureux et tendre.

J'étais seul. Mon pas sonnait sur le pavé. Une odeur d'humus, de bois humide, d'herbe foulée flottait dans le silence — et c'était cette odeur de mouillure, mêlé d'un parfum de violettes perdues, qui enveloppait Fanny et Jean dans le bois de Chaville, en ce jour déchirant du grand adieu : « Il faisait un temps doux, rayonnant, un soleil tamisé d'une brume argentée et flottante, qui baignait toute l'atmosphère, s'accrochait aux taillis où quelques arbres, entre leurs feuilles dorées tenant encore, gardaient des nids de pies, des paquets de gui vert... On entendait un cri d'oiseau. »

Maître, tendre ami de mon enfance, comme vous m'étiez présent ! Sans hâte, j'ai gagné ce tertre, d'où l'on voit au flanc du caveau votre visage penché vers la terre. Tout semblait vivre. Les fleurs pâles bougeaient dans le petit bassin de marbre. Le vent du Paris populaire, de votre Paris, caressait les pierres d'un long écho lointain où toutes ses voix murmuraient leurs confidences et que, d'espace en espace, couvrait le chant grave de cette fin d'automne.

Il était bien près de vous, celui que votre fin visage et tant d'images familières accompagnaient dans la vie. Il était là, tout près — près, à vous entendre, et, mesurant la tâche que la trop indulgente amitié des vôtres lui a confiée, il vous demandait la force de l'accomplir.

Pèlerin attentif, il demeura longtemps sur ce tertre, l'oreille tendue aux voix chères de l'au delà. Bienheureuse attente : vous lui avez

répondu. Après tant d'autres choses, il apprit de vous qu'aux hommes de bonne volonté, nulle tâche n'est jamais ingrate ni malaisée : « A quoi, disiez-vous, servent les mots pour ce qu'il y a de vraiment senti, en douleur et en passion?... »

Cher Alphonse Daudet, compagnon et confident, c'est votre meilleure leçon. Un même conseil s'exhale de votre œuvre et de votre vie : être libre, être droit, être bon ; écrire pour aimer et pour servir. On s'y efforce ; on s'y efforcera, sans grand mérite. Ceux qui, nourris de votre œuvre entre toutes humaine et fraternelle, demeurent fidèles à votre pensée savent bien que, pour n'en être pas indigne, il suffit d'un peu de cœur. Qu'est-ce que suivre un si pur exemple, si ce n'est profiter à bon compte d'une sagesse acquise par le génie, dans les chemins de la douleur.

HENRI BÉRAUD,



LES
AMOUREUSES

A

MADAME ALPHONSE DAUDET

*Tu as pour te rendre amusée
Ma jeunesse en papier icy...*

CLÉMENT MAROT, A SA DAME.



AUX PETITS ENFANTS

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si roses ;

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Pour le bonheur que vous donnez,
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges !

Pour vos grand yeux effarouchés
Que sous vos draps blancs vous cachez,
Pour vos sourires, vos pleurs même,
Tout ce qu'en vous,
Êtres si doux,
On aime ;

Pour tout ce que vous gazouillez,
Soyez bénis, baisés, choyés,
Gais rossignols, blanches fauvettes !
Que d'amoureux
Et que d'heureux
Vous faites !

Lorsque, sur vos chauds oreillers,
En souriant vous sommeillez,
Près de vous, tout bas, ô merveille !
Une voix dit :
« Dors, beau petit ;
Je veille. »

C'est la voix de l'ange gardien ;
Dormez, dormez, ne craignez rien.
Rêvez ! sous ses ailes de neige
Le beau jaloux
Vous berce et vous
Protège.



Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Au paradis, d'où vous venez,
Un léger fil d'or vous rattache.
A ce fil d'or
Tient l'âme encor
Sans tache.

Vous êtes à toute maison
Ce que la fleur est au gazon,
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
Ce qu'un peu d'eau
Est au roseau
Qui penche.

Mais vous avez de plus encor
Ce que n'a pas l'étoile d'or,
Ce qui manque aux fleurs les plus belles :
Malheur à nous !
Vous avez tous
Des ailes.

LE CROUP

Alors Hérode envoya tuer dans
Béthléem et dans les pays d'alentour les
enfants de deux ans et au-dessous.

SAINT-MATHIEU, III.

I

Dans son petit lit, sous le rayon pâle
D'un cierge qui tremble et qui va mourir,
L'enfant râle.
Quel est le bourreau qui le fait souffrir ?

Quel boucher sinistre a pris à la gorge
Ce pauvre agnelet que rien ne défend ?
Qui l'égorge ?
Qui sait égorger un petit enfant ?

Sombre nuit ! la chambre est froide. On frissonne.
Dans l'âtre glacé fume un noir tison.
L'heure sonne.
Le vent de la mort court dans la maison.

II

Aux rideaux du lit la mère s'accroche.
Elle est nue. Elle est pâle. Elle défend
Qu'on l'approche :
Elle veut rester seule avec l'enfant.

Son fils ! Il faut voir comme elle lui cause !
« Ami, ne meurs pas : je te donnerai
« Quelque chose ;
« Ami, si tu meurs, moi je pleurerai. »

Et pour empêcher que l'oiseau s'envole,
Elle lui promet du mouron plus frais...
Pauvre folle !
Comme si l'oiseau s'envolait exprès.

Le père est debout dans l'ombre. Il se cache,
Il pleure. On l'entend dire en étouffant :
« O le lâche
« Qui n'ose pas voir mourir son enfant ! »

Dans un coin, l'aïeul accroupi par terre
Chante une gavotte, et quand on lui dit
De se taire,
Il répond : « Hé ! hé ! j'endors le petit. »

III

Le cierge s'éteint près du lit qui sombre...
Un râle de mort, un cri de douleur,
Et dans l'ombre
On entend quelqu'un fuir comme un voleur :

Qui va là ? qui vient d'ouvrir cette porte ?...
Courons ! c'est un spectre armé d'un couteau ;
Il emporte
Le petit enfant dans son grand manteau.

Oh ! je te connais, — ne cours pas si vite,
Massacreur d'enfants ! Je t'ai reconnu
Tout de suite
A ton manteau rouge, à ton couteau nu.

Hérode t'a fait ce legs effroyable.
Tu portes sa pourpre et son yatagan,
Va au diable !
Comme Hérode, spectre, assassin, forban !

LA VIERGE A LA CRÈCHE

Dans ses langes blancs, fraîchement cousus,
La Vierge berçait son Enfant-Jésus.
Lui, gazouillait comme un nid de mésanges.
Elle le berçait, et chantait tout bas
Ce que nous chantons à nos petits anges...
Mais l'Enfant-Jésus ne s'endormait pas.

Étonné, ravi de ce qu'il entend,
Il rit dans sa crèche, et s'en va chantant
Comme un saint lévite et comme un choriste ;
Il bat la mesure avec ses deux bras,
Et la Sainte Vierge est triste, bien triste,
De voir son Jésus qui ne s'endort pas.

« Doux Jésus, lui dit la mère en tremblant,
« Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc.
« Dormez ; il est tard, la lampe est éteinte.
« Votre front est rouge et vos membres las ;
« Dormez, mon amour, et dormez sans crainte. »
Mais l'Enfant-Jésus ne s'endormait pas.

« Il fait froid, le vent souffle, point de feu...
« Dormez ; c'est la nuit, la nuit du bon Dieu.
« C'est la nuit d'amour des chastes épouses :
« Vite, ami, cachons ces yeux sous nos draps,
« Les étoiles d'or en seraient jalouses. »
Mais l'Enfant-Jésus ne s'endormait pas.

« Si quelques instants vous vous endormiez,
« Les songes viendraient, en vol de ramiers,
« Et feraient leurs nids sur vos deux paupières,
« Ils viendront ; dormez, doux Jésus. » — Hélas !
Inutiles chants et vaines prières,
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

Et Marie alors, le regard voilé,
Pencha sur son fils un front désolé :
« Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
« Votre mère pleure, ô mon bel ami... »
Des larmes coulaient de ses yeux ; sur l'heure,
Le petit Jésus s'était endormi.

TROIS JOURS DE VENDANGES

Je t'ai rencontrée un jour de vendange,
La jupe troussée et le pied mignon ;
Point de guimpe jaune et point de chignon :
L'air d'une bacchante et les yeux d'un ange.

Suspendue au bras d'un doux compagnon,
Je l'ai rencontrée aux champs d'Avignon,
Un jour de vendange.

* *
* *

Je l'ai rencontrée un jour de vendange.
La plaine était morne et le ciel brûlant ;
Elle marchait seule et d'un pas tremblant,
Son regard brillait d'une flamme étrange.

Je frissonne encore en me rappelant
Comme je te vis, cher fantôme blanc,
Un jour de vendange !

*
* *

Je l'ai rencontrée un jour de vendange,
Et j'en rêve encor presque tous les jours.

.

Le cercueil était couvert en velours,
Le drap noir avait une double frange.

Les sœurs d'Avignon pleuraient tout autour...
La vigne avait trop de raisin; l'Amour
A fait la vendange.

A CÉLIMÈNE

Je ne vous aime pas, ô blonde Célimène,
Et si vous l'avez cru quelque temps, apprenez
Que nous ne sommes point de ces gens que l'on mène
Avec une lisière ou par le bout du nez ;
Je ne vous aime pas... depuis une semaine,
Et je ne sais pourquoi vous vous en étonnez.

Je ne vous aime pas ; vous être trop coquette,
Et vos moindres faveurs sont de mauvais aloi ;
Par le droit des yeux noirs, par le droit de conquête,
Il vous faut des amants. (On ne sait trop pourquoi.)
Vous jouez du regard comme d'une raquette ;
Vous en jouez, méchante... et jamais avec moi.

Je ne vous aime pas, et vous aurez beau faire,
Non, Madame, jamais je ne vous aimerai.
Vous me plaisez beaucoup ; certes, je vous préfère
A Dorine, à Clarisse, à Lisette, c'est vrai.
Pourtant l'amour n'a rien à voir dans cette affaire,
Et, quand il vous plaira, je vous le prouverai.

J'aurais pu vous aimer ; mais ne vous en déplaîse,
Chez moi le sentiment ne tient que par un fil...
Avouons-le, pourtant, quelque chose me pèse :
En ne vous aimant pas, comment donc se fait-il
Que je sois aussi gauche, aussi mal à mon aise
Quand vous me regardez de face ou de profil ?

Je ne vous aime pas, je n'aime rien au monde ;
Je suis de fer, je suis de roc, je suis d'airain.
Shakespeare a dit de vous : « Perfide comme l'onde » ;
Mais moi je n'ai pas peur, car j'ai le pied marin.
Pourtant quand vous parlez, ô ma sirène blonde,
Quand vous parlez, mon cœur bat comme un tambourin.

Je ne vous aime pas, c'est dit ; je vous déteste.
Je vous crains comme on craint l'enfer de peur du feu,
Comme on craint le typhus, le choléra, la peste ;
Je vous hais à la mort, Madame ; mais, mon Dieu !
Expliquez-moi pourquoi je pleure, quand je reste
Deux jours sans vous parler et sans vous voir un peu.

FANFARONNADE

Je n'ai plus ni foi ni croyance !
Il n'est pas de fruit défendu
Que ma dent n'ait un peu mordu
Sur le vieil arbre de science :
Je n'ai plus ni foi ni croyance !

Mon cœur est vieux ; il a mûri
Dans la pensée et dans l'étude ;
Il n'est pas de vieille habitude
Dont je ne l'aie enfin guéri.
Mon cœur est vieux, il a mûri.

Les grands sentiments me font rire ;
Mais, comme c'est très bien porté,
J'en ai quelques-uns de côté
Pour les jours où je veux écrire
Des vers de sentiment... pour rire.

Quand un ami me saute au cou,
Je porte la main à la poche ;
Si c'est mon parent le plus proche,
J'ai toujours peur d'un mauvais coup
Quand ce parent me saute au cou.

Veut-on savoir ce que je pense
De l'amour chaste et du devoir ?
Pour le premier... allez-y voir ;
Quant à l'autre, je me dispense
De vous dire ce que j'en pense.

C'est moi qui me suis interdit
Toute croyance par système,
Et, voyez ! je ne crois pas même
Un seul mot de ce que j'ai dit.

LES CERISIERS

I

Vous souvient-il un peu de ce que vous disiez,
Mignonne, au temps des cerisiers ?

Ce qui tombait du bout de votre lèvre rose,
Ce que vous me chantiez, ô mon doux bengali,
Vous l'avez oublié, c'était si peu de chose,
Et pourtant, c'était bien joli...

Mais moi je me souviens (et n'en soyez surprise),
Je me souviens pour vous de ce que vous disiez,
Vous disiez (à quoi bon rougir ?)... donc vous disiez...
Que vous aimiez fort la cerise,
La cerise et les cerisiers.

II

Vous souvient-il un peu de ce que vous faisiez,
Mignonne, au temps des cerisiers ?

Plus grands sont les amours, plus courte la mémoire.
Vous l'avez oublié, nous en sommes tous là ;
Le cœur le plus aimant n'est qu'une vaste armoire.
On fait deux tours, et puis voilà.

Mais moi je me souviens (et n'en soyez surprise),
Je me souviens pour vous de ce que vous faisiez...
Vous faisiez (à quoi bon rougir ?)... donc vous faisiez...
Des boucles d'oreille en cerise,
En cerise de cerisiers.

III

Vous souvient-il d'un soir où vous vous reposiez,
Mignonne, sous les cerisiers ?

Seule dans ton repos ! seule, ô femme, ô nature !
De l'ombre, du silence, et toi... Quel souvenir !
Vous l'avez oublié, maudite créature,
Moi je ne puis y parvenir.

Voyez, je me souviens (et n'en soyez surprise),
Je me souviens du soir où vous vous reposiez...
Vous reposiez (pourquoi rougir ?)... vous reposiez...
Je vous pris pour une cerise ;
C'était la faute aux cerisiers.

LE 1^{er} MAI 1857

MORT D'ALFRED DE MUSSET

Nature de rêveur, tempérament d'artiste,
Il est presque toujours triste, horriblement triste.
Sans savoir ce qu'il veut, sans savoir ce qu'il a,
Il pleure; pour un rien, pour ceci, pour cela.
Aujourd'hui c'est le temps, demain c'est une mouche,
Un rossignol qui fausse, un papillon qui louche...
Son corps est un roseau, son âme est une fleur,
Mais un roseau sans moelle, une fleur sans calice;
Il est triste sans cause, il souffre sans douleur,
Il faudra qu'il en meure, et qu'on l'ensevelisse
Avec sa nostalgie au flanc, comme un cilice.

Ne creusez pas son mal; ne lui demandez rien,
Vous qui ne portez pas un cœur comme le sien.
Ne lui demandez rien, ô vous qu'il a choisies
Dans le ciel de son rêve et de ses fantaisies;
C'est un petit enfant, prenez-le dans vos bras,
Dites-lui : « Mon amour, fais comme tu voudras,

« Ton mal est un secret, je ne veux pas l'apprendre. »
Souffrez de sa blessure, en essuyant ses yeux ;
Souffrez de sa douleur sans jamais la comprendre,
Car vous ne savez pas comme on guérit les dieux,
Car vous l'aimeriez moins en le connaissant mieux.

Parfois, rayon dans l'ombre et perle dans la brume,
Son visage s'étoile et son regard s'allume ;
On dirait qu'il attend quelqu'un qui ne vient pas.
Mais ce n'est jamais toi qu'il cherche entre tes bras,
Ninette! — ce qu'il veut, il n'en sait rien lui-même.
Dans tout ce qu'il espère et dans tout ce qu'il aime,
Il voit un vide immense et s'use à le combler,
Jusqu'au jour où, sentant que son âme est atteinte,
Sentant son âme atteinte et son mal redoubler,
Il soit las de souffler sur une flamme éteinte...
Et meure de dégoût, de tristesse... et d'absinthe!



LA RÊVEUSE

Elle rêve, la jeune femme !
L'œil alangui, les bras pendants,
Elle rêve, elle entend son âme,
Son âme qui chante en dedans.

Tout l'orchestre de ses vingt ans,
Clavier d'or aux notes de flamme,
Lui dit une joyeuse gamme
Sur la clef d'amour du printemps...

La rêveuse leva la tête,
Puis, la penchant sur son poète,
S'en fut, lui murmurant tout bas :

« Ami, je rêve; ami, je pleure ;
« Ami, je songe que c'est l'heure...
« Et que mon coiffeur ne vient pas. »

LES BOTTINES

..... Ce bruit charmant des talons qui
résonnent sur le parquet : clic ! clac ! est
le plus joli thème pour un rondeau.

GOETHE, *Wilhelm Meister*.

I

Moitié chevreau, moitié satin,
Quand elles courent par la chambre,
Clic ! clac !
Il faut voir de quel air mutin
Leur fine semelle se cambre.
Clic ! clac !

Sous de minces boucles d'argent,
Toujours trottant, jamais oisives,
Clic ! clac !
Elles ont l'air intelligent,
De deux petites souris vives.
Clic ! clac !

Elles ont le marcher d'un roi,
Les élégances d'un Clitandre,
Clic ! clac !
Par là-dessus, je ne sais quoi
De fou, de railleur et de tendre.
Clic ! clac !

II

En hiver au coin d'un bon feu,
Quand le sarment pétille et flambe,
Clic! clac!

Elles aiment à rire un peu,
En laissant voir un bout de jambe.
Clic! clac!

Mais quoique assez lestes, — au fond,
Elles ne sont pas libertines,
Clic! clac!
Et ne feraient pas ce que font
La plupart des autres bottines.
Clic! clac!

Jamais on ne nous trouvera,
Dansant des polkas buissonnières,
Clic! clac!
Au bal masqué de l'Opéra,
Ou dans le Casino d'Asnières.
Clic! clac!

C'est tout au plus si nous allons,
Deux fois par mois, avec décence,
Clic! clac!
Nous trémousser dans des salons
De bottines de connaissance.
Clic! clac!

Puis quand nous avons bien trotté,
Le soir nous faisons nos prières,
Clic! clac!
Avec toute la gravité
De deux petites sœurs tourières.
Clic! clac!

III

Maintenant, dire où j'ai connu
Ces merveilles de miniature,
Clic! clac!
Le premier chroniqueur venu
Vous en contera l'aventure.
Clic! clac!

Je vous avouerai cependant,
Que souventes fois il m'arrive,
Clic! clac!
De verser, en les regardant,
Une grosse larme furtive.
Clic! clac!

Je songe que tout doit finir,
Même un poème d'humoriste,
Clic! clac!
Et qu'un jour prochain peut venir
Où je serai bien seul, bien triste.
Clic! clac!

Lorsque, — pour une bonne fois,
Mes oiseaux prenant leur volée,
Clic! clac!
De loin, sur l'escalier de bois,
J'entendrai, l'âme désolée :
Clic! clac!

A CLAIRETTE

Croyez-moi, mignonne, avec l'amourette.
Que nous gaspillons à deux, chaque jour
(Ne vous moquez pas trop de moi, Clairette),
On pourrait encor faire un peu d'amour.
On fait de l'amour avec l'amourette.

Qui sait ? connaissons un peu mieux nos cœurs.
Qui sait ? cherchons bien... Pardon, je m'arrête ;
Vous avez la bouche et l'œil trop moqueurs
(Ne vous moquez pas trop de moi, Clairette) :
Qui sait ? connaissons un peu mieux nos cœurs.

Voyons ! si j'avais dans quelque retraite
Le nid que je rêve et que j'ai cherché
(Ne vous moquez pas trop de moi, Clairette),
On aime bien mieux quand on est caché.
Si j'avais un nid dans quelque retraite ?

Un nid ! des vallons bien creux, bien perdus,
Plus de falbalas, plus de cigarette ;
Champagne et mâcon seraient défendus
(Ne vous moquez pas trop de moi, Clairette)...
Un nid ! des vallons bien creux, bien perdus.

Quel bonheur de vivre en anachorète,
Des fleurs et vos yeux pour tout horizon
(Ne vous moquez pas trop de moi, Clairette) !
Par le Dieu Plutus, j'ai quelque raison
Pour désirer vivre en anachorète.

Eh bien ! cher amour, la nature est prête,
Le nid vous attend... Comment ! vous riez ?
(Ne vous moquez pas trop de moi, Clairette.)
C'était pour savoir ce que vous diriez.

MISERERE DE L'AMOUR

Miserere!

Encore une fois, ma colombe,
O mon beau trésor adoré,
Viens t'agenouiller sur la tombe
Où notre amour est enterré.

Miserere!

I

Il est là dans sa robe blanche ;
Qu'il est chaste et qu'il est joli !
Il dort, ce cher enseveli,
Et comme un fruit mûr sur la branche,
Son jeune front, son front pâli
Incline à terre, et penche, penche...

Miserere!

Regarde-le bien, ma colombe,
O mon beau trésor adoré,
Il est là couché dans la tombe,
Comme nous l'avons enterré,

Miserere!



II

Depuis les pieds jusqu'à la tête,
Sans regret, comme sans remords,
Nous l'avions fait beau pour la mort.
Ce fut sa dernière toilette ;
Nous ne pleurâmes pas bien fort,
Vous étiez femme et moi poète.

Miserere!

Les temps ont changé, ma colombe,
O mon beau trésor adoré,
Nous venons pleurer sur sa tombe,
Maintenant qu'il est enterré.

Miserere!

III

Il est mort, la dernière automne :
C'est au printemps qu'il était né.
Les médecins l'ont condamné
Comme trop pur, trop monotone :
Mon cœur leur avait pardonné...
Je ne sais plus s'il leur pardonne.

Miserere!

Ah! je le crains bien, ma colombe,
O mon beau trésor adoré,
Trop tôt nous avons fait sa tombe,
Trop tôt nous l'avons enterré.

Miserere!

IV

Il est des graines de rechange
Pour tout amoureux chapelet.
Nous pourrions encor, s'il voulait,
Le ressusciter, ce cher ange.
Mais non! il est bien comme il est;
Je ne veux pas qu'on le dérange.

Miserere!

Par pitié, fermez cette tombe ;
Jamais je n'avais tant pleuré!
O! dites pourquoi, ma colombe,
L'avons-nous si bien enterré?

Miserere!

AUTRE AMOUREUSE

Lorsque je vivais loin de vous,
Toujours triste, toujours en larmes,
Pour mon cœur malade et jaloux
Le sommeil seul avait des charmes.
Maintenant que tu m'appartiens
Et que mon cœur a sa pâture,
Il ne m'est plus qu'une torture
Le sommeil cher aux jours anciens.

Lorsque je dormais loin de vous,
Dans un rêve toujours le même,
Je vous voyais à mes genoux
Me dire chaque nuit : « Je t'aime ! »
Maintenant que tu m'appartiens,
Dans tes bras chaque nuit je rêve
Que tu pars, qu'un méchant t'enlève
Et que je meurs quand tu reviens.

LES PRUNES

I

Si vous voulez savoir comment
Nous nous aimâmes pour des prunes,
Je vous le dirai doucement,
Si vous voulez savoir comment.
L'amour vient toujours en dormant,
Chez les bruns comme chez les brunes ;
En quelques mots voici comment
Nous nous aimâmes pour des prunes.

II

Mon oncle avait un grand verger
Et moi j'avais une cousine ;
Nous nous aimions sans y songer,
Mon oncle avait un grand verger.
Les oiseaux venaient y manger,
Le printemps faisait leur cuisine :
Mon oncle avait un grand verger,
Et moi j'avais une cousine.

III

Un matin nous nous promenions
Dans le verger, avec Mariette ;
Tout gentils, tout frais, tout mignons,
Un matin nous nous promenions.
Les cigales et les grillons
Nous fredonnaient une ariette :
Un matin nous nous promenions
Dans le verger, avec Mariette.

IV

De tous côtés, d'ici, de là,
Les oiseaux chantaient dans les branches,
En si bémol, en ut, en la,
De tous côtés, d'ici, de là.
Les prés en habit de gala
Étaient pleins de fleurettes blanches.
De tous côtés, d'ici, de là,
Les oiseaux chantaient dans les branches.

V

Fraîche sous son petit bonnet.
Belle à ravir, et point coquette,
Ma cousine se démenait,
Fraîche sous son petit bonnet.

Elle sautait, allait, venait,
Comme un volant sur la raquette :
Fraîche sous son petit bonnet,
Belle à ravir, et point coquette.

VI

Arrivée au fond du verger,
Ma cousine lorgne les prunes ;
Et la gourmande en veut manger,
Arrivée au fond du verger.
L'arbre est bas ; sans se déranger
Elle en fait tomber quelques-unes :
Arrivée au fond du verger,
Ma cousine lorgne les prunes.

VII

Elle en prend une, elle la mord,
Et, me l'offrant : « Tiens!... » me dit-elle.
Mon pauvre cœur battait si fort,
Elle en prend une, elle la mord.
Ses petites dents sur le bord
Avaient fait des points de dentelle...
Elle en prend une, elle la mord,
Et, me l'offrant : « Tiens!... » me dit-elle.

VIII

Ce fut tout, mais ce fut assez ;
Ce seul fruit disait bien des choses
(Si j'avais su ce que je sais!...).
Ce fut tout, mais ce fut assez.
Je mordis, comme vous pensez,
Sur la trace des lèvres roses :
Ce fut tout, mais ce fut assez ;
Ce seul fruit disait bien des choses.

IX

Oui, mesdames, voilà comment
Nous nous aimâmes pour des prunes :
N'allez pas l'entendre autrement ;
Oui, mesdames, voilà comment.
Si parmi vous, pourtant, d'aucunes
Le comprenaient différemment,
Ma foi, tant pis ! voilà comment
Nous nous aimâmes pour des prunes.

L'OISEAU BLEU

J'ai dans mon cœur un oiseau bleu,
Une charmante créature,
Si mignonne que sa ceinture
N'a pas l'épaisseur d'un cheveu.

Il lui faut du sang pour pâture.
Bien longtemps, je me fis un jeu
De lui donner sa nourriture :
Les petits oiseaux mangent peu.

Mais, sans en rien laisser paraître,
Dans mon cœur il a fait, le traître,
Un trou large comme la main.

Et son bec fin comme une lame,
En continuant son chemin,
M'est entré jusqu'au fond de l'âme!...



LE ROUGE-GORGE

I

Un soir que je rêvais dans ma chambre, déserte
Depuis sa mort,
Un oisillon s'en vint de la fenêtre ouverte
Raser le bord.

Il s'en vint, secouant du bec sa robe grise ;
Et sans effroi,
Sans façon, je le vis, à ma grande surprise,
Entrer chez moi.

C'était un rouge-gorge, un charmant rouge-gorge
Comme à foison
Le froid, ce vieux brigand des forêts, en égorge
Chaque saison.

— « Tu viens mal à propos, lui dis-je, mais n'importe,
Cher étranger,
Je souffre trop pour voir souffrir. Tiens, je t'apporte
De quoi manger.

« Aimes-tu le maïs ?... Non. Préfères-tu l'orge
Ou bien le mil ?
Que peut-on vous servir, monsieur le rouge-gorge,
Que vous faut-il ? »

Mais, lui, de tous côtés promenant son bec rose
D'un air coquet,
Souriait sans répondre et cherchait quelque chose
Qui lui manquait.

Puis, comme il me trouvait par trop mélancolique,
Le polisson
Se mit à fredonner un morceau de musique
De sa façon.

II

Je me levais pour mettre un terme à ce scandale
En le chassant,
Quand, le frisson de mort qui régnait dans la salle
L'envahissant,

L'oiseau tourna vers moi sa mine effarouchée,
Et l'animal
Me regarda d'un air de tristesse fâchée,
Qui me fit mal.

— « Oh ! ne te moque pas de moi ! semblaient me dire
Ses yeux en pleurs ;
N'est-ce pas que tu mens, et que tu voulais rire
De mes douleurs ?

« Non, elle n'est pas morte ! ou, toi, tu n'es qu'un lâche
De le savoir
Et d'y survivre !... Non ! Elle est là... qui se cache,
Je veux la voir. »

Et, pour mieux s'assurer qu'elle n'était pas morte,
Il s'en alla
Fouiller sous la toilette et derrière la porte,
Deçà, delà,

Derrière les rideaux du lit, dans la ruelle,
Sous l'édredon...
Il criait, il pleurait : « Ah ! méchante, ah ! cruelle,
Réponds-moi donc !... »

Il grimpait sur le lit, fripant la couverture
Et l'oreiller.
Enfin, pris d'un vertige étrange, de nature
A m'effrayer,

Il se mit à voler les ailes étendues,
L'œil effaré,
Cognant son front, poussant des plaintes éperdues,
Désespéré.

III

Quand il eut fait deux fois le tour de notre chambre,
L'étrange oiseau
S'arrêta : je le vis trembler de chaque membre,
Comme un roseau,

Chercher de tous côtés un lieu de préférence
Pour s'y coucher,
Se laisser choir, avec un grand air de souffrance,
Sur le plancher,

Et là, dardant sur moi le feu de ses prunelles
D'un jaune d'or,
Pousser des petits cris plaintifs, battre des ailes,
Et rester mort.

NATURE IMPASSIBLE

Lorsque l'homme pleura sa première chimère,
 Moins impassible qu'aujourd'hui,
La nature sentit frémir ses flancs de mère
 Et voulut pleurer avec lui.
Tout s'assombrit. Les cieux n'eurent plus une étoile,
 La terre n'eut plus une fleur.
Le soleil se cloîtra, la lune prit le voile,
Et la forêt tordit ses branches de douleur.

Les couchants lumineux, les aubes éclatantes
 S'éteignirent en un clin d'œil.
Les brumes de l'hiver déployèrent leurs tentes,
 Les plaines prirent le grand deuil.
Le lac mouilla ses bords de son flot le plus triste ;
 Dans la Notre-Dame-des-Bois
Les oiseaux et le vent, les clercs et l'organiste
Chantèrent en mineur pour la première fois.

La douleur arrachait des larmes aux abîmes
Et des cris de rage aux volcans.
Les ravins éplorés eurent des mots sublimes,
Les rochers furent éloquents.
« Nous voulons notre part de la souffrance humaine, »
Sanglotaient les vieux antres sourds...
L'homme oublia son mal au bout d'une semaine ;
Après quatre mille ans, eux sanglotaient toujours.

Quand la mère au grand cœur fut enfin consolée,
Presque honteuse de ses pleurs,
Vite elle rajusta les plis de sa vallée
Et mit son chaperon de fleurs.
Puis elle se dressa, belle de tous ses charmes,
Poussant du vert à pleins talus ;
Mais sachant désormais ce que valent nos larmes,
Elle nous dit : « C'est bien ! vous ne m'y prendrez plus. »

Pour moi, si les douleurs chères aux grandes âmes
Viennent m'assaillir quelque jour ;
Si jamais je m'éprends dans le troupeau des femmes
Trop belles pour aimer l'amour ;
Ou si, voyant mourir quelque chose qui m'aime,
Vivant, je souffre mille morts,
O nature ! tu peux rester toujours la même,
Je me passerai bien des pitiés du dehors.

Les plateaux de colzas, les blés, les plaines d'orge
Pourront impunément fleurir ;
Je ne leur mettrai pas ma douleur sur la gorge,
Non ! Je serai seul à souffrir.
Terre, tu souriras ; bois, vous ferez comme elle ;
Vous, les lacs, vous resplendirez ;
Et vous chanterez tous sans craindre que je mêle
Un blasphème ou des pleurs à vos concerts sacrés.

DERNIÈRE AMOUREUSE

A l'heure d'amour, l'autre soir,
La Mort près de moi vint s'asseoir,
S'asseoir, contre moi, sur ma couche.

En silence, elle s'accouda.
Sur mes yeux clos elle darda
Son grand œil noir, lascif et louche ;

Puis, comme l'amante à l'amant,
Elle mit amoureusement
Sa bouche sur ma bouche.

« Viens, dit le spectre en m'enlaçant,
« Viens sur mon cœur, viens dans mon sang
« Savourer de longues délices.

« Viens ; la couche, ô mon bien-aimé,
« A son oreiller parfumé,
« Ses draps chauds comme des pelisses.

« Nous nous chérirons nuit et jour :
« Nos âmes sont deux fleurs d'amour,
« Nos lèvres, deux calices. »

Je crus, sur mon front endormi,
Sentir passer un souffle ami
D'une saveur déjà connue ;

J'eus un rêve délicieux.
Je lui dis, sans ouvrir les yeux :
« Chère, vous voilà revenue !

« Vous voilà ! mon cœur rajeunit.
« Fauvette qui reviens au nid,
« Sois-y la bienvenue.

« Sans remords comme sans pitié,
« Méchante, on m'avait oublié ;
« Allons, venez, mademoiselle,

« Je consens à vous pardonner,
« Mais avant, je veux enchaîner
« Ma folle petite gazelle. »

Et, comme je lui tends les bras,
Le spectre me répond tout bas :
« C'est moi... ce n'est pas elle... »

— « C'est toi, la Mort ? eh bien ! tant mieux.
« Mon âme est veuve, mon cœur vieux ;
« J'avais besoin d'une maîtresse.

« Une tombe est un rendez-vous
« Comme un autre ; prélassons-nous
« Dans une éternelle caresse ! »

Je l'embrasse ; elle se défend,
Reculé et me dit : « Cher enfant,
« Attends, rien ne nous presse!...

« Gardons-nous pour des temps meilleurs :
« Mais aujourd'hui, je cherche ailleurs
« Des amoureux en hécatombe.

« Ailleurs je vais me reposer
« Et couper en deux le baiser
« D'un ramier et de sa colombe!

« Sois heureux, tu me reverras ;
« Sois amoureux, et tu seras
« Mûr pour la tombe! »



POÉSIES
DE PREMIÈRE JEUNESSE

L'édition originale des *Amoureuses*, publiée en 1858 chez Jules Tardieu, comporte les neuf pièces suivantes, œuvres de la première jeunesse de l'auteur, qui, sauf deux : *Une Larme de sainte femme* et *l'Alleluia de l'amour*, reproduites pour la dernière fois dans la 2^e édition Tardieu, 1863 (1), n'ont jamais été réimprimées jusqu'ici.

(1) Pour le détail de ces éditions, voir page 171, la notice bibliographique.

L'ANGE ET LES AMOUREUX

Ils se regardaient tous les deux !
Leur bon ange était auprès d'eux,
Épiant leurs moindres messages,
Et leur disait tout bas : « Priez,
« Priez, mes chers enfants ! Soyez
« Bien sages.

« Soyez sages ! Éloignez-vous !
« Quoique de loin, l'amour est doux.
« Surveillez-vous bien ! Prenez garde.
« Laissez-moi me mettre au milieu :
« Enfants, souvenez-vous que Dieu
« Regarde !

« A genoux, plutôt, à genoux ;
« Abritez votre rendez-vous
« A l'ombre de mes chastes ailes.
« Aimez, sous mes ailes d'azur,
« Aimez, comme moi, qui suis pur
« Comme elles !

« Ces deux fronts sont trop rapprochés,
« Trop langoureux et trop penchés,
« Ces regards disent trop de choses ;
« Chers amoureux, soyons prudents :
« C'est le mois des nids, c'est le temps
« Des roses. »

Ainsi, surveillant leur amour,
L'Ange s'épuisait tour à tour
En pleurs, en sourire, en prière ;
Mais tandis qu'il parlait, hélas !
Ce pauvre Ange n'y voyait pas
Derrière !

FLEUR DES BOIS
ET FLEUR DES PLAINES

Fleur des bois dit à Fleur des plaines :
« Ma sœur, de quoi vous plaignez-vous ?
« Sans cesse de tièdes haleines
« Vous balancent, fraîches et pleines
« De senteurs et de parfums doux.

« A vous, ma blonde, la première,
« A vous les chauds baisers du ciel,
« Larmes roses de sa paupière,
« Ardents rayons que sa lumière
« Fait jaillir en ruisseaux de miel.

« Par les landes, par les prairies,
« Dans un horizon toujours pur,
« Toujours fraîches, toujours fleuries,
« Vous étendez, ô mes chéries,
« Vos nappes de neige et d'azur. »

Fleur des plaines dit d'un air sombre :
« Ma sœur, moi je n'entends jamais
« De ces mots d'amour, mots sans nombre
« Qui résonnent le soir, à l'ombre,
« A l'ombre des bois parfumés. »

A ALPHONSE DAUDET

PAR M. AUGUSTIN LARGENT

Dans le jardin, dans le sillon,
Parmi les bleuets et les roses,
Il courtise les fleurs écloses.
Est-il abeille ou papillon ?

Le doux miel de la Grèce antique
Parfume ses vers voltigeants,
Il est abeille ; je le sens
A leur saveur trois fois attique.

Est-il papillon ? Entre nous,
Je le crois ; le fripon adore
L'encens qui du lis s'évapore
Et le rayon de deux yeux doux,



A MON AMI
AUGUSTIN LARGENT

Il est fin comme un oiseau mouche,
Mais qui ferait de jolis vers ;
Il est chaste : un mot de travers
Le fait rougir et l'effarouche.

Savant comme un bénédictin,
Cœur d'enfant et cœur de poète,
On lui sait plus d'un tête-à-tête
Avec... Pline et saint Augustin.

Mieux qu'un autre, il pourrait prétendre
Au cloître, au missel, à la croix,
S'il n'avait, à ce que je crois,
L'œil trop vif et le cœur trop tendre !

UNE LARME DE SAINTE FEMME

SONNET

Lorsque cloué sur l'arbre infâme,
Les pieds saignants, le front meurtri,
Le Fils de Dieu laissait son âme
S'exhaler dans un dernier cri,

Une larme de sainte femme
Tomba sur les beaux pieds du Christ ;
L'ange de la pitié la prit
Au bout de son aile de flamme,

Et, l'emportant sous l'œil de Dieu,
Il la suspendit au milieu,
Au milieu de son large voile ;

La petite larme, soudain,
Devint une splendide étoile,
La plus belle de tout l'Éden

CHANSON DU LAC

Je suis le grand lac : sur ma plaine,
Les oiseaux viennent se poser ;
Légers comme la fraîche haleine,
Ils viennent à moi par centaine ;
Chacun dans sa course incertaine
Passe et me donne un doux baiser.

De beaux enfants dans ma demeure,
Ma demeure aux flancs amoureux,
Viennent se baigner à toute heure ;
Ils tremblent ! L'un rit, l'autre pleure,
Tandis qu'avec amour j'effleure
Les membres des petits peureux.

Comme un bruit de pas sur la mousse,
Résonne au cœur du jeune amant,
Ma voix résonne faible et douce ;
Ma vague que ma vague pousse,
De ci, de là, jaillit et mousse
Et brille comme un diamant.

Je suis le lac : je suis l'idole
Des rêveurs et des troubadours ;
Chaque nuit, sur moi la gondole
A tire d'ailes glisse, vole ;
Chaque nuit une barcarolle !
Chaque nuit nouvelles amours !

Je suis le lac, et sur ma plaine
Les oiseaux viennent se poser ;
Légers comme ma fraîche haleine,
Ils viennent à moi par centaine ;
Chacun dans sa course incertaine
Passe et me donne un doux baiser.

LA PERLE DES VALLONS

Quelque part, dans le creux d'un vallon ignoré
(La perle des vallons, soit dit en parenthèse),
Je sais un nid charmant, adorable, adoré,
Où trois amours d'oiseaux vont et viennent à l'aise!
Les noms de ces oiseaux, il faut que je les taise ;
Pourtant, tout bas, bien bas, mesdames, j'avouerai...

Que, si je dis oiseaux, c'est une périphrase
Pour exprimer la grâce et la légèreté.
Les oiseaux dont je parle ont des robes de gaze,
De soie et de satin, pour l'hiver, pour l'été ;
Structure éblouissante, édifice enchanté,
Dont le goût féminin le plus pur est la base.

Bref, oiseaux ou lutins, séraphins ou pérés,
Ce bienheureux vallon renferme trois modèles,
Trois idéals charmants, de l'artiste chéris,
Trois figures d'archange, oh ! bien fraîches, bien belles,
Que je vais retracer sous mes crayons fidèles
Et qu'on reconnaîtra comme je les décris.

La gracieuse miss, et fraîche et rose et blanche,
La gracieuse miss apparaît tout d'abord ;
Son cou, vrai cou de cygne, incline à terre et penche
Sous un front couronné de longues tresses d'or...
O miss, ô jeune miss, on sait plus d'un trésor
Caché sous vos grands airs de lis et de pervenche.

Vient ensuite, modèle et de grâce et de goût,
Notre prima-dona, vrai gosier de fauvette ;
Des lèvres de corail, des yeux à rendre fou ;
Tu le sais mieux qu'un autre, ô mon pauvre poète !
Bref, un type charmant de Milanaise en fête,
Mais un type de mère et d'épouse, avant tout.

Enfin taille superbe et drapée en chlamyde,
C'est un autre idéal, c'est une autre beauté !
Un de ces vieux débris de la race numide
Sur la Gaule du Sud autrefois transplanté,
Vrai type d'amazone ; oh ! oui, si la bonté
Ne se lisait au fond de ce regard humide.

Et ce val bienheureux qui dans ses creux profonds
Cache comme trois fleurs, la miss aux cheveux blonds,
La dona de Milan, la belle provençale,
Ce val, ce val d'amour, on le nomme *Lasalle*.
Oh ! dites, n'est-ce pas la perle des vallons ?

ALLELUIA DE L'AMOUR

Nous revenions du cimetière,
Moitié pleurant, moitié rêvant ;
Ma colombe marchait devant
Et moi derrière :
Nous nous regardions bien souvent
En revenant du cimetière.

Au détour d'un petit chemin,
Sa robe à volants, bleue et grise,
Par la manche se trouva prise
Dans un jasmin.
Moi... je l'embrassai par surprise
Au détour du petit chemin.

« Ah ! ah ! dit-elle, il ressuscite !
« Il n'est pas mort, ce cher petit ! »
Et mon regard lui répondit :
« Chère petite,
« Il n'est pas mort, vous l'avez dit...
« Je m'aperçois qu'il ressuscite. »

Je posai la main sur mon cœur,
Cœur étrange en métamorphoses :
Elle pinçait ses lèvres roses
D'un air moqueur ;
Et moi je sentais bien des choses
En mettant la main sur mon cœur.

.
.

Nous revenions du cimetière,
Mais ce n'était plus en rêvant ;
Nous ne marchions plus, l'un devant
L'autre derrière,
Et nous nous... aimions bien souvent
En revenant du cimetière.



SONNET A CELLE
QUE J'APPELLE MA COLOMBE

Vous me tenez rigueur, ô ma chaste Colombe !
Vous me tenez rigueur et vous me refusez
Les plus petits regards, les plus petits baisers ;
Mais il faudra qu'un jour cette rigueur succombe.

Je sais que vous m'aimez et que sur une tombe
L'amour ne peut rester toujours les bras croisés ;
Il faut que le cœur parle et que le voile tombe :
Mignonne, dites-moi que non, si vous l'osez.

Vous viendrez, vous viendrez un jour au cimetière ;
Vos baisers et vos pleurs réchaufferont la pierre,
Le marbre tumulaire où je reposerai.

Vous viendrez ; mais, malgré mon amoureuse envie,
Ne soyez étonnée, ô perle de ma vie !
Si je vous fais attendre autant que je pourrai.

POÉSIES DIVERSES ⁽¹⁾

(1) Les poésies qui suivent, œuvres de prime jeunesse ou de passagère fantaisie, sont réunies ici pour la première fois. Chaque pièce est accompagnée de l'indication du journal ou du recueil dans lequel elle a primitivement paru, exception faite pour la poésie du début (l'Aurore), qui est inédite.

L'AURORE (1)

I

Déjà les astres d'or ont pâli dans la nue,
L'horizon s'éclaircit et l'ombre diminue :
Les vapeurs du matin blanchissent et l'on sent
Des parfums que la brise apporte en fraîchissant.
Et dans l'air embaumé se croisent par centaines,
Des sons, des bruits confus comme des voix lointaines ;
Mélange harmonieux, concert, hymne éclatant,
Qui frappe notre oreille et que notre âme entend.
Dans les grands bois, remplis de paix, d'ombre et de mousse
Pénètre une clarté mystérieuse et douce ;
Les fleurs de la prairie et l'herbe des sillons
S'éveillent, souriant à ces premiers rayons.
Qui donc colore ainsi les cimes azurées,
Qui donne à l'horizon ces teintes diaprées,

(1) Nous devons la publication de ces vers, qui comptent parmi les premiers qu'Alphonse Daudet ait écrits (il avait alors quinze ou seize ans), à l'aimable désintéressement de M. J. Ardouin, Sous-directeur au Ministère de l'Intérieur, érudit et bibliophile distingué, dont la famille est alliée à celle du poète. M. Ardouin a bien voulu distraire un instant de ses précieuses archives, pour la communiquer à l'éditeur, cette pièce dont il conserve religieusement l'original, fort intéressante pour les curieux de la formation du talent de l'auteur, des influences subies par le futur grand écrivain dans ses premiers essais. — *Voir le fac-similé.*

Ces formes d'arc-en-ciel, qu'au lointain nous aimons ?
Qui donc rayonne ainsi derrière les hauts monts ?
C'est l'aube ; blanche et blonde elle ouvre sa paupière,
Si riche de rosée et de douce lumière ;
Par une fraîche ondée et par des rayons d'or,
Elle vient réveiller la nature qui dort,
Et la création entière fait entendre
Son hymne du matin, hymne sublime et tendre,
Comme celui que dit l'enfant, en s'éveillant
Dans les bras d'une mère, au front pur et riant.

Oh ! qu'elle est belle alors et grande, la Nature !
Tout sourit, tout renaît, les fleurs et la verdure
Les vallons, les coteaux inclinés et couverts
De vastes champs de vigne et de prés toujours verts,
Et le ruisseau coulant sous des sombres futaies
Et le fleuve rapide aux ondes argentées.

Or devant ce tableau de vie et de splendeur,
L'homme est fier, l'homme croit à sa propre grandeur.

II

Il regarde, il admire et ces immenses plaines
Qui vont mourir à l'horizon,
Ces champs bariolés et ces collines pleines
De forêts à verte toison.

Mais tandis qu'il contemple, il s'ignore, il s'oublie,
Et fier comme une majesté,
Fier comme un dieu d'airain dans son temple il s'écrie
De joie et d'orgueil transporté :

« Le Seigneur m'a fait grand et voici le domaine

« Qu'il a bien daigné me choisir,

« Il m'en élit le maître, il veut que je m'y mène

« A ma guise, à mon bon plaisir.

« C'est pour moi qu'il a mis dans l'air ces doux murmures,

« Ces mille fleurs sur mon chemin,

« Ces buissons d'églantiers et ces buissons de mûres,

« Humbles fruits qui tentent la main.

« Tout ce qui sur la terre ou végète ou respire,

« Tout ce que l'univers contient,

« Fleuves, rizières, monts, forêts, est mon empire ;

« Tout cet horizon m'appartient !

« Et voici que déjà, sur mes fiefs tributaires

« Tout couronnés de blonds épis,

« L'aube vient en vassale, illumine mes terres,

« Et rafraîchit leurs verts tapis. »

III

O triste aveuglement, ô mensonge, ô démence,
L'homme ne songe pas dans son stupide orgueil
Que chaque jour nouveau, chaque jour qui commence
L'approche du cercueil ;

Que malgré sa grandeur, et malgré sa puissance
Il lui faudra laisser un jour sa royauté,
Non pas pour quelque temps, pour une courte absence,
Mais pour l'Éternité.

Quand on le portera dans le froid cimetière
Où ses enfants iront, où son père est allé,
Pense-t-il ce jour-là que la nature entière,
Triste et le front voilé,

Et sanglotant ainsi qu'une pleureuse antique,
La nature, cheveux épars, sein déchiré,
Viendra pour lui chanter un funèbre cantique
Un long miserere ?

Ou bien la prendrait-il pour une sœur jumelle
Qui doit naître et mourir en même temps que lui ?
Pense-t-il que, lui mort, les mondes pêle-mêle
Dormiront dans leur nuit ?

Pourtant il voit périr chaque jour ceux qu'il aime
Un vide chaque jour se fait à son côté.
Que fait donc l'Univers, il ne paraît pas même
S'en être hélas ! douté.

L'aurore n'a toujours que des larmes d'aurore,
La brise n'en a pas gémi plus tristement,
L'air est silencieux et l'on n'entend encore
Aucun gémissment.

Et la plaine a toujours son horizon de brume
La nuit a son bandeau d'étoiles sur le front,
Et ce zéphyr si doux, si doux qui la parfume,
Quand les astres s'en vont!

Ainsi rien n'est jamais changé dans la nature
Quand elle perd en l'homme un souverain puissant!
Peut-être que nos corps, tombant en pourriture,
Pourront en l'engraissant,

Rendre un de ses terroirs plus fertile... Peut-être!
O désillusion de notre aveuglement,
Mais l'homme est orgueilleux et ne cesse de l'être
Qu'à son dernier moment.

Novembre 55 ou 56.

LES CHANSONS D'UN FOU (1)

(L'ITALIENNE)

J'aime un type d'Italienne,
Mi-catholique, mi-païenne,
Qui se livre à vous saintement,
Qu'un blasphème met en colère
Et qui — sans peur de lui déplaire, —
Ne quitte pas son scapulaire
Pour coucher avec son amant.

A mes yeux cette fille est belle,
Je l'adore; elle me rappelle
La pécheresse de Sion
Qui, devant le Christ, sans haleine,
A de bas désirs l'âme pleine,
Et reste encore la Madeleine,
Même après sa conversion!

(1) Le texte que nous reproduisons ici, d'après M. Brivois, comme étant la dernière version de l'auteur, offre quelques variantes avec la publication originale. — Cf. *Jules Brivois*, Bibliographie des œuvres de M. Alphonse Daudet.

Les heures d'ivresse passées,
Elle a des frayeurs insensées,
Elle crie : oh ! l'enfer ! l'enfer !
Elle est courageuse, elle est forte,
Elle me maudit, peu m'importe !
Le jour, la belle âme l'emporte,
Mais, la nuit, c'est la belle chair !

Tant pis, si c'est un sacrilège,
Mais, j'aime entre deux seins de neige
Voir luire un reliquaire d'or ;
Et je ne connais pas au monde
Une émotion plus profonde
Que de voir une fille blonde
Se signer quand elle s'endort !

La Revue Fantaisiste, 15 mars 1861.

MADRIGaux SUR LE MODE THÉBAIN

I

Amère et farouche Hétaïre,
Je chanterai sur ma syrinx
De buis jaune le froid délire
Que me versent tes yeux de sphinx.

Tu caches le cœur noir d'un lynx
Dans ton corps de souple porphyre,
Et sur ta sandale on peut lire :
Zeuxis, cher à Kithérè, pinx...

II

Sur ta peau — soyeux papyrus —
Les sœurs blondes, les trois Kharites,
En lettres grecques sont écrites
Par le doigt fin du jeune Éros.

Plus douce que le nénuphar
Dans l'eau claire, une aurore blanche
Baise ton pied rose et ta hanche
Ivoirine, O ZULMA BOUFAR!

Le Parnassiculet contemporain, 1867.

LE MARTYRE DE SAINT LABRE (1)

SONNET EXTRÊMEMENT RYTHMIQUE

Labre,
Saint
Glabre,
Teint

Maint
Sabre,
S'cabre,
Geint !

Pince,
Fer
Clair !

Grince,
Chair
Mince !

(1) *Le Parnassiculet contemporain*, 1867.

LA DOUBLE CONVERSION

CONTE EN VERS



I

C'est un dimanche, — au jour tombant, —
Place Royale, et sur un banc,
A gauche, en entrant par la grille,
Que le jeune André rencontra
La petite juive Sarah
Et qu'en eux l'amour opéra.
Qui dit juive dit belle fille,
Et pourtant n'en dit pas assez.
Sur cette chair dorée et ferme,
Sur ces cils longs et retroussés
Qui s'allongent quand l'œil se ferme ;
Ces cheveux roux si bien tressés,
Ces pieds mignons si mal chaussés,

Et la double pêche qu'enferme
Le plus naturel des corsets ;
Bref, sur toute la portraiture
De la charmante créature
Dont André fut assez heureux
Pour être aimé, — quoique amoureux.
En un rien, la chose fut faite :
Mieux que moi vous savez comment
Se passe un pareil tête-à-tête ;
L'amoureux est toujours très bête,
On le trouve toujours charmant ;
Il pousse un soupir, — elle un autre :
« — Quel est ton nom ? — Quel est le vôtre ?
« — Je m'appelle André. — Moi, Sarah. »
Chacun se rapproche en cachette,
Chacun cherche ce qu'il dira
Et qui des deux commencera.
C'est le premier coup de fourchette,
Il est toujours silencieux.
Les amants se parlent des yeux
Et ne s'en comprennent que mieux.
— A franc regard âme loyale.
Or, ce soir-là, place Royale,
On se comprit du premier coup.
Et partant, l'on s'aima beaucoup.

A quelques pas du joli groupe
Formé par nos deux amoureux,
Se jouait un air langoureux,
Que la musique de la troupe
Semblait choisir exprès pour eux.
Du haut des toits, du haut des branches,
Un tas d'oiseaux — mis en gaieté
Par l'aspect d'un beau soir d'été —
Chantaient, chacun de son côté.
Au bas, le public des dimanches,

Luisant d'aise et de propreté,
Allait, venait en liberté :
— Fillettes en cornettes blanches,
Bons bourgeois grouillant de santé,
Puis de grosses mères bien franches,
Puis des amants en quantité.
Frais tableau ! spectacle enchanté !
Quel cœur n'auriez-vous dilaté !

Pour ma part, et dans le grand nombre,
J'en sais deux qui n'y tinrent pas ;
L'air était frais, la nuit plus sombre,
La musique jouait très bas...
Leurs mains se cherchèrent dans l'ombre,
Leurs yeux cessèrent de jaser.
Et l'on entendit un baiser.

II

En amour les heures vont vite ;
On n'a pas le temps de se voir
Qu'il faut se quitter sans savoir
Comment on pourra se revoir.
« Adieu, cher ! — A bientôt, petite ! »
Et par des chemins différents
Nos pauvres amis, tout pleurants,
S'en retournent chez leurs parents.
En passant le coin de la rue
Saint-Antoine, André s'assura
Que sa mie était disparue ;
Puis, ne voyant rien, il rentra,

Le cœur gros et plein de Sarah.
Son père allait se mettre à table
Comme il arrivait : « Assieds-toi,
« Mon garçon, et fais comme moi. »
André s'assit. « Ah ça ! pourquoi
« Rentres-tu si tard et si coi ? »
André se tut. « Quel détestable
« Enfant tu fais ! » André pâlit,
Se leva, recula sa chaise,
Et, prétextant un grand malaise,
Dit bonsoir et fut à son lit.
« Voilà qui n'est pas ordinaire ! »
Grommela d'un ton débonnaire
Le père André tout interdit ;
Et de ce coup il en perdit
L'entrain, la soif et l'appétit.
C'était bien la crème des hommes
Que ce père André : soixante ans,
La verdeur d'un mois de printemps.
De la gaieté, toutes ses dents,
Et rien de ces vieillards rogommes,
Très sévères, très exigeants,
Qui désolent les jeunes gens.
Ancien brigadier aux gendarmes,
Sa bonne mine sous les armes,
Son mollet ferme, son teint frais,
Tout cela, — quelque temps après
Qu'il fut retiré du service, —
Lui valut la place de suisse
A Saint-Louis, dans le Marais.
Riche d'un revenu fort mince,
Il vivait là, très retiré,
En bas blancs, en habit doré,
En culotte courte, adoré
De son fils et de son curé ;
Au total, heureux comme un prince.
Mais, ce soir-là, voyant André

Si triste, si désespéré,
Il en eut le cœur déchiré,
Et, quand il se fut assuré,
En bonne mère vigilante,
Qu'André n'était pas endormi,
Il vint prendre sa main brûlante,
Et, d'une voix quasi tremblante,
Il lui dit : « Qu'as-tu, mon ami ? »
L'enfant soupirait en silence...
« Tu souffres ? Où donc souffres-tu ?
« As-tu pris froid ? T'a-t-on battu ? »
Lors, voyant son père éperdu,
Notre André se fit violence
Et convint, sans plus de détour,
Qu'il souffrait d'un grand mal d'amour.
A cette fois, ce fut au tour
Du bon suisse de ne rien dire.
Il était là, — se demandant
S'il devait se fâcher ou rire.
Mais se taire était plus prudent,
Il se taisait. — En attendant,
L'autre allait son train, prétendant
Qu'après tout, on était en âge,
A vingt ans, d'entrer en ménage,
Et qu'en un pareil accident
Le plus vite était le plus sage ;
Surtout qu'il ne s'agissait pas
D'un de ces amours de passage,
Où le cœur se moque tout bas
Des sottises que fait la tête,
Mais bien d'un de ces sentiments
Implacables, quoique charmants,
Qui vous assaillent par moments
Comme un sort que quelqu'un vous jette.
Puis, passant aux *et cætera*
Que l'on devine et que j'abrège,
André s'agita, pérora,

Fit les cent coups, cria, pleura,
Le tout en l'honneur de Sarah.
Davantage que vous dirai-je ?
Le suisse se laissa toucher
Par cette éloquente tendresse
Et voulut — mais sans se fâcher —
Que son fils lui donnât l'adresse
Et tous les noms de sa maîtresse,
Promettant, dès le lendemain,
De se rendre à l'aube chez elle
Pour voir à demander sa main
Aux parents de la demoiselle.
Une fois cela bien promis,
Tous deux furent vite endormis.

III

Le lendemain, avant la messe,
Le suisse, selon sa promesse,
Vous prend son gilet de velours
Boutonné d'argent sur la hanche,
Sa redingote à brandebourgs,
Ses bas fins, sa culotte blanche,
Des manières à l'unisson,
Et, de cette noble façon,
Gagne le quartier où demeure
L'amoureuse de son garçon.
Quoiqu'il fût encor de bonne heure,
Paris, depuis longtemps levé,
Avait à peu près achevé
La toilette de son pavé ;
On ouvrait déjà les boutiques,
On entendait se quereller
Les porteurs et les domestiques,

Les grandes charrettes rouler,
Les chiens et les enfants hurler.
Pensez que notre ancien gendarme
Ne savait guère à qui parler
Au milieu de tout ce vacarme,
Quand, — devant le temple des Juifs, —
Le bec en trompe, les yeux vifs,
Laide à ravir, sale à merveille,
Il vit une petite vieille
Qui balayait dévotement
Le portique du monument.
Notre suisse, au premier moment,
Se demanda si décemment
Il était d'un bon catholique
De parler à cette hérétique ;
Mais, — son curé n'étant pas là, —
L'homme d'église s'envola,
Et c'est le père qui parla.

Or, quels ne furent pas sa rage,
Son horreur, son saisissement,
Quand, — après maint renseignement,
Maint caquet et maint commérage
Sur ce qui touchait à Sarah, —
La bedelle lui déclara
Que c'était proprement sa fille.
« Mais, sacrebleu ! je ne veux pas
« D'une juive dans ma famille ! »
Dit-il en reculant d'un pas.
« Que le Dieu d'Israël m'écrase,
« Fit la vieille, si j'entends rien
« A ce que veut dire la phrase
« De cet insolent de chrétien !
« — Apprenez que je suis d'église,
« Reprit le vieux, et sachez bien
« Que je crèverai comme un chien
« Avant que mon cœur s'en dédise :

« André peut faire la sottise
« D'épouser une juive ; mais
« Je ne la recevrai jamais.
« — Sarah chez vous ! Dieu m'en préserve !
« — Il suffit ; mais si quelque jour
« Je la trouve à rôder autour
« De mon garçon, je lui réserve
« Quelques coups de cravache pour
« La dégoûter de son amour.
« — Soit ! Mais si votre fils s'avise
« De passer par devant chez nous,
« Il pourra, quoiqu'il soit d'église,
« Recevoir quelques mauvais coups. »
L'entretien allait de la sorte
Et n'allait pas mal, comme on voit ;
Déjà les vilains de l'endroit
S'attroupaient autour de la porte,
Quand le suisse eut le bon esprit
De s'évader, dont bien lui prit ;
Car la vieille avait de la tête
Et passait pour être sujette
A se servir de temps en temps
De ses ongles et de ses dents.
Sur quoi, faute de combattants
La bataille étant terminée,
Suisse, bedelle et curieux,
Chacun retourna furieux
Aux saints travaux de la journée.

IV

Or, le soir de ce même jour,
Nos deux enfants, à qui l'amour
Avait enseigné plus d'un tour,

Gagnèrent le coin le plus sombre
De la place Royale, — et là,
Sous un porche humide, dans l'ombre,
Eut lieu l'entretien que voilà :

ANDRÉ

Sarah, Sarah, je suis bien triste !

SARAH

Je suis bien malheureuse, André !

ANDRÉ

Ce matin, mon père est rentré
Tout ému, tout encoléré,
Et m'a nettement déclaré,
Devant mon oncle l'organiste,
Qu'il allait rompre pour toujours
Le fil doré de nos amours.
Sarah, Sarah, je suis bien triste !

SARAH

Ce matin, ma mère, en rentrant,
M'a fait — le déjeuner durant —
Une scène très douloureuse :
Des pleurs, des menaces, des cris !
En fin de compte, j'ai compris
Qu'il faut oublier à tout prix
L'homme dont j'ai le cœur épris.
André, je suis bien malheureuse !

ANDRÉ

Ah ! chère, pourquoi veulent-ils
Qu'un amour fort comme le nôtre

S'arrête à des détails subtils
D'*oremus* et de patenôtre ?

SARAH

André, je vous demande un peu
Ce que cela fait au bon Dieu,
Quand deux cœurs battent l'un pour l'autre,
Que l'un soit blanc et l'autre bleu ?

ANDRÉ

Regarde les oiseaux, parbleu !
Qui de nous voudrait faire entendre
Aux fameux pigeons amoureux
Qu'ils ne pourraient s'unir entre eux
Et s'aimer entre eux d'amour tendre,
Pour ce respectable motif
Qu'un chrétien n'aime pas un juif ?
Vous vous moquez bien de ces choses,
Amoureux blancs à pattes roses ;
Pour être heureux, que vous faut-il ?
Trois grains d'amour, un grain de mil,
En voilà pour toute la vie !
Hein ? qu'en dis-tu ?

Il l'embrasse.

SARAH

Je les envie,
Mais si j'imité ces oiseaux,
Maman me cassera les os.

ANDRÉ

C'est vrai ; j'oubliais que mon père
Assommera son cher André
Plutôt que de lui laisser faire
Un mariage contre son gré.

SARAH

Tu vois bien que c'est impossible ;
Même obstacle des deux côtés :
Mère dure, père irascible,
Père et mère très entêtés.
Va ! séparons notre souffrance ;
Nous n'avons plus qu'une espérance,
— Bien triste, hélas ! — c'est de guérir
De notre mal ou d'en mourir.

*Elle pleure.**Long silence.*ANDRÉ, *tout à coup.*

Il nous reste une chose à faire.

SARAH, *vivement.*

Nous avons encore un moyen.

ANDRÉ

Mignonne, si tu m'aimes bien,
Nous pouvons nous tirer d'affaire.

SARAH

Pourquoi ne te fais-tu pas juif ?

ANDRÉ, *en même temps.*

Si tu te faisais catholique ?

SARAH, *vexée.*

Je trouve ton moyen bien vif.

ANDRÉ, *piqué.*

Le tien me paraît bien... biblique.

SARAH

Qu'entendez-vous par là, mon cher ?

ANDRÉ

Par là, mignonne, j'entends dire
Que ce serait payer trop cher
L'heureux moment que je désire.

SARAH

Et m'expliquerez-vous pourquoi
Vous me refuseriez vous-même
Ce que vous exigez de moi ?

ANDRÉ

Pourquoi ? — Parce que je vous aime ;
Et que nous gagnerons ainsi,
En y mettant un peu du vôtre,
Mon bonheur en ce monde-ci,
Et votre salut dans un autre.

SARAH, *avec un sourire.*

Mais, cher homme, ce que je veux
Reviendrait au même, il me semble ;
Au lieu de nous sauver tous deux,
Nous pourrions nous damner ensemble.

Ce disant, la blonde Sarah
Fit une pause, se serra
Contre son petit catholique ;

Puis, comme dernier argument,
Qui n'admettait pas de réplique,
Elle frôla légèrement
Ainsi que d'une aile de mouche,
Du coin parfumé de sa bouche,
La lèvre en feu de son amant.
De caresse en enlacement,
Et d'enlacement en caresse,
Au surplus, comme une maîtresse
Prêche toujours mieux qu'un rabbin,
Notre André cherchait, mais en vain,
Ce qu'il pourrait bien lui répondre
Et sentait ses croyances fondre
Comme la neige dans la main.
Heureusement pour sa famille
Et pour l'honneur de sa maison,
Son cœur de chrétien eut raison
Des yeux de cette belle fille,
Où s'était logé le démon ;
Et sa foi n'étant qu'endormie,
Il vous prit les mains de sa mie
Et lui fit un très long sermon.
Il lui parla du catéchisme,
De la Vierge et de saint Joseph,
Du Christ, des dogmes et du *schisme*
Et d'un tas d'autres choses ; bref,
Il vanta la force et les charmes
De son Église et du vrai Dieu
Avec tant d'âme et tant de feu,
Que le diable en eût pris les armes.
Mais Sarah ne s'en émut point,
Et de sa voix sonore et fraîche,
Elle entama le second point
De la conférence et du prêche.
Comme exorde, elle sut, d'abord,
Lui peindre de couleurs très vives
Le grand type des races juives,

Et ce peuple héroïque et fort
Qui souffrit tant de fois la mort
Pour sa Bible et son coffre-fort,
Et suivit sa route éternelle,
Toujours chassé, toujours haï,
Une main vers le Sinaï
Et l'autre sur son escarcelle ;
Puis elle voulut voir un peu
S'il avait jamais lu la Bible,
Dans le vrai texte, dans l'hébreu,
Ajoutant qu'il est impossible
De causer dogme en pareil cas
Avec qui ne vous comprend pas.

Ceci dit, elle mit sa tête
Sur l'épaule de son ami,
Ouvrit d'un doigt sa gorgerette
Où quelque chose avait frémi ;
Puis, fermant les yeux à demi,
Restait là, tranquille et muette
Comme un rossignol endormi.
Mais André s'entêta comme elle.
Et, reprenant tout l'entretien,
Défendit le dogme chrétien
Sans reculer d'une semelle ;
Sur ce, caresses et querelle
Recommencèrent de plus belle.
Pour finir, il advint qu'après
Cette scène si chaleureuse
De théologie amoureuse,
Chacun d'eux en fut pour ses frais ;
Et que, lorsqu'ils se retirèrent,
Tous deux, furieux de partir
Sans avoir pu se convertir,
D'un commun accord se jurèrent
Sur leurs Dieux, qui n'en pouvaient mais,
De ne plus se revoir jamais.

V

Une fois loin de sa maîtresse,
Notre André, seul entre deux draps,
Se vit dans un grand embarras
Et dans une étrange détresse.
Quoique tout lui fît un devoir
De renoncer à la revoir,
Ce n'était plus en son pouvoir ;
Et loin de puiser du courage
Dans sa querelle avec Sarah,
Le pauvre enfant — Qui le croira ?
Sentit qu'il l'aimait davantage.
Aussi, comme il les regrettait,
Ses croyances de tout à l'heure !
Aussi, comme il la détestait,
Qu'elle fût ou non la meilleure,
Cette Église dont il était !
Il étouffait, il sanglotait.

« Va ! ma belle petite juive, »
Criait-il en mordant ses draps,
« Va ! je t'aime, et, quoi qu'il arrive,
« Je voudrai ce que tu voudras,
« Je serai ce que tu seras. »
« Je ferai ce que tu feras. »
Mais Sarah ne répondait pas.
Dans la chambre attristée et noire,
On n'entendait que quelques rats
Grignotant le fond d'une armoire,
Le méchant tic-tac entêté
D'un coucou faisant son service
En songeant à l'éternité,

Et les ronflements du vieux suisse
Dormant dans la salle à côté.
Or, tandis qu'on veille et qu'on pleure
Dans cette chrétienne demeure,
La même nuit, à la même heure,
Toujours pour le même motif,
On se désole au quartier juif ;
Et la fille de la bedelle,
Dans la crainte de réveiller
Sa mère couchée auprès d'elle,
Sanglote sous son oreiller.

VI

Au premier bonjour de l'aurore,
André, sur pied en un moment,
S'en alla trouver bravement
Son père qui dormait encore,
Et, s'asseyant à son chevet,
Les yeux rouges et le cœur triste,
Lui dit le dessin qu'il avait
De se faire séminariste
Pour se vouer dorénavant
Au service du Dieu vivant.
A cette étrange confidence,
Le suisse écarquilla les yeux,
Se signa, tourna de son mieux
Une phrase de circonstance
Sur les lois de la Providence ;
Puis, comme il tombait de sommeil,
S'en alla, ronflant de plus belle :
Voilà bien ce que l'on appelle



L'homme sage et de bon conseil.
Or, près de son lit et derrière
Un rideau de calicot blanc,
Les bras fendus, le front branlant,
Un vieux christ sculpté sur bruyère
S'en allait tombant en poussière.
C'est à ses pieds qu'André, voulant
Noyer son mal dans la prière,
Vint s'agenouiller en tremblant
Et prier... non ! faire semblant ;
Car entre la face divine
Et notre amoureux, se glissait
Sa juive alerte et sans corset,
Silhouette coquette et fine
Devant qui tout disparaissait.
Sous cette influence amoureuse,
Le diable, gaillard fort madré,
Glissa dans le cerveau d'André
Une réflexion affreuse.
Le pauvre enfant se demanda
Si l'on n'aurait pas, d'aventure,
Tronqué notre sainte Écriture ;
Et comme sur ce vieux dada,
Qu'entre tous l'Église redoute,
On marche vite sur la route
De la méfiance et du doute,
Il s'avoua que, somme toute,
Sarah pouvait avoir dit vrai,
Et qu'il n'était pas démontré
Que la religion chrétienne
Fût à la hauteur de la sienne.
Très perplexe, il chercha d'abord
La lumière au fond de lui-même ;
Mais ne se sentant assez fort
Pour résoudre ce grand problème,
Il prit bravement son parti,
Et, du coup, le voilà parti

Chez un rabbin du voisinage,
Qui, sous sa barbe de mufti,
Cachait la mâchoire d'un sage.
Soudain, et comme il était près
De tourner la place Royale,
Devant Saint-Louis du Marais,
Son église paroissiale,
L'œil grand ouvert, le cou tendu,
Notre ami s'arrête éperdu :
Jambe fine et mollet dodu,
Cheveux roux et taille bien prise
Et tout le reste à l'avenant,
Sarah montait en trotinant
Les grands escaliers de l'église.
« Sarah ! je ne me trompe pas... »
Dit-il en reculant d'un pas ;
Puis, toute réflexion faite,
Croyant que c'était seulement
L'effet d'un mirage d'amant,
Il reprit en baissant la tête,
La voix rauque et l'œil obscurci :
« Que viendrait-elle faire ici ?
« Quand on aime, Dieu ! qu'on est bête ! »
Et, cachant ses yeux sous sa main,
Il continua son chemin
Vers la demeure du rabbin.

VII

Huit jours après cette visite,
Dont le lecteur, bien sûrement,
A deviné le dénouement,

Sarah reçut de son amant
Ces mots au crayon :

« Venez vite
« Boulevard du Temple, on attend. »

Signé : « VOTRE AMI. »

« Tiens ! c'est drôle ! »
Se dit la fillette en jetant
Son petit châle à son épaule ;
« J'allais juste en écrire autant ! »
Et, sur ce, la voilà trottant
Le long de la rue aux Orfèvres,
Le rire aux dents, l'amour aux lèvres.
Ce jour-là, jour inusité,
Il faisait un vrai temps d'été,
Et du Temple à la Madeleine
La vieille Lutèce était pleine
De soleil et d'activité.
Ce fut Sarah qui, la première,
Aperçut son amant planté
Sous un grand rayon de lumière,
L'œil brillant, le front rejeté
A quatre pouces en arrière,
Beau d'amour et beau de gaîté.
Elle en eut le cœur transporté.
Et, d'un coup, la petite chèvre,
S'en vint bondir à son côté,
Puis dans ses bras, puis sur sa lèvre...
Pas un mot ! rien que des baisers !
— Ces premiers élans apaisés,
Pour ne pas rester exposés
Aux regards de la populace,
Nos amis vidèrent la place,
Et l'heureux couple s'en alla
Causer à quelques pas de là.
Après une longue semaine

D'abstinence et de gros chagrin,
Pensez que cela vaut la peine
De dénouer sa langue un brin.
Aussi nos gens allaient bon train :
« — Si tu savais... — Je vais te dire...
« — Voulez-vous m'écouter un peu ?
« — Laissez-moi parler, sacrebleu !
« — Tu vas t'écrier ! — Tu vas rire !
« — Eh bien ! si tu veux le savoir...
« — Puisque tu veux que je précise...
« — Dans quatre jours on me baptise...
« — On me circoncite demain soir... »
Oh ! non ! il eût fallu les voir
Pâlir, tressaillir, ne pouvoir,
A ce rude coup de boutoir,
Que s'affaïsser sur le trottoir ;
Ce n'est rien que je vous le dise.
Ce fut comme si deux boulets
Leur avaient fauché les mollets...
Quelques longs instants écoulés,
André prit enfin la parole,
Puis la fillette ; nos petits
Se racontant à tour de rôle
Comment ils s'étaient convertis
Chacun à l'Eglise dont l'autre
S'était fait l'éloquent apôtre,
Ce qui les avait exposés
A ce fâcheux chassez-croisez.
Le jour même de l'entrevue
De son rabbin avec André,
Sarah montait chez le curé
De son catholique adoré,
Et c'est elle qu'il avait vue
Grimpant, à ses yeux éblouis,
Les escaliers de Saint-Louis.
Et maintenant, qu'allaient-ils faire ?
Que résoudre ? que devenir ?

Et par quel bout devait finir
Toute cette méchante affaire ?
A condition de changer
De rôle et de dialectique,
A cette heure et sans grand danger
Ils pouvaient encore échanger
Quelque botte théologique.
Mais ce jeu ne convenait plus
A leur âme désespérée ;
Et tous deux portés par le flux
De la grande ville affairée,
Ils s'en allaient sans savoir où,
Le long des boulevards en fête...
Soudain André lève la tête,
Prend son élan, se jette au cou
De sa maîtresse, comme un fou,
Et lui dit d'une voix émue
Qui la charme et qui la remue :

« Oh ! puisque l'amour est si grand,
« Mignonne, qu'au fond de nos âmes
« Il fait table rase en entrant,
« Et qu'il y trône en conquérant
« Sur des débris et sur des flammes ;
« Puisque nous voyons aujourd'hui
« Que ni croyances ni systèmes
« Rien ne peut tenir contre lui,
« Puisque je t'aime et que tu m'aimes,
« Adonc pourquoi nous obstiner ?
« Laissons faire l'amour, mignonne,
« Et suivons l'élan qu'il nous donne.
« C'est à Dieu de nous pardonner,
« Si besoin est qu'on nous pardonne ;
« Donc, maîtresse, si tu m'en crois,
« Nous allons courir par les bois ;
« Et nous fuirons comme la peste
« La théologie et le reste.

« Le ciel est bleu, les arbres verts.
« Prenons notre course au travers
« Des champs de Bièvre ou de Chevreuse.
« Toute la terre est amoureuse,
« Viens-t'en nous aimer quelque part. »

— Oui, mais ne rentrons pas trop tard ! »



AUTOUR DES
“ AMOUREUSES ”

AUTOUR DES "AMOUREUSES"

Nous croyons ne pouvoir mieux faire, pour renseigner le lecteur sur l'auteur des Amoureuses, l'époque où le jeune poète écrivit ses premiers vers, que de reproduire ici la conférence prononcée à la Société des Conférences le 15 février 1912 par Ernest Daudet, le frère aîné de l'écrivain, ma mère Jacques du Petit Chose, sur la jeunesse d'Alphonse Daudet (1).

LA JEUNESSE D'ALPHONSE DAUDET

Pendant plus de vingt ans, habitant sous le même toit que mon frère, j'ai été mêlé étroitement à sa vie, comme lui à la mienne et rarement séparés, nous avons été, de près comme de loin, aussi unis que deux doigts d'une même main. Lorsque mon mariage vint modifier nos existences, il n'altéra pas le caractère de nos relations fraternelles. Mon frère continua à être l'objet de mon admiration et de ma sollicitude et il continua à y répondre comme au temps où nous étions plus libres de nous dévouer entièrement l'un à l'autre. Il en fut ainsi jusqu'au jour où lui-même se maria. C'était en 1867. Il avait alors vingt-sept ans.

A cette date, notre affection, quoique bien loin de se refroidir, ne s'est plus manifestée cependant de la même manière. L'influence que j'exerçais sur lui a passé naturellement en d'autres mains, des mains auxquelles il eut raison de se confier, puisqu'elles lui ont donné le bonheur, et il a cessé de m'appartenir. Mais, jusqu'à ce moment, c'est-à-dire de sa naissance à son mariage, il m'appartient et j'oserai même dire qu'il n'appartient plus qu'à moi. Ne suis-je pas le seul témoin vivant de son enfance, de sa prime jeunesse, et qui pourrait mieux en rappeler les souvenirs que celui qu'en sa tendresse reconnaissante il a désigné dans *le Petit Chose*, sous le nom de mère Jacques? Personne assurément, et, si je le constate au début de cet entretien, non sans une émotion que vous comprendrez, c'est afin de

(1) Texte emprunté à la *Revue hebdomadaire*, n° du 24 février 1912.

marquer par avance les limites dans lesquelles je me renfermerai en vous parlant de lui.

Il est venu au monde à Nîmes le 13 mai 1840. Braves gens d'origine modeste, nos grands-parents chez qui s'était conservé le culte des traditions ancestrales, avaient acquis une large aisance dans le commerce des soies, qui était alors florissant dans le Midi.

Notre père était également dans l'industrie et en train de s'enrichir, lorsque, à la suite d'opérations désastreuses dont il fut la victime, le malheur entra dans notre maison.

J'ai détaillé ces circonstances en un livre déjà vieux de trente ans, intitulé : *Mon frère et moi*. De son côté, il les a rappelées dans la première partie de son roman : *le Petit Chose*. Pour quelques détails imaginaires, elle contient une grande part de vérité. Son enfance à la fabrique, ses jeux dans le jardin, le départ pour Lyon, la mort de notre frère aîné, la ruine, le triste séjour d'Alphonse au collège de Sarlande, lisez Alais, et enfin son départ pour Paris où je l'avais devancé, toute cette odyssée de deux adolescents s'est bien déroulée comme il la raconte. Quant à la seconde partie du roman, elle est presque toute de pure invention. Il l'a déclaré dans l'histoire de ses livres. « Il n'y a guère de réel dans cette seconde partie, dit-il, que mon arrivée à Paris sans souliers, mes bas bleus et mes caoutchoucs, puis l'accueil fraternel, le dévouement ingénieux de cette mère Jacques, Ernest Daudet de son vrai nom, qui est la figure rayonnante de mon enfance et de ma jeunesse. » Si vous voulez connaître les péripéties qui précédèrent et suivirent notre exode à Paris, lisez les livres que je viens de vous rappeler. Pour moi, je ne retiendrai de tant de lointains épisodes que ce qui sera nécessaire pour que vous puissiez vous figurer ce que fut mon frère dès son entrée dans la vie et durant les années qui précédèrent son mariage.

Enfant, il était beau comme un jeune dieu. Dans les rues, les gens se retournaient pour admirer sa fine figure sarrasine et sa silhouette élégante. La myopie, n'altéra jamais la caresse de son regard, et n'en éteignit pas l'ardeur. Rien alors, si ce n'est sa grâce infinie, ne le distinguait de la plupart des enfants. Il en avait tous les caprices, toutes les violences. Ses colères étaient terribles. Un soir, à dix ans, enfermé dans sa chambre à la suite de je ne sais quelle peccadille, par la volonté de notre père, et condamné à souper de pain et d'eau, il nous donna le spectacle d'une terrifiante fureur, se jetant contre les portes et les murs, tête en avant. Il fallut le délivrer ; il se serait tué.

Avec tout autre que lui, on eût pu tout craindre, dans l'avenir, de la violence de ses emportements qu'aucune volonté ne pouvait dominer. C'est lui-même qui, plus tard, les domina par sa seule raison.

— Je serais devenu insupportable à tout le monde si je ne m'étais maté, disait-il quelquefois, non sans ressentir un peu d'orgueil de la victoire qu'il avait remportée sur lui-même.

C'est une question non encore résolue pour moi que celle de savoir quelles ont été les origines de sa vocation. En remontant dans notre ascendance, je ne trouve rien qui l'y ait préparé. Le goût passionné de la lecture que je lui ai toujours connu, nous l'avions hérité de notre mère. Mais ce goût est une conséquence ; ce n'est pas

une cause, et de cause à la vocation de mon frère, je ne peux la voir que dans les aventures véritablement romanesques que coururent sous la Révolution quelques-uns de nos parents.

Je les ai racontées tout au long dans le volume dont je vous parlais tout à l'heure et je craindrais d'abuser de votre patience en rouvrant ici le chartrier de nos archives familiales. Ce que j'y veux prendre seulement, c'est de quoi justifier l'hypothèse vers laquelle j'ai toujours incliné, à savoir que les souvenirs de ce passé, qui revenaient à tout instant dans les conversations de nos parents, ont imprimé de bonne heure à l'intelligence de mon frère la direction qu'elle a suivie.

Notre grand-mère maternelle, mariée une première fois à quinze ans, poursuivie par les limiers du tribunal révolutionnaire, à cause de ses opinions royalistes trop imprudemment manifestées, vivant, durant des mois, comme une vagabondé pour échapper aux périls qui la menaçaient et les conjurant par sa présence d'esprit et son courage; son premier mari compromis dans l'une des insurrections du Midi et tué dans un combat contre les républicains; mon grand-père paternel menacé de périr pour s'être apitoyé au passage d'un groupe de condamnés que l'on conduisait à la guillotine et qui marchaient à la mort en chantant le *Miserere*; son frère pris par les bleus, les armes à la main et fusillé; deux de nos grands-oncles émigrés, l'un conspirant à Saint-Pétersbourg contre l'empereur Paul I^{er} et envoyé en Sibérie, où il serait mort si l'empereur Alexandre ne l'eût gracié en montant sur le trône l'autre, un saint prêtre, celui que nous appelions l'oncle l'abbé, réfugié à Londres, y donnant des leçons de français et revenu en France, nommé principal à ce collège d'Alais où, un demi-siècle plus tard, son petit-neveu, le petit Chose, devait passer par de si dures épreuves; un troisième enfin, le seul que nous ayons connu, employé à Paris chez le chapelier de la cour et qui se rappelait avoir essayé des chapeaux à Marie-Antoinette, à la princesse de Lamballe, à la duchesse de Polignac et autres grandes dames et avoir assisté comme volontaire de la République à la bataille de Valmy, voilà de quels événements s'alimentaient les récits qui ont bercé notre enfance. Et combien d'autres je pourrais évoquer, tels que la fâcheuse rencontre, au cœur des Cévennes, de notre aïeul paternel encore enfant avec des loups, qu'un violent orage clouait au fond d'une grotte où il s'était réfugié; ou encore le passage à Nîmes, au milieu d'une foule prosternée, du pape Pie VII, lorsque Napoléon le renvoya à Rome, l'occupation autrichienne de 1815, les péripéties de la Terreur blanche et son sinistre héros, le fameux Trestaillons, que notre mère se rappelait avoir vu. Elle parlait souvent devant nous de ces choses qui s'étaient gravées dans sa mémoire et il n'est pas téméraire de penser que c'est ainsi qu'en s'éveillant l'imagination de mon frère fut suggestionnée et mise en haleine. Ce qui le prouve, c'est que ses jeux dans le jardin de la fabrique que décrit le *Petit Chose*, s'inspiraient le plus souvent de ceux de ces souvenirs qui se prêtaient à une mise en scène. Dès ce moment, il se plaisait à faire revivre ce que notre mère nous racontait ou ce que racontaient les livres qu'on nous permettrait de lire : *Robinson Crusoé*, *Robinson Suisse*, *Berquin* et les romans du *Journal des Enfants*, qui faisaient alors nos délices.

L'existence insouciante et paisible que nous menions fut brusquement interrompue par la résolution que prit notre père de transporter son industrie à Lyon. Au printemps de 1849, ce déménagement qui nous faisait passer d'un pays de soleil

dans la ville de l'humidité et des brouillards était opéré. Ici encore, je vous rappelle que mon frère a raconté en quelques pages émouvantes répandues à travers ses livres, les années si mélancoliques, passées à Lyon et que j'en ai évoqué moi aussi le souvenir.

Élève, pendant quelques mois, de la manécanterie d'une des paroisses de la ville et enfant de chœur, mis ensuite au lycée où il resta jusqu'au jour où il partit pour aller comme surveillant au collège d'Alais, en cela pourrait se résumer son existence d'alors, si sa vie de lycéen n'abondait en traits propres à compléter sa physionomie à cette aube de sa jeunesse.

A son entrée, à l'âge de onze ans, au lycée de Lyon où il avait été admis en sixième, mon frère était un petit bonhomme terriblement indiscipliné. Il en avait déjà donné la preuve étant enfant de chœur. Ne s'était-il pas avisé un jour de creuser un trou dans l'armoire aux soutanes et d'y verser de la poudre qu'il avait prise dans des fusées destinées à un feu d'artifice. Quelques instants après, pendant qu'on célébrait dans l'église un service funèbre, le bruit d'une explosion se fit entendre. C'était la mine qui éclatait. Comme la salle était vide et que la poudre ne valait pas cher, il n'y eut pas d'accident et grâce au mutisme des camarades, le coupable ne fut pas découvert. Il devait en faire bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici.

En me reportant à quelques années plus tard, alors qu'il terminait ses humanités, je le vois coutumier de l'école buissonnière. Depuis longtemps, il en avait pris l'habitude. Il était rare que sur les dix classes de la semaine, il n'en manquât pas cinq ou six. Il en était venu à ne paraître au lycée qu'aux jours de composition, ce qui ne l'empêchait pas d'être le plus souvent classé parmi les premiers.

Laissez-moi, à ce sujet, vous lire une page de *Mon frère et moi* :

« A de fréquents intervalles, un avis imprimé, signé du censeur, était déposé chez notre portier, à l'effet d'avertir M. Vincent Daudet que l'élève Alphonse Daudet, son fils, n'avait pas paru à la classe de tel jour. Grâce à mes précautions, ces avis m'étaient fidèlement remis. J'en atténuais les effets par des excuses bien senties, que je signalais audacieusement du nom de notre père.

« En ai-je rédigé de ces excuses, en ce temps-là, afin d'éviter à mon frère des reproches mérités ! Ces reproches, j'essayais d'y suppléer, par quelques timides conseils auxquels il répondait en me promettant de ne plus recommencer. Le malheur, c'est qu'il recommençait toujours... c'étaient des parties de canot sur la Saône, des fugues dans les vertes campagnes qui environnent Lyon, des haltes au cabaret, que sais-je encore?... Il nous revenait moulu, les traits tirés, ivre de fatigue, de grand air, les yeux pleins de visions d'eaux tourbillonnantes dans le brouillard du matin... Un jour, il arriva fiévreux, chancelant, le regard troublé ; on lui avait fait boire de l'absinthe. Terrifié, je l'adossai au mur de l'anti-chambre ; les yeux dans les yeux, je lui dis :

« — Prends garde, papa est là.

« Il parvint à se dominer, et fit bonne contenance devant nos parents. Il allégua, pour justifier sa rentrée tardive, qu'il avait été retenu au lycée par la visite d'un inspecteur général de l'Université.

« — Mais, tu dois mourir de faim, mon pauvre enfant, lui dit ma mère.

« Mon père, attendri, observa qu'on faisait trop travailler ces jeunes gens. Pendant ce temps, vite nous dressions un couvert sur un coin de table et quoique écoeuré, malade, n'en pouvant plus, le pauvre garçon dut feindre un appétit vorace, manger et boire tout ce qu'on lui servit, tandis que nos parents, assis à son côté, le regardaient d'un air de pitié, épiaient ses mouvements avec sollicitude.

Vous avouerez, mesdames et messieurs, qu'il est incompréhensible que ses belles qualités intellectuelles et morales n'aient pas sombré dans un train d'existence où des faits analogues étaient de tous les jours. Je me souviens encore de l'angoisse qui s'emparait de moi quand il ne rentrait pas à l'heure de la sortie du lycée. Il était si téméraire, si dédaigneux du danger, bien que sa myopie en aggravât les risques. Chaque fois d'ailleurs, il trouvait des prétextes pour expliquer ses retards, « car, a-t-il écrit dans les *Contes du Lundi*, il en fallait un chaque fois pour faire tête à ce terrible « d'où viens-tu ? » qui m'attendait en travers de la porte. C'est cet interrogatoire de l'arrivée qui m'épouvantait le plus. Je devais répondre là, sur le palier, au pied levé, avoir toujours une histoire prête, quelque chose à dire et de si étonnant, de si reversant que la surprise coupât court à toutes les questions. Cela me donnait le temps d'entrer, de reprendre haleine ; et pour en arriver là, rien ne me coûtait. J'inventais des sinistres, des révolutions, des choses terribles, tout un côté de la ville qui brûlait, le pont du chemin de fer qui s'écroulait dans la rivière. Mais ce que je trouvais encore de plus fort, le voici :

« Ce soir-là, j'arrivais très en retard. Ma mère, qui m'attendait depuis une grande heure, guettait debout en haut de l'escalier.

« — D'où viens-tu ? me cria-t-elle.

« Dites-moi ce qui peut tenir de diableries dans une tête d'enfant. Je n'avais rien trouvé, rien préparé. J'étais venu trop vite. Tout à coup, il me passa une idée folle. Je savais la chère femme très pieuse, catholique enragée comme une Romaine et je lui répondis dans tout l'essoufflement d'une grande émotion :

« — Oh ! maman... Si vous saviez !

« — Quoi donc ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

« — Le pape est mort.

« — Le pape est mort ! fit la pauvre mère, et elle s'appuya toute pâle contre la muraille. Je passai vite dans ma chambre, un peu effrayé de mon succès et de l'énormité du mensonge ; pourtant, j'eus le courage de le soutenir jusqu'au bout... et tout le temps, je me disais :

« — Demain matin, en apprenant que le pape n'est pas mort, ils seront si contents que personne n'aura le courage de me gronder. »

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'en dépit de cette vie sans discipline, il ait pu franchir avec éclat les étapes de ses études et qu'en même temps le poète et le prosateur se soient révélés en lui. Dès la troisième, il traitait en vers les sujets des discours français. Un jour où le professeur avait demandé une apologie d'Homère, il écrivit en moins de deux heures une ode du plus superbe accent, qui lui valut une mise hors concours avec éloges. De la même époque, 1856, datent d'abord le roman : *Léo et Chrétienne Fleury*, qu'il écrivit pendant les vacances et qui malheureusement a été perdu ; et ensuite quelques-unes des poésies qui ont figuré dans la première édition des *Amoureuses*, publiée deux ans plus tard. Dans la seconde, parue en

1865, ne jugeant pas ces premiers vers dignes de lui, il n'en a conservé que la délicieuse cantilène dédiée aux *Petits Enfants*. Vous vous la rappelez :

*Enfants d'un jour, ô nouveau-nés !
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs
Si roses !*

*Enfants d'un jour, ô nouveau-nés !
Pour le bonheur que vous donnez
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges !*

Je ne vous dis pas le reste et je constate seulement qu'Alphonse avait seize ans quand sa lyre commençait à rendre ces sons d'une harmonie si pénétrante. Durant les années suivantes et jusqu'en 1865, elle en rendra d'autres et combien mélodieux, où se révéleront la grâce et la sensibilité du poète, la pureté de sa forme, son mépris des mots qui ne veulent rien dire, sa religiosité native comme dans *les Repentirs de la nature* ou dans *la Vierge à la crèche*, voire un tantinet de scepticisme à la Voltaire comme dans *la Double conversion* ou dans *les Prunes*, ces fameuses *Prunes* qui ont fait le tour du monde.

Ainsi dès ce moment tous les loisirs que lui laissait sa vie d'écolier, à la fois agitée et laborieuse, étaient absorbés par ses rêves littéraires.

Vers ce même temps, de la nécessité où il était de libérer nos parents des charges de son éducation, naquit l'idée de le faire admettre comme maître d'études dans un collège. Tout naturellement, on songea à celui d'Alais où notre grand-oncle l'abbé, dont je vous ai parlé, avait laissé d'inoubliables souvenirs. Quelques lettres échangées entre le principal et nos parents décidèrent du sort de mon frère et son départ fut résolu.

C'était notre première séparation et nous en eûmes l'un et l'autre le cœur déchiré. Je ne pouvais me défendre d'une angoisse douloureuse. Seize ans, une âme tendre l'imagination délicate, la faiblesse de son âge, une insigne maladresse devant les difficultés matérielles, une myopie incurable, à quels dangers n'allait-il pas être exposé. Aussi, déjà résolu à aller chercher fortune à Paris, me promettais-je de l'appeler près de moi dès que je serais en état d'assurer notre existence à tous deux. L'heure sonna — les mauvaises heures sonnent toujours trop tôt — où il fallut se quitter, et ce fut une heure cruelle. Par bonheur, nous étions jeunes, remplis d'espérances et notre dernière étreinte fut accompagnée d'un « au revoir » qui les résumait toutes. Il allait vers le Midi ; moi j'allais vers le Nord ; mais nous étions bien certains qu'un avenir prochain nous réunirait.

Vous pouvez maintenant vous figurer ce qu'était mon frère lorsque, à dix-sept ans, il arriva à Paris. après avoir passé au collège d'Alais par des épreuves que ne méritait pas sa jeunesse et qu'il a racontées en des pages devenues populaires.

« Je le vois encore, ai-je écrit plus tard, exténué de fatigue et de besoin, mourant de froid, enveloppé dans un vieux pardessus, et pour donner à son équipement une physionomie tout à fait originale, chaussé, sur ses bas de coton bleu, de socques en caoutchouc, ces caoutchoucs qui ont conquis quelque notoriété dans le monde depuis qu'ils ont inspiré l'un des chapitres du *Petit Chose*. »

Heureusement, nous avions des fournisseurs qui avaient foi en notre avenir. Grâce à eux, Alphonse Daudet fut bientôt métamorphosé, ainsi qu'il convient à un jeune poète qui ne croit pas que des haillons et des bottes éculées soient nécessaires pour marcher à la conquête de la renommée.

A quelques années de là, Théodore de Banville a tracé un portrait de mon frère où je le retrouve tel qu'il était quand je le reçus à Paris :

« Une tête merveilleusement charmante, la peau d'une pâleur chaude et couleur d'ambre, les sourcils droits et soyeux ; l'œil enflammé, noyé, à la fois humide et brillant, perdu dans la rêverie, n'y voit pas mais est délicieux à voir ; la bouche voluptueuse, songeuse, empourprée de sang, la barbe douce et enfantine, l'abondante chevelure brune, l'oreille petite et délicate concourent à un ensemble vraiment viril, malgré la grâce féminine. »

Je passerai rapidement sur les premiers temps du séjour de mon frère à Paris où nous vécûmes ensemble au dernier étage d'un modeste hôtel de la rue de Tournon. Il en a parlé avec une pénétrante mélancolie :

« A part mon frère, je ne connaissais personne. Myope et maladroit, d'une timidité farouche, j'allais, aussitôt sorti de ma chambre, autour de l'Odéon, sous les galeries, heureux à la fois et effrayé d'y coudoyer des hommes de lettres. »

Cette solitude cessa bientôt. Ce fut d'abord une fête chez Augustine Brohan où il étrenna son premier habit. Vous pouvez lire dans *Trente de Paris* ce souvenir de son début dans le monde et comment, invité sans que la spirituelle sociétaire le connût, on le prit pour un prince valaque, ce que sa timidité l'empêcha de démentir. Ce qu'il ne dit pas, c'est que durant cette soirée une jeune et charmante comédienne s'attacha à ses pas, convaincue qu'il était prince et arrivait en droite ligne de Valachie. Il était déjà écrit que sa grâce juvénile ne lui vaudrait pas de moindres succès que ses vers. Il les lut pour la première fois dans un cénacle littéraire qui réunissait toutes les semaines à la bibliothèque de l'Arsenal quelques hommes de lettres et parmi eux Henri de Bornier, alors à ses débuts ; il les répéta dans plusieurs salons où nous étions cordialement reçus.

D'autre part, dans le quartier latin, il recrutait des camarades qui s'attachèrent promptement à lui. Gambetta, Adrien Hébrard, Amédée Rolland, Jean du Boys, Bataille, Louis Bouilhet, Castagnary, Jules Claretie, d'autres encore qui ont marqué eux aussi, et le philosophe Thérion qui devait devenir plus tard l'Élysée Méric de Rois en exil.

Il y avait encore en ce temps-là une bohème artistique et littéraire. Ce n'était plus celle de Théophile Gautier, de Gérard de Nerval, d'Arsène Houssaye et pas

d'avantage celle d'Henry Mürger; elle ne les valait pas. Mon frère y connut « les ratés » qu'il a décrits dans *Jack*, pauvres diables, malades d'impuissance, de jalousie et que la paresse a vaincus sans combat. En les fréquentant, en se mêlant à leur vie, il s'exposait à des dangers bien plus redoutables que ceux qu'il courait lorsque, à Lyon, il lançait son canot sur les eaux de la Saône. Il pouvait y perdre son talent, y laisser la fleur de sa jeunesse, la fraîcheur de son esprit et la droiture de son cœur. Qu'il en soit sorti sain et sauf, cela tient du prodige, surtout si l'on songe qu'il n'avait pas vingt ans. J'ai donc pu dire avec raison autrefois que s'il est descendu dans la caverne profonde, il n'a jamais cessé de tenir le fil conducteur qui devait le ramener vers la lumière et que, contrairement à ce qu'on pouvait craindre, il a rapporté de cette plongée dans l'abîme des forces nouvelles.

Entre temps, ayant complété le recueil des vers apportés de Lyon, il avait pu le publier et ce délicieux volume lui avait ouvert les portes du *Figaro*. Sa réputation a commencé dans ce journal avec des chroniques en vers, avec *la Double conversion*, des scènes dialoguées et enfin des contes qui figurent depuis longtemps dans des livres desquels on peut dire qu'ils sont classiques.

Jusque-là, vous le voyez, il est uniquement poète, car même ses contes en prose sont presque tous de véritables petits poèmes; et s'il est vrai qu'il pensait déjà à des œuvres de plus vaste envergure, c'est bien la poésie qui semble surtout l'intéresser et le retenir. En 1860, au cours d'une séparation accidentelle, il m'écrivait pour me soumettre les fragments d'un récit versifié qui ne fut jamais achevé et où il témoigne de sa fidélité au genre littéraire qui lui avait valu ses premiers succès. Voici cette lettre avec les vers qu'elle m'apportait et qui sont restés inédits :

« Je travaille en ce moment à un petit poème qui contient, je crois, les plus jolis vers que j'aie encore faits : *le Confesseur*. Première partie : description de l'église sur le soir. La femme entre se confesser. Elle a choisi son heure : Front criminel a besoin d'ombre. Elle se place dans le confessionnal et là, elle médite :

*Mais une main dans l'ombre a fait glisser la grille,
Une voix dit dans l'ombre : « Êtes-vous là, ma fille !
Et sans avoir rien vu qu'un bout de surplis blanc :
« Oui, mon père », répond la chère âme en tremblant.*

*Mon père, soyez bon pour elle,
Soyez bon ; ayez-en pitié
Cette âme charmante, mais frêle
Et songez qu'une tourterelle
N'est pas tourterelle à moitié.*

*Si sa nature est imparfaite,
Si quelque faux pli s'est caché
Dans ce beau vêtement de fête,
Elle est telle qu'un Dieu l'a faite
Et c'est là son plus gros péché.*



1

1856

*Gardez pour un cœur plus robuste,
Pour des méchants forts comme nous,
Gardez votre froideur auguste ;
Mais pour elle vous serez juste,
Mon père, si vous êtes doux.*

*Devant vous, ô pitié profonde !
Regardez comme la voilà ;
Une sueur froide l'inonde,
Elle a peur, la reine du monde !
Allons, monsieur, rassurez-la.*

*Elle tremble et pleure et se pâme ;
Mais un triple don la défend,
Homme, rassurez cette femme,
Prêtre saint, rassurez cette âme,
Père, rassure ton enfant.*

« Je te donne, comme tu vois, un aperçu général. Enfin la grille se referme. Un moment de recueillement. La femme sort majestueuse et fière. Le prêtre ferme le confessionnal et songeant au démon qui attend la femme à la porte, à cette âme qui va lui échapper de nouveau, il sent une larme glisser le long de sa joue, plaignant de loin la créature et

La regardant sortir, la suit d'un œil jaloux. »

Il y avait alors plus de deux ans que mon frère était arrivé à Paris et j'étais loin de lui, lorsque survint dans son existence un événement qui allait la transformer et du même coup décider de la mienne. A cette époque, le personnage le plus puissant de l'Empire, après l'Empereur, était le duc de Morny. A peine est-il besoin de vous rappeler que ce fils de la reine Hortense et du général de Flahaut, après avoir été l'un des principaux artisans du coup d'État de Décembre, était président du Corps législatif. Dans un salon, le hasard mit mon frère sur son chemin. Il l'entendit réciter des vers, et charmé par le talent et la distinction de ce jeune homme, le sachant pauvre, il lui offrit spontanément un emploi de secrétaire dans les bureaux de la présidence, véritable sinécure qui lui permettrait de travailler sans avoir à se préoccuper de ses besoins matériels.

— C'est que je suis royaliste, objecta fièrement mon frère, qui se souvenait de l'opinion de nos parents.

— L'Impératrice l'est plus que vous, répliqua Morny en riant.

Les scrupules du jeune royaliste ne tinrent pas devant la bonne grâce de cette réponse et il accepta l'offre bienveillante qui lui était faite. A peu de temps de là deux places devinrent vacantes dans le personnel des secrétaires-rédacteurs de la Chambre. L'une fut donnée à Ludovic Halévy. Mon frère demanda l'autre pour moi

et l'obtint. C'était à la fin de 1860. Il commençait alors à jouir de la notoriété qui, peu à peu, s'était attachée à son nom. Mais ce qui allait le mettre tout à fait en vedette, ce fut une pièce de théâtre en un acte : *la Dernière idole*.

Elle fut écrite, pendant l'automne de 1861, sur le bureau qu'en sa qualité de secrétaire du duc de Morny il occupait au Palais-Bourbon. Le bureau voisin du sien était occupé par le chef de cabinet du président, Ernest L'Épine. Plusieurs fois par jour, la porte de communication s'ouvrait. Tantôt, c'était le chef de cabinet qui venait causer avec le secrétaire, tantôt le secrétaire qui allait fumer une cigarette chez le chef de cabinet. Les affaires de service leur laissaient maints loisirs. Ils les charmaient en parlant littérature et beaux-arts. A travers ces causeries, germa l'idée de faire une pièce ensemble et le projet de *la Dernière Idole* trouvé, mon frère l'écrivit en quinze jours.

Ce petit drame achevé, on songea à le faire jouer. L'influence du duc de Morny était si puissante que tous les théâtres se seraient ouverts devant deux auteurs qui pouvaient à bon droit se recommander de lui. Mais il ne fut pas nécessaire d'y recourir. Les premières œuvres d'Alphonse Daudet lui avaient valu dans la presse et dans le monde de flatteuses louanges.

Parmi les admirateurs de son précoce talent se trouvaient Charles de La Rounat, directeur de l'Odéon, et l'acteur Tisserant, engagé au même théâtre.

— J'accepte la pièce, déclara La Rounat après l'avoir lue.

— Je la jouerai, ajouta Tisserant, qu'elle avait littéralement emballé.

Et tout fut à la joie.

Mais, d'abord, à cette joie il y eut une ombre. M. de Morny ne trouva pas bon que ses secrétaires eussent présenté une pièce à un directeur sans au préalable la lui avoir lue. Il avait voulu, lui aussi, faire du théâtre, il s'y essayait. *Monsieur Choufleury* avait été joué aux Bouffes. Il se croyait donc très compétent et s'étonna qu'on ne l'eût pas consulté.

Ce n'était pas, d'ailleurs, l'unique cause de sa mauvaise humeur. En vue du 15 août, fête de l'Empereur, il rêvait d'écrire la musique d'une cantate et de la faire chanter à l'Opéra. Ayant sous la main un poète tel que mon frère, c'est à lui qu'il la demanda. Mon frère fil la sourde oreille.

— Il faudrait un refrain finissant par : « Vive Napoléon ! » lui avait dit le président.

— C'est qu'il n'y a pas de bonne rime à Napoléon, avait répondu mon frère.

Sous ce prétexte et sous d'autres, il s'était dérobé à l'honneur qu'on voulait lui faire. De là, mécontentement du grand chef, qui n'était pas dissipé quand on lui apprit que *la Dernière idole* allait être jouée.

Puis, ce fut un autre contretemps, et celui-là d'un ordre plus grave. La vie de Paris n'avait pas été favorable au jeune Méridional. Sa santé traversait une crise qui nous inquiétait. Il toussait et s'affaiblissait. Au début de l'hiver, notre médecin ordonna un séjour d'au moins trois mois en Algérie et un départ immédiat. Mon frère quitta Paris à la veille des répétitions de sa pièce, et comme, au même moment, son collaborateur tombait malade, c'est à moi qu'échut le soin d'y représenter les auteurs.

Le soir de la première, le succès fut éclatant, et les journaux de l'époque en témoignent. Il déroutait un peu les hommes de théâtre.

— Ce n'est pas du théâtre, disaient-ils.

Mais, tout de même, ils étaient émus par tout ce que cette prose étincelante contenait de sensibilité, de délicatesse et de précoce expérience des choses du cœur.

Dès la première scène, ces qualités se révélaient. A un moment, Tisserant, dans son rôle de vieux mari, disait en touchant son front : « Nous avons tous là un petit temple où nous abritons toutes nos idoles, croyances, rêves, affections. Elles sont là, debout, en équilibre, chacune sur son piédestal... Fiers de ce doux fardeau, nous marchons dans la vie comme ces mouleurs italiens qui traversent les rues, des plâtres dans les mains, sous chaque bras, sur la tête. Hélas ! un caillou sous le pied, le coude d'un passant, un rien suffit pour mettre en pièces tous ces beaux petits dieux ! Rarement, le pauvre mouleur rentre chez lui son étalage au complet ; plus rarement encore, nous arrivons au terme de notre vie avec toutes nos idoles. » Comme Tisserant achevait cette tirade, un bravo lancé d'une voix enthousiaste donna le signal des applaudissements. Ce cri, c'est un de nos grands critiques, Paul de Saint-Victor, qui l'avait poussé.

Le duc de Morny était là, venu dans des dispositions plutôt défiantes. En réalité, il ne prisait que peu ce petit drame tout intime, dont les héros sont des obscurs et des humbles. Mais il avait beaucoup d'esprit et son humeur ne tint pas devant un succès si net, si franc.

— C'est un succès, me dit-il, quand j'allai le voir dans sa loge, un grand succès, il faut le reconnaître.

— Oui, un très grand succès, ajouta la duchesse assise à côté de son mari. Envoyez nos compliments à votre frère et dites-lui bien que personne n'a plus applaudi que moi.

Lorsque Alphonse reçut le télégramme que je lui expédiai aussitôt, il festoyait quelque part en l'Agérie, chez un chef arabe, en compagnie de l'ami Tartarin de Tarascon. En me répondant, il m'avoua que, dans la magie du superbe voyage qu'il faisait alors, la nouvelle de son succès l'avait laissé très froid.

Mais la froideur n'est pas nécessairement l'indifférence. Lorsque, à son retour, il eut entendu le bruit des applaudissements, il fut encouragé à tenter de nouveau le théâtre. L'année suivante, la Comédie-Française joua un petit drame en un acte, écrit encore en collaboration avec Ernest L'Épine. Il avait été présenté et reçu sous ce titre : *le Lys*. Mais, dans les régions officielles, on objecta que le lys est la fleur emblématique de la maison de Bourbon et les auteurs durent transformer le lys en œillet !!! La pièce est restée aux Français sous le titre : *l'Œillet blanc*. *La Dernière idole*, *l'Œillet blanc* et *les Absents*, un acte joué à l'Opéra-Comique ; musique de notre compatriote Ferdinand Poise, forment l'œuvre théâtrale de mon frère aux environs de sa vingtième année.

Je reviens maintenant sur mes pas pour vous le montrer à son retour d'Algérie. Il rapportait de ce voyage des souvenirs inoubliables dont, à tout instant, on retrouve les traces dans quelques-uns de ses livres ; il en rapportait surtout, comme un bagage précieux, le trésor d'observation dans lequel il puisa quelques années plus tard

l'étourdissante épopée de *Tartarin de Tarascon*. A propos de ce livre, il a écrit une page que je veux vous citer parce qu'elle constitue une véritable profession de foi et nous révèle l'ambition qu'il nourrissait déjà d'être un créateur :

« Jugé librement, dit-il, *Tartarin*, avec son allure débridée et folle, me semble avoir des qualités de jeunesse, de vie et de vérité; de vérité d'outre-Loire qui enfle, exagère, ne ment jamais et tarasconne tout le temps. Le grain de l'écriture n'est pas très fin ni très serré. C'est ce que j'appelle de la « littérature debout » parlée, gesticulée avec les allures débordantes de mon héros. Mais, je dois avouer, quel que soit mon amour du style, de la belle prose harmonieuse et colorée, qu'à mon avis tout n'est pas là pour le romancier. Sa vraie joie restera de créer des êtres, les mettre sur pied à force de vraisemblance, des types d'humanité qui circulent désormais par le monde avec le nom, le geste, la grimace qu'il leur a donnés et qui font parler d'eux, en dehors de leur créateur, et sans que son nom soit prononcé. Pour ma part, mon émotion est toujours la même quand, à propos d'un passant de la vie, d'un des mille fantoches de la comédie politique, artistique ou mondaine, j'entends dire : « C'est un Tartarin... un Monpavon, un Delobelle. » Un frisson me passe alors, le frisson d'orgueil d'un père caché dans la foule, tandis qu'on applaudit son fils et qui, tout le temps, a l'envie de crier : « C'est mon garçon. »

Cette page a été écrite vers 1888, alors que, depuis longtemps, mon frère possédait la pleine maîtrise de son talent. Mais, ce qu'il y dit, il le pensait déjà à son retour d'Algérie et en caressant l'idée de nous narrer les aventures de Tartarin, c'est bien à la création d'un type d'humanité qu'il songeait. C'est l'homme du Midi qu'il voulait peindre tel qu'il l'avait observé sur son compagnon et sur lui-même durant leur excursion aux rivages d'Afrique et sur divers personnages qu'il avait connus antérieurement dans sa ville natale. Aussi a-t-il réuni plusieurs types en un seul et résumé dans son héros les traits les plus caractéristiques de la race méridionale. De là, un personnage qui n'est pas rigoureusement semblable à celui de la réalité, encore qu'il lui ressemble par beaucoup de côtés.

Le vrai Tartarin, s'il vivait encore, serait nonagénaire. Marié trop jeune sans rien connaître de la vie et plus encore par la volonté de ses parents que par son libre choix, il n'avait pas trouvé le bonheur dans le mariage. Ce n'est pas que sa femme ne se fût toujours efforcée de le rendre heureux. Mais, on aurait pu dire d'elle ce que le pape Pie IX disait un jour de la noble princesse Clotilde, aux vertus de laquelle on rendait hommage devant lui :

— Sans doute, c'est une sainte ; mais une sainte ne convenait pas à Jupiter.

Dans la circonstance, c'est Tartarin qui était Jupiter, un Jupiter tombé de l'Olympe, c'est-à-dire du haut de ses rêves, dans la monotonie de la vie de province et d'une très grise vie conjugale. Pour rompre cette monotonie à peine coupée par les longues stations au cercle et d'interminables parties de baccara, il s'était lancé dans la lecture des romans exotiques. Fenimore Cooper, Gustave Aimard, Gabriel Ferry, les récits de chasses de Jules Gérard, le tueur de lions, et de Bombonnel, le tueur de panthères, étaient devenus ses livres de chevet. Il s'était créé ainsi une atmosphère très spéciale, où les périls de l'affût, de la savane, de la forêt vierge et les embûches des Indiens apaches prenaient à ses yeux une forme si visible et si tangible qu'il se les imaginait montant autour de lui, accrus par le grossissement

et le mirage inhérents à la race. C'était une hantise qui se répercutait sur la plupart de ses actes et jusque dans le cadre bourgeois où il vivait. Le soir, au moment de gagner son cercle d'où il ne revenait qu'au petit jour, il s'armait de toutes pièces : canne à épée, poignard à la ceinture, coup de poing sous la main. Dans son cabinet, sous un carquois empli de flèches, accroché à trois mètres au-dessus du sol, on pouvait lire sur une cartouche : « Flèches empoisonnées ; n'y touchez pas. »

Excellent homme au demeurant, bon et serviable, adoré de ses amis, mais dont la suffisance, la présomption, une confiance illimitée dans sa force physique et dans l'infailibilité de sa raison avaient affaibli de très sérieuses aptitudes intellectuelles. Il y a des mots de lui qui sont véritablement épiques. Un jour où, accompagné d'un ami, il prolongeait sa promenade autour d'une ménagerie installée sur l'une des places de la ville, cet ami lui ayant demandé ce qu'ils faisaient là, il répondait :

— Vous oubliez, mon cher, que je dois aller bientôt chasser le lion ; il faut bien que je m'accoutume à l'entendre rugir.

Une autre fois, la conversation étant tombée sur les chiens enragés, il disait froidement à son interlocuteur :

— Avoir peur des chiens enragés, quelle foutaise ! Tiens, suppose, tu es dans un chemin creux ; tu vois venir un chien enragé. Qu'est-ce que tu vas faire ? Eh bien, voici : tu le laisses venir et au moment où il va bondir sur toi, tu tombes sur un genou, tu lui prends la patte, tu la lui casses... Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse ?

Je pourrais encore vous répéter d'autres mots de lui qui achèveraient de vous révéler sa mentalité, mais ceux-là suffisent pour vous montrer quel vaste terrain il offrait à l'observation pénétrante de son compagnon de voyage.

Tout ce que celui-ci entendait de sa bouche, tout ce qu'il lui voyait faire, c'était comme du grain qu'il engrangeait pour les semailles futures et qui, tôt ou tard, devait produire une riche moisson.

Le séjour qu'il venait de faire en Algérie n'avait pas été moins profitable à sa santé qu'à son imagination. Néanmoins, l'année suivante, les médecins furent d'avis qu'il ne devait pas passer l'hiver à Paris et cette fois, ils l'envoyèrent en Corse. Là encore, le résultat fut le même qu'en Algérie. Mon frère en revint avec des souvenirs et des notes qu'il a utilisés plus tard en plusieurs de ses livres comme, par exemple, dans les *Lettres de mon Moulin*, où les impressionnants récits de son séjour dans le phare des îles Sanguinaires et de l'agonie de la *Sémillante* nous révèlent une fois de plus la vivacité de ses impressions, la fidélité de sa mémoire et la faculté qu'il a possédée à un si haut degré de faire revivre tout ce qui a frappé ses yeux. Néanmoins, ce voyage de Corse ne lui laissa pas d'excellents souvenirs : « Je suis si mal organisé, m'écrivait-il, qu'il m'est impossible de travailler. Or, sans le travail, la vie m'est pénible. Les seuls jours agréables que j'ai passés, je les ai passés dans un phare, sur une île déserte. Quant à la petite ville, je proclame que c'est une chose idiote décidément. »

Bien autrement fructueux pour lui et pour nous fut le séjour qu'il fit en Provence l'année suivante : là, il était chez lui, grâce à l'hospitalité fraternelle qui lui fut donnée dans une maison amie, grâce surtout au vieux moulin qu'il avait transformé en cabinet de travail. Il y fut véritablement et complètement heureux. Il y retrouva Frédéric Mistral, qu'il avait connu à Paris en 1859, au moment de l'apparition de

Mireio, et l'amitié alors nouée entre eux se cimenta, amitié que la mort seule a pu briser et à propos de laquelle mon frère écrivait plus tard :

«...L'homme de là-bas qui m'a le plus impressionné, c'est Mistral. Ce Midi dont nous sommes, je l'ai compris, moins poétiquement, moins hautement que lui, mais enfin je l'ai compris et exprimé à ma manière; et peut-être que si Mistral ne m'avait pas aiguillé sur cette voie, j'aurais filé droit sur Paris, sans arrêt à Tarascon ou dans les moulins de sa banlieue.

« Ah! la grande chambre de Mistral à Maillane ! J'avais dix-huit ans, lui vingt-huit. Son lit dans un coin, le mien dans l'autre, et des causeries sans fin; puis, quelquefois, au milieu de la nuit : « Si nous allions en Avignon, *qué?* » Et nous voilà nous habillant à tâtons, traversant pieds nus, les bottines à la main, la chambre voisine où dormait la chère maman Mistral, derrière son paravent. L'escalier, la porte et *zou* dans le noir, dans le vent de la vallée du Rhône. En route pour Graveson et le train d'Avignon. Ville papale, orgiaque et sardanapalesque, où nous n'allions pas réveiller Roumanille, de Ségur ! »

On peut dire que la plus grande partie de l'œuvre de mon frère est sortie de là-bas. Le vent du Rhône souffle à travers la plupart de ses livres et il n'en est guère que n'illumine peu ou prou le soleil de Provence. Les *Lettres de mon Moulin*, *Tartarin*, *Numa Roumestan*, *le Nabab*, pour ne citer que ceux-là, sont des apports de Provence; et de même, dans une certaine mesure, *Sapho*, cette œuvre d'une inspiration si parisienne, où il s'est inspiré de sa propre histoire et dont je ne peux relire encore aujourd'hui les premières pages sans ressentir l'émotion que vous éprouveriez tous en lisant les mémoires posthumes d'un être chéri. Jean Gaussin et l'oncle Césaire viennent en droite ligne du pays de *l'Arlésienne*, *l'Arlésienne*, une fille de là-bas, comme son nom l'indique, et qu'il suffit de nommer pour rappeler la plus belle œuvre théâtrale de mon frère.

De la comparaison des livres que je viens de citer avec leurs origines, résulte la preuve que presque tous les romans que mon frère a écrits ont été conçus, au moins sommairement, bien avant l'époque où ils ont successivement contribué à sa gloire. Cette preuve, je la trouve notamment dans *le Nabab*. Le duc de Morny, qui y tient une si grande place, sous le nom de duc de Mora, est mort en 1865. Mon frère était là lorsque expira cet illustre acteur du règne impérial. Il lui fut donné de suivre heure par heure les péripéties de ce drame historique. Il avait vu la maladie entrer dans le palais et il vit la mort accrocher aux murailles les tentures noires. L'effacement des politiques et des faiseurs aux yeux de qui ce trépas presque inattendu prenait les proportions d'une catastrophe; les commentaires des valets partagés entre l'orgueil d'avoir servi un maître si puissant, le regret de le perdre et la hâte de se faire un sort ailleurs, rien ne lui a échappé. Il n'a pas oublié qu'il aida à détruire les papiers personnels et la volumineuses correspondance, témoignage de la platitude humaine, que le mort n'a pas voulu laisser après soi. Il n'oubliera pas qu'il est entré dans la chambre au moment où l'embaumeur venait d'en sortir :

« Je l'ai revu plus lugubre encore, cette chambre de mort, écrit-il dans *Robert Helmont*. Les fenêtres grandes ouvertes. La nuit et le vent du jardin entrant librement dans un grand courant d'air. Une forme blanche sur un tréteau. C'était le

corps qu'on venait d'embaumer. La tête creuse remplie d'une éponge, la cervelle dans un baquet.»

Maintenant, reprenez les pages du *Nabab*, écrites douze ans plus tard, dans lesquelles il a reconstitué ce saisissant tableau, et, fussiez-vous ignorant de l'histoire contemporaine au point de ne pouvoir discerner ce qu'il contient de vérité que vous ne sauriez mettre en doute l'exactitude de cette reproduction des choses vues et que vous admireriez la vie que leur a donnée le peintre, l'art avec lequel il fait passer dans son récit les angoisses dont il a surpris les traces sur les visages bouleversés et qui suffisent pour révéler tout ce qu'il passe sous silence. Ce que je dis du *Nabab* pourrait s'appliquer à toutes ses œuvres.

En le constatant, j'ai l'air d'oublier l'engagement que j'ai pris de ne vous parler que de sa prime jeunesse puisque la période en était close lorsqu'il s'engagea dans la voie du roman. Il n'en est rien cependant et je reste fidèle à ma promesse, car s'il n'entra dans cette voie qu'à vingt-six ans, depuis longtemps il se préparait à y entrer et tout ce qu'il y apporta, il l'avait antérieurement recueilli. J'ai donc raison de dire que ses romans, pour la plupart, ont pour origine des impressions déjà lointaines et non oubliées. Le premier en date : *le Petit Chose*, ne fut commencé qu'en 1866, et publié seulement deux ans plus tard, mais il y avait songé bien avant. En 1860, il m'écrivait : « Oh ! quand je serai un peu plus mûr, comme je m'en payerai un roman ! comme c'est la grande et belle forme du dix-neuvième siècle ! c'est bien plus noble et plus élevé que l'histoire. L'histoire d'une âme semblable à la mienne me touche bien autrement que l'histoire des Assyriens ou des Chaldéens ! Seulement, il faut être si fort : heureusement, on arrive en piochant. »

Vous vous étonneriez, si je ratifiais la condamnation qu'à cette époque, — il y a hélas cinquante ans ! — il prononçait contre l'histoire au profit du roman. Lui-même, s'il vivait aujourd'hui, ne la ratifierait pas car, d'une part, grâce aux méthodes nouvelles, l'histoire s'est transformée et renouvelée et, d'autre part, le roman après le grand éclat qu'il a eu à la fin du dernier siècle et que, sauf de rares exceptions, ne lui maintiennent plus que quelques maîtres survivants ou héritiers du passé, est entré, il faut bien le reconnaître, dans une période de médiocrité, j'allais dire de décadence. Mon frère, avec la loyale franchise qui ne lui fit jamais défaut, reconnaîtrait aujourd'hui que l'histoire est, pour me servir de ses expressions, la grande et belle forme du siècle qui commence. Mais au temps de sa jeunesse, on ne se doutait guère qu'il dût en être ainsi. Taine et Albert Sorel commençaient à peine leurs travaux et les historiens qui ont été depuis et sont aujourd'hui la parure et l'honneur des lettres françaises étaient encore des enfants ou même n'étaient pas nés.

A l'époque où mon frère songeait ainsi à s'orienter vers le roman, les rares confidents de ses projets, ou plutôt de ses rêves d'avenir, ne les accueillait qu'avec défiance. Jusque-là, c'est en des œuvres brèves, pièces de vers, contes, fantaisies poétiques que s'était révélé son talent si pur, si fin, d'un tour si français et si souvent tout embaumé du parfum des cyprès de Provence. On lui reconnaissait la grâce, le charme, une rare délicatesse de sentiments et une non moins rare faculté de vision et d'observation. Mais, où était en tout cela la puissance nécessaire à la composition d'une œuvre de longue haleine ? Les dons merveilleux dont il était

doué ne s'émousseraient-ils pas quand il voudrait peindre, en de plus vastes tableaux, les mœurs de son temps? Ces défiances me faisaient hausser les épaules. Aux critiques préventives, je me contentais de répondre : vous verrez.

Vous voudrez bien, mesdames et messieurs, reconnaître avec moi qu'on a vu.

Quant à lui, sans se préoccuper des craintes dont il recueillait parfois les échos, il ne cessait de songer à l'exécution de ses projets, et déjà il se traçait des règles, une méthode et pour tout dire les procédés de composition qu'on l'a vu plus tard employer. J'en trouve la preuve dans une lettre datée de la même époque que celles dont je vous ai lu des fragments et qui contenait des conseils destinés à un ami qui allait débiter dans le roman : « Inspire-toi bien de ton paysage, lui disait-il ; qu'il soit en rapport avec les acteurs, quelquefois conforme à leurs sentiments, d'autres fois en opposé : ainsi, un amant gai peut se trouver devant une nature triste. Le paysage influera sur sa gaieté ou sa gaieté sur le paysage. L'état de l'âme de l'homme ou l'aspect du paysage changent dans l'un ou l'autre cas et peuvent donner lieu à des descriptions originales et à des contrastes heureux. Ne fais pas par avance le portrait de tes gars : fais-les connaître peu à peu et à propos. Qu'ils agissent d'abord et qu'ils pensent ; et pendant ce temps-là, choisis ton moment pour nous dire comment ils ont le nez ou les yeux. »

Il reste donc établi qu'à vingt ans, s'il n'avait pas encore écrit de romans, il nourrissait la volonté d'en écrire et que s'il reculait devant l'exécution, c'est qu'il voulait se fortifier, par une étude plus complète de la vie, dans la résolution qu'il avait prise de ne s'inspirer dans ses récits que de ce qu'il avait observé sur les autres et aussi sur lui-même, car il ne se déroba jamais à sa propre observation. Cette méthode, elle apparaît tout entière dans une des plus poignantes pages qu'il ait jamais écrites et que je me reprocherais de ne pas vous faire entendre.

« Celui qui n'a pas eu faim, qui n'a pas eu froid, qui n'a pas souffert ne peut parler ni du froid, ni de la faim, ni de la souffrance. Il ne sait même pas très bien ce que c'est que le pain, ce que c'est que le feu, ce que c'est que la résignation. Dans la première partie de mon existence, j'ai connu la misère ; dans la seconde, la douleur. Aussi, mes sens se sont aiguisés, si je disais à quel point, on ne me croirait pas. Certain visage en détresse au coin d'une rue m'a bouleversé l'âme et ne sortira jamais de ma mémoire. Il y a des intonations que j'évite de me rappeler pour ne pas pleurer bêtement. Ah ! les comédiens, quel génie il leur faudrait pour reproduire ce qu'ils auraient éprouvé ! Ni trémolo, ni exagération... l'accent juste... Le merveilleux accent juste qui sort des entrailles. »

Dans ces lignes d'outre-tombe, tirées des carnets de notes de mon frère, par l'aîné de ses fils, je ne trouve pas seulement la preuve de la puissance d'évocation que conservent dans certains esprits les souvenirs d'autrefois ; j'y trouve aussi la preuve du grossissement que leur impriment parfois les années qui ont passé sur eux. En disant que dans la première partie de son existence, il a connu la misère, mon frère a été le jouet de ce mirage dont il a si finement étudié les effets chez l'homme du Midi. Les jours difficiles, les privations, les dures épreuves, oui, aux jours lointains de sa jeunesse, il en a eu sa large part. Mais, la misère, la vraie misère, comment l'eût-il connue, puisque j'étais là ? Ce qui est plus vrai, c'est que cet accent juste, ce merveilleux accent juste qui sort des entrailles, il l'a toujours

trouvé. C'est ainsi que tantôt dans le rire et tantôt dans les larmes, tantôt par l'ironie et tantôt par la pitié, il nous a émus, égayés, charmés et qu'en assurant le succès de son œuvre, il en a assuré la durée.

Vous avez vu ce qu'avait été son enfance et ce que fut sa jeunesse et vous l'ayant montré, ma tâche est terminée quelque incomplet qu'ait été le tableau.

Maintenant, voilà franchies les premières étapes du chemin glorieux que devait parcourir *le Petit Chose*. Sur ce chemin le guettait la maladie qui empoisonna ses dernières années. Mais, si elle tortura son corps, elle épargna son intelligence et laissa debout jusqu'à la fin les nobles privilèges et les dons admirables qu'il avait reçus de Dieu : le talent dans sa plus haute expression, la bonté, l'amour des humbles et en un mot tout ce qui fait admirer l'homme et le fait chérir de ceux qui vivent près de lui.

Au terme où je vous ai conduits, le mariage l'attendait, et avec le mariage le bonheur du foyer, ce bonheur fait de tendresse réciproque, de travail régulier et de la satisfaction que procure aux belles âmes le devoir librement accompli. Il était mûr pour sa destinée et si la mort vint prématurément la briser, il a vécu assez pour voir se répandre à travers le monde le parfum rafraîchissant qui se dégage de ses livres enchanteurs et pour se créer des droits imprescriptibles à notre admiration.

ERNEST DAUDET.

NOTES ET VARIANTES

La pièce intitulée *la Croyance* dans l'édition originale porte dans la seconde édition, ce titre : *Fanfaronnade* et dans l'édition Lemerre : *Scepticisme*.

Une larme de sainte-femme, sonnet, dans l'édition originale, devient dans la seconde édition *Une larme de femme*, tout court.

Le *Massacre des Innocents* s'intitule dans la 3^e édition, *le Croup*.

La pièce intitulée : *le 1^{er} mai 1857* est complétée dans la 3^e édition par un sous-titre : *Mort d'Alfred de Musset*.

DANS L'ÉDITION ORIGINALE :

La dernière strophe de la pièce : *Aux petits enfants* est ainsi rédigée :

Mais vous avez de plus, encor,
Plus que la riche étoile d'or,
Joyau des voûtes éternelles,
Plus que la fleur ...
Malheur ! malheur !
Des ailes !

Le 6^e vers de la 4^e strophe de *la Vierge à la crèche* se lit ainsi :

Mais l'Enfant-Jésus *ne les cachait pas*.

le second vers de la dernière strophe porte :

Pencha sur son fils *son* front désolé ;

Trois jours de vendanges. Vendange est au singulier.

Deuxième vers de la 3^e stance :

Et *j'en ai rêvé* presque tous les jours.

Troisième vers :

Le cercueil était couvert *de* velours ;

La Réveuse. Ajouter : *Sonnet*.

Les Prunes. Ajouter : *Triolets.*

6^e vers de la 2^e strophe :

Le bon Dieu faisait leur cuisine :

5^e et 6^e vers de la 4^e strophe :

*La nature avait, ce jour-là,
Sa robe verte des dimanches ;*

3^e vers de la 7^e strophe :

Mon pauvre cœur battait *bien* fort ;

A Célimène. Dans l'édition originale on lit une septième strophe :

Je ne vous aime pas, et de ce sacrilège,
Cher ange, je devrais te demander pardon...
Près de vous cependant, étrange sortilège !
Je sens mes dix-huit ans danser le rigodon ;
Serait-ce de l'amour, ce rigodon, qu'en sais-je ?
Ce n'est pas de l'amour, mais que diable est-ce donc ?

La Croyance (Fanfaronnade). 3^e vers de la 5^e strophe ;

Pour *le dernier*... allez-y voir ;

A Clairette, 3^e strophe, 1^{er} vers :

Pour *moi*, si j'avais dans quelque retraite,

5^e vers :

Vous m'aimeriez mieux dans quelque retraite.

La 6^e et dernière strophe se lit ainsi :

Voyez, cher amour, la nature est prête,
Le nid vous attend !... Eh bien vous riez
(Ne vous moquez pas trop de moi, Clairette) !
C'était pour savoir ce que vous diriez.

Les Cerisiers. 7^e vers de la 1^{re} stance :

Mais moi je *m'en* souviens (et n'en soyez surprise),

L'Aurore

Déjà les astres d'un pâle dans la nue
L'horizon se claire et l'ombre diminue;
Les vapeurs du matin blanchissent et d'on sent
Des parfums que la brise apporte en fraîchissant.
Et dans l'air embaumé se croisent par centaines,
Des sons, des bruits confus comme des voix lointaines;
Mélange harmonieux, concert, hymne se levant,
Qui frappe notre oreille, et que notre âme entend.
Dans les grands bois, remplis de pain, d'ombre et de mort,
Pénètre une clarté mystérieuse et douce,
Les fleurs de la prairie et l'herbe des collons
S'éveillent, souriant à la première rayonne.
Qui donc colore ainsi les cieux azurés,
Qui donne à l'horizon ces teintes d'après,
Ceiformes d'arc-en-ciel, qu'au bûcher nous aimons,
Qui donne, rayonne ainsi derrière les hauteurs monts,
C'est l'Aube, blanche et blonde, elle ouvre sa paupière,
Si riche de soleil et de douce lumière;
Par une fraîche ondée et par des rayons d'or,
Elle vient réveiller la nature qui dort,
Et la création entière fait entendre
Son hymne du matin, hymne sublime et tendre,
Comme celui que dit l'enfant, bon et vaillant
Dans les bras d'une mère au front pur et blanc.
Oh! qu'elle soit belle alors et grande, la Nature!
Tout sourit, tout renaît, les fleurs et la verdure.

L'AURORE

FAC-SIMILÉ DE LA 1^{re} PAGE DU MANUSCRIT APPARTENANT A M. J. ARDOUIN.

Dans l'édition originale, deux vers complètent ainsi la 1^{re} stance :

Vous ne le dites plus, tout ce que vous disiez,
Mignonne, au temps des cerisiers.

la 2^e stance :

Vous ne le faites plus, tout ce que vous faisiez,
Mignonne, au temps des cerisiers !

la 3^e stance :

Vous ne reposez plus comme vous reposiez,
Mignonne, au temps des cerisiers.

Miserere de l'Amour :

Miserere est répété deux fois dans tous les vers qui ne le contiennent qu'une postérieurement à la 2^e édition.

L'Oiseau bleu. Ajouter : *Sonnet.*

2^e vers de la seconde strophe :

Et longtemps je me fis un jeu

Dernier vers de la dernière strophe :

M'est arrivé jusque dans l'âme !...

Dernière amoureuse. 2^e vers de la 6^e strophe :

Mon cœur est une fleur d'amour,

2^e vers de la 7^e strophe :

Je crus sentir un souffle ami

3^e vers de la 8^e strophe :

« Amour ! vous voilà revenue !

2^e vers de la 9^e strophe :

« Ma colombe, tu rentre au nid.

LA CRITIQUE

M. J.-J. WEISS, *Journal des Débats* du 28 février 1864

Parmi les jeunes écrivains qui n'ont pas encore trouvé leur voie définitive, mais qui se sentent un avenir et qui le cherchent de droite et de gauche, aujourd'hui du côté de la prose et demain du côté de la poésie, aujourd'hui au théâtre et demain dans le roman, aucun ne donne plus de charmantes espérances que M. Alphonse Daudet. Il vient de publier deux tout petits volumes, prose et vers, le *Roman du Chaperon Rouge (Scènes et Fantaisies)* et les *Amoureuses*, où l'on trouve de tout un peu pêle-mêle, du naturel, du guindé, du triste, du gai, du galant, du familier, du Musset, du Mürrer, du Banville, des défauts et des qualités, de tout enfin, excepté de ces choses plates et froides qui font qu'un sage ami est obligé de crier à l'écrivain qui débute : « Jeune homme, laissez là vos livres. Ne touchez pas à la Muse. Soyez plutôt notaire. » Les vers de M. Daudet sont de vrais vers d'oiseau. Cela vole sans poser nulle part ; cela chante, rossignole et miroite sans signifier grand'chose. Mais qu'est-ce que signifie un colibri, si ce n'est qu'il est joli à regarder ?

On oublie aussitôt qu'on les a lus ces vers futiles et où il y a si peu de chose ; et pourtant ce peu de chose est souvent bien joli ! Les *Scènes et Fantaisies*, écrites en prose, offrent déjà plus de prise à l'esprit du lecteur ; elles ont plus de corps. Pour le fond du sujet, l'*Amour-Trompette* n'est pas indigne des caprices anacréontiques les plus lestes, les plus hardis et les plus coquets qui se rencontrent soit dans les poètes grecs de l'époque impériale, soit plus près de nous, dans Goethe. Pourquoi faut-il que le rythme manque et que précisément le jour où cette idylle galante lui a passé par l'esprit le poète paresseux ne se sentît pas en disposition de rimer ? Le *Roman du Chaperon rouge* ne suppose pas moins de qualités aimables, moins d'art à manier la langue et moins de finesse d'imagination, et c'est une histoire qui a plus de portée. Qu'il y en a parmi nous autres, écrivains au jour le jour et poètes, de ces petits chaperons rouges qui s'engagent le matin dans la carrière d'un cœur allègre et d'un esprit éveillé, avec l'infini pour espérance, s'amusant à toutes les fleurs du chemin, à toutes les clairières des bois, à tous les papillons qui traversent la route ; et le loup les devance, c'est-à-dire la médiocrité patiente, prévoyante et vorace, qui mange leur part de succès, qui les mange eux-mêmes. M. Alphonse Daudet conte l'histoire comme elle est, nous laissant le soin de tirer la morale, qui peut être de prendre garde au loup et de marcher rudement dès l'aube, qui peut être aussi qu'après tout le Chaperon rouge n'a point été si malheureux ni si fou, puisque avant de tomber sur le soir dans la gueule du méchant animal, il a passé, parmi les rêveries et les amours, tant d'heures délicieuses ! Conclusion insouciance, et qui peint à merveille M. Daudet ! Vrai fils de la Muse, en effet, tout lui est indifférent dans l'univers, excepté la lyre sur laquelle il chante mollement. Politique, morale, sagesse antique et moderne, il donnerait tout pour un beau vers, pour une belle pièce de comédie. C'est un grand signe de vocation ! Mais c'est aussi un grand péril. Prenez garde, ô jeune poète ! au sort du Chaperon rouge ! Il y a bien des manières d'être dévoré par le loup ; on ne l'est pas seulement par la nonchalance,

par les oisives relations des amitiés parisiennes, par le dilettantisme du monde, par les passions de la jeunesse. L'incrédulité (eh ! peu importe que ce soit une incrédulité de convention) est aussi un vilain loup qui en a fait tomber plus d'un sous sa dent, parmi les séduisants poètes, si riches de talent, dont vous êtes l'émule.

M. ÉDOUARD DRUMONT, *Le Bien Public* du 13 avril 1873

Les *Amoureuses*, dont la première pièce a été écrite à dix-sept ans, nous disent clairement ou plutôt nous chantent que M. Alphonse Daudet était né avec ces facultés précieuses qui font l'artiste et le poète. *Le Croup, les Bottines, les Prunes* sont de ravissantes bluettes que beaucoup seraient fiers d'avoir pour tout bagage.

M. HIPPOLYTE BABOU, *Les Sensations d'un Juré* (Lemerre, 1875)

Dans les intelligences les mieux douées, l'imagination a ses impatiences, ses pétulances, ses flots de sensibilité et de gaieté, son intarissable babil coupé des plus jolis rires et des plus jolis sanglots. Ces délicieux enfantillages, ou plutôt comme dit Montaigne, ces *enfances* séduisantes de talent, M. Alphonse Daudet les a prodiguées, comme des semences printanières, à tous les souffles d'avril, et je ne crois pas qu'il ait aujourd'hui à renier ou à regretter ces enfances. Il scandait alors des vers légers et tendres, familiers et élégants ; il entraînait avec un ami au théâtre de la jeunesse pour essayer les masques, pour toucher aux costumes et aux décors, pour escarmoucher avec le public avant de lui livrer bataille ; enfin il se risquait, les cheveux dénoués, l'esprit sur les lèvres, dans tous ces petits journaux où il a causé et conté pour de singuliers sultans qui lui auraient fait couper la tête sans délai, s'ils avaient pu prévoir, alors, qu'il s'en irait un jour conter ailleurs, ce brillant petit neveu de Schéhérazade. Oh ! j'ai là, sous les yeux, avec des titres affriolants, toutes les œuvres mignonnes de sa très juvénile et très gracieuse fantaisie. Je connais ceci, je connais cela... tout le *Marcellus eris* d'un passé verdoyant, où bouillonnait déjà la sève de l'avenir.

M. JULES VALLÈS, *La Rue* du 21 décembre 1879

Vous avez fait trou avec des gouttes d'encre rose pour commencer. Vous chantiez les *Princes*, vous publiez les *Amoureuses* : il y avait là de la belle saveur de nature ; les fruits sentaient la chair et la chair sentait la framboise. Je vous en voulais bien parce que vous n'étiez pas républicain, mais tout de même, sacrebleu, je mordais avec plaisir là dedans, moi, petit-fils de campagnards et qui ai mes quatorze quartiers de paysannerie comme Proudhon, moi qui me suis arrêté deux fois dans une évasion pour me jeter dans un verger et manger une pomme verte, puis pour cueillir encore sur un buisson et boire dans son calice avant la lie de l'exil un dernier parfum de fleur de France !

M. ÉMILE ZOLA, *Les Romanciers Naturalistes*, 1881, Fasquelle, éditeur

M. Alphonse Daudet a commencé par faire des vers. Combien en a-t-il fait? combien de centaines dorment-ils encore dans ses tiroirs, de ces heureux vers de jeunesse, acides comme des fruits de plein vent, qu'on ne publie jamais et qu'on relit toujours? C'est ce que j'ignore, car les poètes ont de grandes pudeurs pour leurs premiers bégaiements. M. Alphonse Daudet s'est contenté de réunir mille à douze cents de ses vers, dans un volume intitulé : *les Amoureuses* ; et c'est là tout son bagage poétique. Le volume porte les dates 1857-1861. Les pièces qu'il contient ont donc été écrites par l'auteur de dix-sept à vingt et un ans. Il n'y a là qu'une poignée de fleurs cueillies dans la première jeunesse. Mais ces fleurs de l'enfance ont déjà un parfum très doux et même une pointe d'originalité, où l'on flaire le talent ému et moqueur de l'écrivain. Une de ces pièces est restée célèbre : *les Prunes*, une suite de triolets, dans lesquels le poète raconte ses amours avec sa cousine Mariette, sous un prunier ; elle a eu une grande vogue et se récite encore dans les salons, comme un morceau classique. Je citerai également *les Bottines*, *le Miserere de l'amour*, et une adorable fantaisie dialoguée, *les Aventures d'un Papillon et d'une Bête à bon Dieu* ; on y voit le Papillon débaucher son camarade, la Bête à Bon Dieu, le griser chez les Muguetts et le mener au vice chez les Roses. Toutefois, il faut le dire, les vers de M. Alphonse Daudet ne sont que des épaves de jeunesse. Ils restent un commencement, rien de plus.

M. JULES LEMAITRE, *Revue politique et littéraire*, 31 mars 1883

Apparemment il n'est pas inutile, pour voir dans la réalité ce qui vaut la peine d'y être vu, d'avoir commencé par ne pas la regarder de trop près, par être un poète, un rêveur sans plus, un être à sensations délicates, vibrant pour des riens, et qui se contente de souffrir ou de jouir démesurément des choses sans avoir souci de les photographier. Je me méfie un peu de ces adolescents comme il s'en rencontre aujourd'hui, qui, à l'âge où de plus forts qu'eux chantaient naïvement les roses, vous font tout de suite des romans ultra-naturalistes avec des descriptions d'éviers ou de paniers aux ordures, et de froides insistances sur les malpropretés de la vie physique. S'ils commencent par là, par où finiront-ils? Le moins qu'ils risquent, c'est de refaire toujours le même livre, car le champ de leurs observations, si tant y a qu'ils aient besoin d'observer, est vite parcouru ; le nombre de leurs effets est extrêmement limité ; et rien ne ressemble plus à une... oaristys vue par le côté qu'ils aiment, qu'une autre oaristys vue par le même côté. Au contraire, d'avoir édifié dans sa prime saison de jolies fantaisies en l'air, cela doit vous conduire, quand enfin l'on s'est tourné vers l'étude du monde réel, à négliger ce qu'il a de banal et d'insignifiant, ce qui ne mérite pas d'être noté, pour s'attacher à ce qu'il contient de particulier et d'inattendu ; car, si l'on s'adresse à lui, c'est que l'on compte qu'il vous fournira des documents plus intéressants encore que vos imaginations d'autrefois.

Le petit Chose commence donc par la fantaisie et le rêve.

A Lyon, où il fait souvent l'école buissonnière et passe des journées dans les bois ou le long de l'eau; au collège de Sarlande, où il invente des histoires pour les «petits», à Paris même, où, fraîchement débarqué, de ses yeux de myope encore tout pleins de songerie, il s'essaye à regarder ce monde nouveau qu'il peindra si bien, le petit Chose, délicat et joli comme une fille, timide, fier, impressionnable, distrait, continue de rêver effrontément, fait des vers sur des cerises, des bottines et des prunes, chante le rouge-gorge et l'oiseau-bleu, soupire le *Miserere* de l'amour, et adresse à Clairette et à Célimène des stances cavalières qui semblent d'un Musset mignard et où l'ironie, comme il convient, se mouille d'une petite larme. Je ne connais pas de volume de débutant plus vraiment jeune que le petit livre des *Amoureuses*.

Puis le petit Chose devient M. Alphonse Daudet, un écrivain déjà connu et qui fait des chroniques et des «variétés», au *Figaro*. Mais, au fond, c'est encore le petit Chose qui tient la plume. Quel autre que cet incorrigible poète de petit Chose serait capable d'écrire des histoires aussi chimériques, aussi peu arrivées que le *Roman du Chaperon rouge*, les *Rossignols du cimetière* et les *Ames du Paradis, mystère en deux tableaux*»

Une femme est morte en se confessant au prêtre et en reniant un amour criminel. L'amant s'est tué de désespoir. Il est en enfer et sa maîtresse en paradis. Tous les ans, le jour de la Fête-Dieu, le plafond de l'enfer s'entr'ouvre, et les damnés voient passer au-dessus de leurs têtes la procession des élus. Mais, comme l'explique un damné, «l'air du paradis est fatal à la mémoire : chacun de nous a là-haut un parent, un ami, un frère, une sœur, une mère, une femme; de ces êtres chéris nous ne pûmes jamais obtenir un regard.» Le nouveau venu n'est pas plus heureux que les autres. Il a beau supplier et pleurer, évoquer les jours d'autrefois : sa maîtresse ne se souvient de rien, ne le reconnaît pas; et cela est si douloureux que saint Pierre lui-même ne peut s'empêcher d'être ému.

Voilà un «mystère» qui sent un peu l'hérésie; car l'Église enseigne que, non seulement les élus oublieront les damnés, mais que les damnés détesteront les élus (je ne donne pas ce dogme pour aimable). Mais il y a, dans cette fantaisie hétérodoxe et compromettante pour saint Pierre, un mélange tout à fait savoureux d'ingénuité, de grâce et de passion. Au petit drame touchant se mêlent les jolies détails d'un paradis d'enfant de chœur, de petit clerc de la manécanterie de Saint-Nizier : «Mes yeux et mon cœur l'ont aussi reconnu, ce petit chérubin vêtu de mousseline, à ceinture d'azur, qui agite dans l'air, de toutes les forces de ses petits bras dodus et roses, une bannière à fleurs d'or aussi grande que lui; c'est ma sœur, ma petite sœur Anna, que j'ai tant pleurée.»

Surtout il y a dans ce rêve bien *humain* une tendresse profonde, un don de faire monter aux yeux de petites larmes chaudes, don précieux que M. Alphonse Daudet conservera même quand il ne fera plus que regarder et qu'il ne rêvera plus guère. Et c'est pour cela que je me suis un peu arrêté sur cette œuvre d'adolescent. Rien de meilleur, en somme, pour peindre le monde comme il est, que d'avoir beaucoup d'imagination et de sensibilité.

M. ERNEST TISSOT, *Le Semeur*, 1889

Le 1^{er} novembre 1857, les rares Parisiens qui assistaient, vers trois heures du matin, au débarquement du train du Languedoc, purent voir un tout jeune homme, très pâle et très blond, chaussé de caoutchoucs, et si mal vêtu qu'il grelottait dans ce premier froid d'hiver. Pour tout bien, il avait une pièce blanche, une petite mallette garnie de clous, avec des rapiécures, pesant plus que son contenu, mais la tête remplie de rimes d'or et d'oiseaux chanteurs, et il était si riche d'espérance qu'il en oubliait d'avoir faim. Songez ! il n'avait rien mangé depuis quarante-huit heures : « Vers la fin du voyage, m'a-t-il conté, quand notre train, en geignant « et nous ballottant d'un côté à l'autre, nous emportait à travers les tristes plaines « de la Champagne, je fus bien près de me trouver mal. Des compagnons de route, « des matelots qui passaient leur temps à chanter, me tendirent une gourde. Les « braves gens ! Qu'elles étaient belles leurs rudes chansons, et bonne, leur eau- « de-vie rêche ! (1)

Cet enfant, en pardessus fripé, grelottant, mort de faim, éreinté, — c'était Alphonse Daudet, l'ex-pion du collège d'Alais. Oh ! qu'il avait souffert, le pauvre blondin de dix-sept ans, de la cruauté de ces gamins indisciplinés ! Lui, le poète épris de rêverie, il ne devinait rien à leurs niches, et, si l'on traînait au travers de l'escalier une vieille malle, hérissée de clous, il ne la voyait pas, étant très myope, et se laissait choir, au risque de se tuer. » Ah ! le malheureux pion, écrira-t-il plus tard, vous a-t-il assez fait rire, l'avez-vous assez fait pleurer !... car il pleurerait, et c'est ce qui rendait vos farces bien meilleures. » Le sachant si malheureux, son frère, secrétaire d'un vieux marquis à soixante-quinze francs par mois, le fit venir à Paris, et ce fut riche seulement de projets qu'il débarqua dans la brume et le froid d'une matinée automnale.

D'abord, il découvrit Paris, le quartier latin où il connut Gambetta ; puis les galeries de l'Odéon où occasion lui fut donnée de contempler, causant près de la boutique de M^{me} Gaut, Barbey d'Aurevilly, le grand romancier, drapé dans son manteau de roulier, doublé de velours noir. Il rencontra encore Vallès, une assez triste personnalité, bien curieuse pourtant ; d'autres encore : Gustave Planche, Jules de la Madelène, etc., et, tout en rêvant, tout en marchant ; tout en causant, le volume des *Amoureuses* se trouva prêt. Dénicher un éditeur, nouvelle difficulté. M. Daudet nous a conté ses courses chez Michel Lévy, chez Hachette... partout. Personne ne voulait ses vers : « Quand j'entrais, raconte-t-il, des employés à mines « bureaucratiques m'examinaient d'un air important et froid.

— « Je voudrais voir M. Lévy... pour affaire de manuscrit.

— « Très bien, monsieur, veuillez me dire votre nom.

— « Et, ce nom dit, l'employé méthodiquement approchait ses lèvres de l'un « des orifices du porte-voix ; puis, appliquant son oreille contre l'autre :

— « M. Lévy n'est pas à la maison.

(1) *Trente ans de Paris.*

« M. Lévy n'était jamais à la maison, ni M. Hachette ; personne n'était à la « maison, toujours grâce à cet insolent porte-voix. »

Enfin, d'errances en errances à travers les librairies, l'éditeur Tardieu l'accepta et, vers la même époque, le *Spectateur*, journal à cocarde blanche, prenait Alphonse Daudet pour chroniqueur. C'étaient les premiers battements de main du succès ; mais, avant de vous dire deux mots sur les *Amoureuses*, je voudrais indiquer la genèse du talent du Petit Chose.

Nous remonterons donc jusqu'à ces heures d'école buissonnière où, aux entr'actes du canotage et des équipées folles, le petit Chose lisait jusqu'à la perte de ses yeux ; il lisait encore dans le silence, la nuit, à la lueur d'une bougie et un peu tout ; le *Journal pour Tous* et la *Revue des Deux-Mondes* ; la *Revue de Paris* et la *Gazette de Lyon*. Pendant la classe, il gribouillait en sténographie des vers dans ce mode-ci (c'est la conclusion d'une apologie d'Homère) :

...Et dans quatre mille ans,
Au milieu des tombeaux et des peuples croulants,
Comme un sphinx endormi, colosse fait de pierre,
Tu pourras soulever lentement ta paupière,
Regarder le chaos et dire avec orgueil :
Au vieil Homère, il faut un monde pour cercueil !

Or, en l'an de grâce 1856, la *Gazette de Lyon* était dirigée par Mayery, un journaliste sans grande culture intellectuelle, mais d'un tempérament à la Vallès. Mayery prit intérêt aux essais littéraires des deux lycéens et demanda à l'aîné quelques articles de critique qu'il publia, au cadet, un roman, *Léo et Chrétienne Fleury*, qu'il perdit et ne publia pas. L'œuvre était curieuse, M. Ernest Daudet, qui dit s'en fort bien souvenir, assure que ce romancetlet de la seizième année ne déparerait point l'œuvre de son frère. C'était l'histoire d'un jeune soldat, jeté par un impérieux dévouement à sa famille, dans une aventure considérée par ses chefs comme un criminel manquement à la discipline. Il périssait fusillé, presque sous les yeux de sa mère et de sa sœur, arrivées trop tard pour le sauver.

L'œuvre achevée, le petit Chose la lut en famille et l'on s'étonna bien que cette tête brûlée eût écrit cela. Dès lors, il fut considéré comme un futur grand homme.

Pendant les tristes années du séjour à Lyon et des souffrances d'Alais, il trouvait loisir de rimer *la Vierge à la crèche*, les *Petits Enfants*, que nous retrouvons dans ces *Amoureuses* qu'il a dédiées, plus tard, à sa femme, en les épigraphant de ces deux vers de Clément Marot à sa dame :

*Tu as pour te rendre amusée
Ma jeunesse en papier icy.*

Si l'on s'avise de comparer ces vers de début à ceux que nous commençons, presque tous à la vingtième année, on sera surpris de leur réelle originalité. Ces poèmes, peu nombreux, il est vrai, ont tous une idée. Ce ne sont pas de ces éternelles rêveries d'amour, — vagues réminiscences de tel ou tel, — fades comme

les copies au crayon d'un tableau à l'huile. Sans doute, M. Daudet subissait très ostensiblement l'influence de Musset, mais il avait déjà son originalité. A proprement parler, d'ailleurs, ce n'est pas de la poésie, ce sont des contes, des fantaisies mises en vers, avec plus ou moins de talent. Jamais la confession d'une âme chantant l'hosannah des joies ou pleurant les doléances des nostalgies, — comme Alfred de Vigny, Lamartine ou Victor Hugo. Ces poésies précieusement ciselées, très courtes en général, me rappellent ces bibelots minuscules dont on pare de petites étagères de laque ; — c'est gentil, parfois même admirable de travail ; mais on peut préférer à tout ce luxe raffiné, quelque statue de bronze uniquement simple.

.....

Et songez que c'est un jeune homme de seize ans qui les a écrits, ces vers pleins de tendresse, pour les bambins (*Aux Petits Enfants*). Décidément, le petit Chose méritait de devenir père ! Remarquez-le, d'entre nos romanciers, il est peut-être le seul sachant parler des enfants. C'est qu'il avait commencé de bonne heure à les aimer, ces petites têtes brunes ou blondes qui sont gaies pour toutes les tristesses qu'elles vivront plus tard.

Les Amoureuses se vendirent mal, et l'auteur en devait la facture de l'impression à l'imprimeur. Or, un matin, un papier timbré tomba dans le cabinet de M. de Morny où M. Daudet avait trouvé place entre temps. Le pauvre garçon fut transi de peur, et lorsque le duc le fit appeler, il se crut perdu. Mais ce fut par un éclat de rire et par ces paroles que M. de Morny le reçut :

— Comment, mon cher, vous aviez des dettes ! Vous aviez des dettes et vous ne le disiez pas ? Cela me raccommode avec vous, je vous trouvais trop sage. On déchirera ce papier timbré, ne vous inquiétez pas !

Tout est bien qui finit bien.

Les loisirs que lui donnait cette sinécure, il les utilisait en écrivant, pour le *Figaro*, des études en prose, des scènes dialoguées, des chroniques rimées, et, en publiant, en 1861, chez Poulet-Malassis et Boise, cette chosette exquise, — cette *Double Conversion* de la petite juive Sarah qui se fait chrétienne pour épouser son André, et du petit André qui se fait Juif pour devenir le mari de la jolie Israélite. Un poème en vers de huit, spirituel et railleur comme un conte de La Fontaine, — tout tendresse et tout amour.

Oh ! les vers exquis, parfumés de printemps et vibrants de jeunesse, comme il fait bon les relire alors qu'on entend de graves docteurs de vingt ans prêcher les peuples et réformer les mœurs.

M^{me} MANOEL DE GRANDFORT, *La Fronde*, 18 décembre 1897

Il y a bien des années que je n'ai rencontré Alphonse Daudet. Je l'ai connu autrefois, quand il n'était encore que le délicieux poète des *Amoureuses*...

Il était d'une exquise beauté avec son visage pâle et fin, ses grands yeux de myope, sa chevelure flottante et sa barbe légère. C'était l'époque où nous nous

asseyions près de lui, pour l'entendre murmurer de sa douce voix un peu traînante à peine aiguisée d'un léger accent :

*Mon oncle avait un grand verger
Et moi j'avais une cousine...*

Et je me souviens encore de sa jolie intonation quand il en arrivait à ceci :

*Je mordis, comme vous pensez,
Sur la trace des lèvres roses.*

Oui, nous pensions bien, en effet, qu'il était de nature à mordre la « trace des lèvres roses » et les lèvres pareillement.

On ne se lassait pas de l'entendre... Tout le joli petit livre des *Amoureuses* y passait successivement, mais nos préférences allaient vers les *Prunes*, le *Misereux de l'amour* que nous lui faisons souvent répéter, non seulement pour le charme jeune de sa poésie, mais encore pour l'exquise façon dont il le disait.

M. ANATOLE FRANCE, *La Revue de Paris* du 1^{er} janvier 1898

J'ai connu Alphonse Daudet avant les heures de gloire et de souffrance. Et je ne crois pas qu'aucune créature humaine ait jamais aimé d'un amour plus ardente et plus généreuse la nature et l'art, ait joui de l'univers avec plus de joie, plus de force et plus de tendresse. Pour avoir vu jouer alors cette âme lumineuse dans son corps alerte et nerveux, on comprend le sens de cette parole que peu de jours avant la mort, torturé par quinze ans de souffrances, Daudet murmura :

— Je suis justement puni d'avoir trop aimé de vivre.

Taine ne l'a donc pas vu, dans les dernières années de l'Empire, Taine qui cherchait partout, pour les admirer, dit Maurice Barrès, des êtres beaux, jeunes et bien portants ! Du moins l'aimable Théodore de Banville a mis dans ses *Camées parisiens* le petit portrait que voici :

Une tête merveilleusement charmante ; la peau d'une pâleur chaude et couleur d'ambre, les sourcils droits et soyeux ; l'œil, enflammé, noyé, à la fois humide et brûlant, perdu dans la rêverie, n'y voit pas, mais est délicieux à voir ; la bouche voluptueuse, songeuse, empourprée de sang, la barbe douce et enfantine, l'abondante chevelure brune, l'oreille petite et délicate, concourent à un ensemble fièrement viril, malgré la grâce féminine.

L'ÉDITION ORIGINALE

ALPHONSE DAUDET || LES || AMOUREUSES || POÉSIES || PARIS || JULES TARDIEU, ÉDITEUR || 13, RUE DE TOURNON, 13 || 1858.

1 vol. in-16, imprimé par Simon Raçon et comp., couverture blanche imprimée en rose, faux-titre, titre, 1 feuillet pour la dédicace à Marie R..., en tout 64 pages, y compris le feuillet de table. (Prix : 1 franc).

Sur les 21 poésies qui forment ce petit volume, sept n'ont jamais été réimprimées antérieurement à la présente édition. Ce sont :

L'Ange et les Amoureux ;
Fleur des bois et Fleur des plaines ;
A Alphonse Daudet, par M. Augustin Largent ;
A mon ami Augustin Largent ;
Chanson du Lac ;
La Perle des Vallons ;
Sonnet à celle que j'appelle ma colombe.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE

ALPHONSE DAUDET || LES || AMOUREUSES || NOUVELLE ÉDITION || PARIS || JULES TARDIEU, ÉDITEUR || 13, RUE DE TOURNON, 13 || 1863.

1 vol. in-16, imprimé par Simon Raçon et comp., couverture vert clair imprimée en rouge, faux-titre, titre rouge et noir, 1 feuillet pour la dédicace à J.-T. de Saint-Germain, 100 pages comprenant, avec le titre et le feuillet de dédicace précédemment cités, le feuillet de table. Un prospectus de la librairie Tardieu, en deux feuillets, termine le volume : annonce et citations des deux derniers ouvrages d'Alphonse Daudet, *La Double Conversion*, *le Roman du Chaperon Rouge*. (Prix : 1 fr. 50.)

Il a été tiré quelques ex. sur papier de couleur (1).

Cette seconde édition allégée des sept morceaux désignés plus haut contient cinq pièces nouvelles :

(1) Cf. Essai de bibliographie des œuvres de M. Alphonse Daudet, par Jules Brivois. L. Conquet, éditeur, 1895.

Le Massacre des Innocents ;
Le 1^{er} mai ;
Les Bottines ;
Autre Amoureuse ;
Le Rouge-Gorge.

Une Larme de femme et *Alleluia de l'Amour* figurent pour la dernière fois dans cette seconde édition.

TROISIÈME ÉDITION ORIGINALE

ALPHONSE DAUDET || LES AMOUREUSES || POÈMES ET FANTAISIES || 1857-1861 || NOUVELLE ÉDITION || PARIS || CHARPENTIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS || 28, QUAI DU LOUVRE, 28 || 1873 || TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1 vol. grand in-18, imprimé par Simon Raçon, couverture jaune imprimée par Viéville et Capiomont. 1 feuillet blanc, faux-titre, titre; dédicace à M^{me} Alphonse Daudet, 314 pages et 1 feuillet blanc. (Prix : 3 fr. 50.)

Il a été tiré 50 ex. sur papier de Hollande. (Prix : 25 francs.)

Cette édition contient pour la première fois la pièce intitulée : *Nature Impassible*. Ce recueil a été complété par une édition, avec quelques variantes ou suppressions, de *la Double Conversion* et du *Roman du Chaperon Rouge*.

L'ÉDITION ORIGINALE
DE LA DOUBLE CONVERSION

ALPHONSE DAUDET || LA DOUBLE || CONVERSION || CONTE EN VERS || PARIS
|| POULET-MALASSIS ET DE BROISE, ÉDITEURS || 97, RUE RICHELIEU ET PASSAGE
MIRÈS || 1861.

1 vol. in-16, imprimé par Simon Raçon et comp., couverture vert clair, frontispice à l'eau forte non signé, sur papier mince teinté, imprimé par Delâtre, 63 pages comprenant le faux-titre et le titre. (Prix : 1 franc).

Selon M. Jules Brivois il a été tiré des exemplaires sur papier de Chine, sur papier fort et sur papier rose.

PRÉFACE
DE L'ÉDITION COLLECTIVE

par HENRY CÉARD

1899

PRÉFACE DE L'ÉDITION COLLECTIVE

par HENRY CÉARD

1899

Il est intéressant de reproduire ici, pour confrontation, l'étude magistrale qu'Henry Céard consacrait dans l'édition Houssiaux, en 1899, à Alphonse Daudet et à son œuvre. Le lecteur, après avoir pris connaissance de la magnifique préface que M. Henri Béraud a spécialement écrite pour la présente édition, sera mis ainsi à même de comparer le jugement porté à trente années de distance par deux générations, séparées bien moins par l'intervalle du temps, que par le plus grand bouleversement qu'ait enregistré l'Histoire jugement qui aboutit aux mêmes conclusions par des moyens et des vues complètement différents.

Alphonse Daudet cause. Il cause ainsi qu'il a coutume de faire « alors qu'il construit intérieurement », et toute son œuvre passe dans sa parole.

C'est par une soirée d'été, dans son domaine définitif, en ce Champrosay qui fut de tout temps le pays préféré de ses travaux et de ses rêves, le pays où il a écrit presque tous ses livres « tantôt sur un banc moussu au fond du parc troublé par des bonds de lapins, des glissements de couleuvres dans les bruyères, tantôt sur un joli coin de Seine, une Seine de province, champêtre et neuve, envahie de roseaux, d'iris, de nénufars, charriant de ces paquets d'herbages, de racines où les bergeronnettes fatiguées s'abandonnent au fil de l'eau » ; ou encore, « dans la chambre où M^{me} Daudet lui jouait du Chopin, qu'il ne pouvait plus entendre sans se figurer l'égouttement de la pluie sur les houles vertes des charmillles, les cris rauques des paons, les clameurs de la faisanderie, parmi les odeurs de fleurs d'arbres et de bois mouillé ».

C'est par une belle soirée, dans le décor de nature où il vécut toute sa vie littéraire, une de ces soirées que La Fontaine disait n'être pas encore de la nuit, mais seulement la fin d'un beau jour. Daudet, coiffé d'un petit chapeau indocile à sa

tête et qui semble toujours s'envoler au mistral du Midi traversé par le bruit des aubades et des tambourinaires, Daudet vêtu d'un veston de velours noir, un veston de travail qu'il ne quittera même pas pour le repos du tombeau; Daudet prenant et laissant tour à tour le bras d'un ami, au hasard de l'improvisation et du geste, Daudet rajustant sans cesse son monocle devant son œil à la fois lumineux et voilé, pénétrant et myope, Daudet cause.

Il n'est plus dans la période tumultueuse de son existence que lui-même a définie « une vie ouverte à tout vent, n'ayant que des élans courts, des velléités au lieu de volontés, ne suivant jamais que son caprice et l'aveugle frénésie d'une jeunesse qui menaçait de ne point finir ». Il n'est plus dans cet âge de vingt-cinq ans « où l'on n'est pas mûr pour revoir et annoter sa vie ». La maturité est venue, le succès avec elle, et c'est de haut maintenant, à égale distance de la modestie et de l'orgueil, que Alphonse Daudet regarde son existence dans les lettres, la scrute sans embarras et la commente sans vanité.

Si maintenant il recommençait un voyage comme celui dont Alfred Delvau, son compagnon de gaieté et d'aventures, en 1866, se fit l'historiographe dans le livre intitulé : *Du Pont des Arts au Pont de Kehl*, comme le Fantasio dont il aima à prendre le pseudonyme, il ne lui suffirait plus d'inscrire à côté de son nom, sur les registres d'auberge : « Ambassadeur extraordinaire de S. M. la reine Mab, auprès des cours et tribunaux de l'Europe ». Un philosophe s'est joint au fantaisiste des premiers jours, un philosophe qui a donné de nouvelles ressources à sa verve naturelle, de l'équilibre à son imagination, une discipline plus sévère à son goût de lyrisme et de vérité. Désormais, à côté de Balzac qui s'intitulait « docteur ès sciences sociales », Daudet pourrait signer de son vrai titre devant l'avenir : « Confesseur spécial et permanent de l'humanité auprès de soi-même et des autres. »

Se raconter, essayer, sur autrui, comme sur une vivante pierre de touche, la qualité du roman futur et celle du roman passé, ce fut toujours la grande passion d'Alphonse Daudet. Lui-même, dans les nombreuses analyses qu'il a données de son individu littéraire, a signalé ce caractère constant de son esprit toujours en inquiétude de demeurer d'accord avec les manifestations les plus complexes de la vie morale. Tant et si bien que *le Petit Chose*, sa première œuvre, sinon son premier succès, n'est guère qu'une autobiographie et un fragment de mémoires. Il s'en flatte à bon droit. Oui, c'est bien lui, cet enragé « Petit Chose » chez lequel « il y avait déjà une faculté singulière qu'il n'a jamais perdue depuis, un don de se voir, de se juger, de se prendre en flagrant délit de tout, comme s'il eût marché toujours accompagné d'un surveillant féroce et redoutable. Non pas ce qu'on appelle la conscience, car la conscience se mêle à nos actes, les modifie ou les arrête. Et puis, on l'endort, cette bonne conscience, avec de faciles excuses ou des subterfuges, tandis que le témoin dont je parle ne faiblissait jamais, ne se mêlait de rien, surveillait. C'était comme un regard intérieur, impassible et fixe, un « double » inerte et froid, qui, dans les plus violentes bordées du « Petit Chose », observait tout, prenait des notes, et disait le lendemain : « A nous deux. »

M. Léon Daudet, dans le livre commémoratif qui restera la meilleure introduction et le plus élevé portique de littérature ouvrant sur l'œuvre de son père, par un très curieux et très perspicace rapprochement graphologique, a montré quelle

similitude les caractères de l'écriture d'Alphonse Daudet présentent avec les caractères de l'écriture de Jean-Jacques Rousseau. Sans trop forcer les rapports, il a fait remarquer la correspondance étroite des signes extérieurs de la pensée de ces deux hommes pour qui la vie ne se sépare pas de la littérature et qui espèrent l'éloquence seulement des événements qu'ils ont vus, vécus ou soufferts. Mais tandis que Rousseau, esprit sectaire et prédicant, sous prétexte de dire la vérité, arrive seulement à rendre plus éclatants sa farouche vanité et son cruel orgueil, tandis qu'il n'écrit guère des livres que pour faire belle figure d'humiliation et de révolte devant l'avenir, Daudet, plus discret, s'interpose avec moins d'ostentation entre son œuvre et le lecteur. Il sait bien qu'il « est impossible à un auteur sincère de ne pas se mettre tout entier dans son œuvre », mais il sait aussi que cette intervention « ne signifie point qu'il raconte un épisode de sa propre existence ». Il anime ses façons de voir et de sentir, non pour un plaidoyer personnel et pour ainsi dire domestique, capable d'émouvoir éphémèrement la curiosité du monde, mais pour une émotion moins égoïste et qui, par son désintéressement, gagnera les cœurs les plus lointains.

Rousseau, toujours en mauvaise humeur, ne voit point l'humanité sans s'irriter contre le spectacle. Il s'en plaint avec des colères de laquais et essaie de la corriger avec des moralités de cuistre. Daudet le recherche ce spectacle, s'y plaît sans répugnance, et il en tire sinon de la gaieté, au moins du sourire et de la compassion. Sa commisération, pour être dénuée de sermon, ne va cependant point sans tendresse. Les acteurs de la vie lui semblent plus ridicules que criminels. Il ne prend point contre eux les agressives allures d'un justicier, car les justiciers eux-mêmes ne sont point toujours sans reproches. Ils ont leurs faiblesses, dans un coin obscur d'hypocrisie que l'on ne connaît pas, et ce n'est point de leurs homélies en faveur de la vertu qu'il faut attendre une vertu supérieure. Leur indignation, souvent, n'est faite que d'envie, de la sottise de leur incompréhension des circonstances, et du désir de se venger sur les autres du mal que, sans courage, ils brûlaient de commettre. Le Frantz de *Fromont jeune et Risler aîné* nous en fournit le piteux témoignage. Alphonse Daudet le traite alors avec le même tact de pitié dont il use envers les autres coupables. Les uns et les autres, il les enveloppe d'une ironie miséricordieuse, car il a fait de la mansuétude l'excuse de son droit à tout dire et le but intime de toute son œuvre. Les infirmes de cœur le trouvent toujours attendri ; et si jamais il montre de la sévérité, ce sera pour les infirmes volontaires de l'esprit ; pour ceux-là qui se sont fait un travail et une domination d'une maladie qu'ils entretiennent en y cherchant du profit, et qu'ils imposent aux voisins par un dogmatisme violent et tellement exaspéré qu'il arrive à créer de la douleur.

* * *

Daudet cause. Sous ses cheveux bruns que ne traverse encore aucun cheveu blanc, jeune et sage, il ressemble à ce personnage de Baudelaire, lequel avait tant de souvenirs qu'il se figurait avoir vécu cent ans. Que de milieux, que d'individus n'a-t-il pas connus ? Paysages et personnages sont restés dans son cerveau fidèle

comme sur le tain d'un ineffaçable miroir. Il a tout écrit, non pas de ce qu'il avait vu, parce que la vision pour son âme de penseur et de poète est un phénomène trop matériel, mais ce qu'il avait pressenti dans le prolongement des événements et des êtres. Comme un musicien sait démêler les éléments secrets du plus barbare des accords, de la brutalité des faits il a su remonter aux origines. C'est par l'émotion qu'il ressentait qu'il finissait par en concevoir le sens profond et l'indication sociale. Dans une lettre intime, il se flattait d'être « un tzigane vibrant à toutes les nuances du son, de la couleur ou de l'idée ». Ce fut sa faculté maîtresse de transmettre au papier la trépidation de ses nerfs toujours en éveil et la sérénité d'un entendement qui comprenait loin par-dessus les accidents et les hommes.

Le voilà enfant, dans ces villes du Midi traversées de processions, pleines du bruit des cloches et du chant des psaumes. La terreur s'y mêle toujours à la joie, et comme il y a de la mort dans leurs réjouissances, avec leurs courses de taureaux, on dirait qu'elles recherchent l'épouvante et qu'elles s'amuse bien mieux quand elles arrivent à se faire peur. Tout à coup, le cortège s'arrête, les psalmodies cessent, les dévots pèlerins fuient à la débandade. Les fenêtres se ferment dans toutes les maisons. Dans la rue, tout à l'heure si bruyante, derrière l'ostensoir, plus rien, ni prêtres, ni fidèles, seulement la solitude et le soleil. C'est qu'on « a tiré sur l'évêque ». D'où vient cet attentat? On ignore tout de l'assassin comme on ignore tout du crime. Le crime n'a pas été commis, du reste. N'importe, puisque la ville croit à une tentative de meurtre, il faut bien que le meurtre ait été commis, encore que personne n'ait jamais vu l'effusion du sang épiscopal. Tarascon, puisqu'il faut l'appeler par son nom, Tarascon célèbre désormais autant que Lilliput, date les événements du jour mémorable où « l'on tira sur l'évêque », le même jour sans doute où, pour excuser les escapades d'un gamin qui « passait ses journées sur l'eau dans l'encombrement des chalands et des remorqueurs, ramait sous la pluie, la pipe aux dents, taloché par les mariniers qu'exaspérait la maladresse du mioche trop faible pour les rames », le pape mourut, à son tour, dans des circonstances que les *Contes du Lundi* ont rendues mémorables.

Cette double faculté d'inventer des périls imaginaires, de courir à leur recherche et de les affronter sans épouvante, se retrouvera plus tard dans l'âme de Tartarin de Tarascon. Dans le pays où il est né, la conquête romaine a laissé on ne sait quelle ambition de despotisme et d'aventures. On dirait qu'en chaque méridional, reste le vague appétit de devenir un César. Ce n'est peut-être pas la faute de ces hypnotisés de gloire et de rhétorique, si la rhétorique et la gloire se résument aujourd'hui en des succès médiocres, et s'ils subissent plus que personne la disproportion fatale qui existe entre le rêve et la réalité. La misère de la race latine vient de son enthousiasme pour les mots plutôt que pour les faits. Don Quichotte, au temps de la chevalerie, fut victime de ce désaccord entre les réalités et l'apparence que leur donne la littérature. Tartarin descend de lui, et pour chercher un idéal plus bas que celui vers lequel chevauchait son ancêtre, il connaît néanmoins d'aussi graves déboires. Ni l'un ni l'autre n'ont su voir les choses en leur vraie place, dans la perspective indécise de l'humanité; et c'est le mérite d'Alphonse Daudet, mérite peut-être supérieur à celui de Cervantes, d'avoir enseigné, non le mépris de l'idéal, mais l'inconvénient de poursuivre l'idéal en dehors de ses moyens, au delà de ses

facultés, et d'avoir rendu vivante en Tartarin la double erreur de don Quichotte et de Sancho Pança.

D'aucuns, dans ce livre, ont vu une plaisanterie, une « galéjade », comme aimait volontiers à l'appeler Daudet, une caricature dont le sens se perdait aussitôt que cessait l'éclat de rire qu'elle avait provoqué. Le Midi s'en est fâché comme d'un blasphème. Le Nord s'en est réjoui comme d'une vengeance. Dans l'horizon de la critique et du temps, l'œuvre prendra sa proportion exacte. Admettons qu'elle ne renseigne point sur le Midi, dont elle exagère peut être les défauts et les vertus, et qui selon la comparaison de l'écrivain, passe un peu là dedans, déformé et grossi, comme les physionomies dans la convexité étamée d'une boule de jardin. A tout le moins, elle renseigne très exactement sur la nature d'esprit d'Alphonse Daudet,

L'homme qui s'est avisé d'écrire *Tartarin de Tarascon* a pu naître à Nîmes à l'ombre des Arènes et de la Maison Carrée, il a pu aimer jusqu'à la passion, le soleil, le mistral, la cuisine et jusqu'aux ridicules du pays où l'état civil enregistrait son acte de naissance; il a pu pénétrer l'incohérence psychologique de ces contrées habiles à dissimuler leurs sentiments réels sous la redondance apprise des paroles; mais par sa perspicacité, par son sens de la vérité, par son émotion même, par la légèreté et la poésie de sa satire, Alphonse Daudet n'appartient point à la race latine. Il vient d'un autre Midi que ce Midi latin toujours massif, pédant, et plus apte à l'énormité de la maçonnerie qu'aux envolées de la grâce. Daudet n'a aucun point commun avec les Romains, au demeurant brutaux et goujats, plus entrepreneurs qu'écrivains, moins moralistes que pions, et construisant sans gaîté de lourds poèmes sur lesquels ils suent comme leurs manœuvres dans les chantiers de leurs pesants aqueducs. On dirait que, par on ne sait quelle transition inconnue surtout des professeurs d'atavisme, il est sorti de quelqu'une de ces colonies phocéennes dont, aux belles heures de l'esprit du monde, se peupla le rivage de la Méditerranée. Avec le mépris des systèmes, le goût de l'harmonie et le respect de l'intelligence de l'humanité, ses ancêtres de la Grèce semblent lui avoir légué le sarcasme de Platon, moins le pédantisme; et, avec la décence en plus, la verve railleuse d'Aristophane.

Le Midi, Alphonse Daudet le quitta de bonne heure, obligé qu'il était de « gagner sa vie à seize ans dans cet horrible métier de pion, et l'exerçant au fond d'une province, d'un pays de hauts fourneaux qui envoyait à l'école de grossiers petits montagnards insultant le « Petit Chose » dans leur patois cévenol, brutal et dur ». Livré à toutes les persécutions de ces monstres, entouré de cagots et de cuistres qui le méprisaient, il avoue avoir connu là « les basses humiliations du pauvre ». Ne nous plaignons pas cependant de ces adversités. Daudet, parmi elles, apprend à connaître les duretés et les hypocrisies. Ces sycophantes du protestantisme, et ces pharisiens de la Réforme, sans le savoir, travaillent déjà au livre vengeur qu'il intitulera l'*Évangéliste*. Ce seront les mêmes âmes de cuistres, devenues solennelles et dominatrices, qui le détermineront plus tard aux terribles représailles de l'*Immortel*. Ne nous plaignons pas des servilités qu'il accepte pour vivre au jour le jour; plus tard elles lui assureront cette vie plus longue qui vient de la sympathie des lecteurs. C'est par le rentissement rétrospectif des misères par lui subies que, plus tard, avec cette imagination des écrivains, simple choc en retour de leurs

sensations personnelles, il inventera le douloureux coup de pied donné par des ouvriers méchants dans la casquette de Jack, et l'affreuse déconvenue de Bélisaire, le pauvre diable chassé par d'Argenton, au moment même où il va se reposer et manger devant une table bien servie. Sans rancune, sans déclamation, et par la seule puissance du souvenir, il donne là une sensation souveraine de cruauté et d'injustice.

Lyon, qu'il traverse derrière sa famille exilée loin de son commerce et de ses habitudes, lui apparaît tout embrumé des fumées de l'encens mystique et de la suie industrielle des usines. Il l'aperçoit un instant, avec des yeux de tristesse, dans son double brouillard, la ville qui fait sortir, des buées de la Saône et de la lueur de ses ateliers, des artistes rêveurs, des philosophes ténébreux, mêlés à d'étranges ouvriers poétiques brochant patiemment des sonnets sur le papier, comme leurs confrères en soieries brodent des fleurs dans la trame serrée d'un tissu. L'heure n'est pas encore venue où l'écrivain saura s'intéresser à la personnalité moderne d'une pareille cité, et en surprendre les éléments dramatiques et contradictoires. C'est son regret d'avoir passé devant ce problème sans avoir alors soupçonné son intérêt, et l'idée qu'il concevra, par la suite, de l'importance que peut prendre, dans un roman, l'étude d'une grande ville d'industrie et de négoce, il la formule nettement, quand, au lendemain des discours prononcés à Rouen lors de l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Gustave Flaubert, il dit :

« Ne croyez-vous pas que nous, tant que nous sommes, nous accordons trop d'importance à la pure littérature ? Et tenez, Rouen, ce grand centre de fabriques, n' imaginez-vous pas combien il eût été généreux et presque scientifique de ne pas l'isoler de l'œuvre de Gustave Flaubert ? Ils sont là, dans les ateliers, des milliers d'ouvriers qui, pour en retirer moins de gloire, font un travail d'intelligence équivalant au travail d'encrier dont on a loué l'auteur de *Madame Bovary* et de *l'Éducation sentimentale*. J'aurais aimé qu'on rendit justice à ces efforts différents, mais égaux en noblesse. Pourquoi n'avoir pas indiqué que, dans cette production appliquée et patiente de toute une cité, Flaubert n'était peut-être pas autre chose que la flamme que l'on voit, la nuit, en haut des cheminées des usines ? »

Mais Paris l'attire ainsi qu'un aimant. Il y court. Il s'y fixe, non sans parfois se retourner amoureusement vers la province qu'il a quittée. En des heures de nostalgie lumineuse, il se souvient des paysages de son pays, des aventures de là-bas qui, gaillardes ou tendres, réelles ou factices, portent toujours une leçon avec elles et se dénouent presque classiquement, par une moralité, ainsi qu'une fable. Moitié de mémoire, moitié de fantaisie, il écrit ses *Lettres de mon moulin*. Timidement encore et sans oser se faire connaître, il les signe Marie Gaston, un pseudonyme d'enfant triste qu'il emprunte à l'état civil de la *Comédie humaine* de Balzac, comme si, par divination inconsciente et obscure, il soupçonnait déjà que, à côté de Balzac, lui aussi créerait des types et ajouterait au répertoire des acteurs de l'humanité.

* * *

C'est là-bas, dans le quartier de l'Arc de Triomphe, non loin de cette rue Beaujon où la maison de Balzac est restée vide derrière son cercueil, que le hasard loge



4

1860

Alphonse Daudet. L'endroit est misérable en ce temps-là, et des masures, toutes suintantes de la détresse de leurs habitants, croulent plutôt qu'elles ne s'élèvent à deux pas de ces Champs-Élysées où roulent les voitures et les élégances du second Empire. Là, Daudet, comme Rastignac, à ses débuts, se revoit devenu l'hôte d'une façon de maison Vauquer, étrange réceptacle de ce qu'on pourrait appeler les débarras vivants d'une grande ville. Professeurs en mal d'argent, de savoir et d'élèves; philosophes de plus de critérium que de crédit; poètes lyriques aux poésies incomplètes; médecins écartés de la clientèle par le mortel empirisme de leurs ordonnances; enfants sans mères; femmes de plusieurs maris; débris d'intelligence ou d'amour; officiants du culte de Proudhon mangeant à la gargote en attendant qu'ils asseyent devant la même gamelle le monde discipliné à leur délire; tous les jours, Alphonse Daudet se met à table en compagnie des Moronval-Decostère, des Jack, des Ida de Barancy, des d'Argenton, des Labassindre, des Hirsch. Quand ils ont l'air de le subir, tous ces ambitieux déjà refusés à l'avenir ne se doutent pas qu'ils trouveront par lui la notoriété jusque-là vainement cherchée, et qu'elle leur viendra des livres futurs où il les évoquera tous, l'adolescent qui les écoute. Ils se sont fixés dans sa mémoire. Le « Petit Chose » leur a dit : « A demain et à nous deux »; et le jour où il aura besoin de leurs silhouettes, de leurs grimaces et de leurs phrases, les phrases accourront sur-le-champ sous sa plume, les physiologies se profileront d'un dessin très net, et les personnages, fidèlement, auprès de l'encrier, arriveront au rendez-vous.

Plus loin, la chaussée passée et l'avenue descendue, Alphonse Daudet, dans des logis plus décents, ne sera pas témoin de misères moins grandes. Ici même, le luxe les aggrave et elles souffrent davantage encore du décorum qui les empêche de s'avouer. Chez le duc de Morny où il est si peu secrétaire qu'il laisse dédaigneusement écrire par d'autres les pièces que signera l'aristocratique auteur, il assiste aux détresses du pouvoir, aux écœurants trafics de l'amour et de la politique. La politique, elle lui semble d'essence si étrangère et si négligeable que, révolutionnaire sans le vouloir, et ne se figurant pas que rien au monde puisse prévaloir sur la littérature, dans un petit acte intitulé *l'Œillet blanc*, il effraie le Théâtre-Français par le cri de « Vive le Roi » poussé en pleine scène subventionnée, quand la chute du rideau amène le dénouement. La censure intervient. Il s'étonne. Le mot est coupé d'autorité, et ce qu'il contemple autour de lui justifie la brutalité de la suppression. De rois, il n'y en a plus de rois ! Tout à l'heure l'empereur Maximilien a été fusillé au Mexique, et voici que sa veuve, par la mort dépossédée d'un trône, ne peut même plus être admise à la faveur d'une audience. Elle a l'air du spectre de la conquête, et les ministres de ces temps-là ne se soucient pas du tête-à-tête avec cette femme qui porte le deuil de leurs ambitions et de leurs maladresses. Incident éphémère dans la vie d'un cabinet où les solliciteurs n'entrent souvent que pour être éconduits; incident capital, cependant, que le secrétaire n'oubliera pas. Qui sait si l'apparition funèbre de cette ruine de Majesté n'ayant plus de place dans le monde, tragiquement mêlée à d'autres apparitions comme celle de Gaëte capitulée et des Tuileries incendiées, et se joignant à l'idée de l'auberge de Candide, dans Voltaire, ne suscitera pas la composition des *Rois en exil* à Paris, le caravansérail des décadences de la souveraineté du monde ?

Dans la même atmosphère, dans le même laboratoire sans cesse ouvert aux manifestations de la passion et de l'intérêt, le *Nabab* déjà se construit et se documente. Fortune inattendue pour ce mercanti d'intrigues et de rapines, gagnant d'argent et d'insolence dans les *Mille et une Nuits* et les mille et un proxénétismes de l'Orient, que de passer un instant auprès d'Alphonse Daudet ! L'observateur prêterait au ruffian la grandeur qui lui manque et tirerait sa catastrophe hors de son apparente banalité. Jeansoulet tombe dans Paris comme un crapaud dans un piège de fourmis-lions. Tous les parasites de la presse, de la tribune et de la finance, s'attellent à sa renommée, la hissent et la dévorent, jusqu'au jour où, réduit à rien, dévalisé de ses illusions et lamentable par la déconfiture même de sa bassesse, il mourra avec l'étonnement de se découvrir des naïvetés et de se connaître un cœur. Ce cœur, il le doit à Daudet, et le marchand d'hommes, de femmes et d'honneur, vit maintenant, enrichi grâce à la littérature, par la seule denrée que ses millions n'avaient jamais pu acheter.

Et quand la fortune des hommes s'élève ou croule, c'est dans le personnel féminin de cette petite cour à côté de la grande cour, comme il y a des boccas de culture à côté des maladies, que Daudet étudie le type de ces femmes du monde lamentables et élégantes dont se peupleront ses livres. C'est de là qu'il emporte la maquette de la « paroleuse renommée, rompue à tous les papotages, à tous les mensonges de la société, experte à tout dire ou faire entendre et qui reste sans expression pour le seul sentiment véritable qu'elle ait jamais ressenti. » Il est le témoin involontaire et fidèle de l'effort de vieilles amoureuses pour créer de l'illusion autour des jeunes gens qu'elles aiment, et qui ont, dans l'ordre psychologique, leur retour de maternité, comme d'autres dans l'ordre physiologique, ont leur retour d'âge. De ces observations prises sur le vif, alors qu'il se trempe dans la vie afin de mieux s'initier aux lettres, sortiront plus tard, à l'heure de la sérénité intellectuelle, des figures qui, par leur misère dans le luxe, n'auront rien à envier aux Delphine de Nucingen et aux Anastasie de Restaud. À côté de Balzac, il a créé les Mater dolorosa du monde moderne : la duchesse Padovani de l'*Immortel* devenue la Maria-Antonia de la *Lutte pour la Vie*, deux épreuves sanglantes de la même eau-forte, « non plus des épouses, non plus des amantes, rien que de tristes mères en cheveux blancs, prêtes à tous les mensonges, à toutes les hontes » pour épargner à l'homme de leur passion les dégradations suprêmes.

Et ces hommes, pour qui le plastron empesté d'une chemise sur la poitrine, une cravate blanche au nœud soigneusement fait, tiennent souvent lieu d'honneur et de morale, ces figurants de l'existence sur la face vernissée desquels les larmes coulent comme sur la physionomie d'une poupée et qui se gardent de tout mouvement d'émotion par crainte de faire éclater leur émail ; ces gens qui remplacent par la tenue de leur décor extérieur la dignité à jamais refusée à leurs âmes, il les a eus pour commensaux, sinon pour compagnons. Dans leur nullité majestueuse, il saura découvrir de l'héroïsme. Il ne constatera pas leurs faiblesses sans soupçonner ce qu'elles peuvent avoir de grandeur. Monpavon jette au monde ses derniers « Ps... Ps... » d'indifférence et marche au suicide avec une grâce de bravoure digne d'un stoïcien. Le duc de Mora apporte dans son agonie une sérénité de philosophe. Il reçoit la mort de haut, ainsi qu'il a pris coutume d'accueillir les députations et de

donner audience à de plus minces ambassades. Déjà en 1866, Alfred Delvau écrivait : « Mon ami Fantasio raconte les derniers moments du duc de Morny avec un luxe de détails intéressants et inédits. » Voici que, dans *le Nabab*, la conversation tenue autour d'une table d'auberge est devenue, non pas une page d'histoire, car l'histoire n'est souvent que l'exagération des commérages, mais bien mieux, une page de psychologie qui semble arrachée à la clinique intellectuelle de l'humanité.

* * *

Daudet cause. Il évoque la guerre à présent, la guerre, où toutes les passions de Paris se confondent un instant dans une passion unique, la défense de la Patrie. Quand il s'enrôle, au temps du siège, dans le 96^e bataillon de garde nationale où il affrontera les promiscuités et les obus, il ne fait point d'effort sur lui-même. Il suit la pente naturelle de son esprit et cède à son goût de mouvement et d'enthousiasme. Alfred Delvau, qu'il faut toujours citer pour établir la permanence des idées d'Alphonse Daudet et l'accord constant de sa conduite morale avec sa conduite littéraire, dans un chapitre qui mérite d'être exhumé de l'oubli, montre que le patriotisme de son ami était pour ainsi dire inné et qu'il n'avait pas attendu pour se manifester les désastres d'une invasion. Un soir, pendant ce « Voyage au Pont de Kehl », si précieux en renseignements ignorés, à cette heure solennelle où descend la nuit, un hôte de rencontre, au bord du Rhin, exécute sur un piano de cabaret des fragments de Beethoven et de Mozart. Un déserteur français, connu pour tel, tourne les pages. « L'hôte va quitter le piano. Le déserteur en blouse blanche lui dit quelques mots en allemand, et, après avoir hésité, par pudeur, durant une minute, il joue et chante les admirables injures à la France, mises en musique par Kücken. Nous frémissons, Daudet et moi, indignés, d'autant plus indignés, qu'un petit juif allemand ricane et que le déserteur applaudit. « Au piano, Daudet, au piano ! Répondons-leur par le *Rhin* de Musset, avec la musique de Delieux aussi vaillante que les paroles. » Daudet s'est élancé. Ses doigts, émus comme son cœur, font résonner fièvreusement les touches d'ivoire, et d'une voix, que notre colère rend fausse, nous entonnons : « S'il est à vous, votre Rhin allemand, lavez-y donc votre livrée. » Et maintenant, vous, traduisez-leur cela, dis-je, farouche, au déserteur qui avait cessé d'applaudir, en lui montrant l'hôte et le juif allemand qui avaient cessé de rire. »

Le même élan qui amena Daudet au piano de protestation, le conduisit, sac au dos, aux avant-postes. M. Léon Daudet, si bien placé pour être informé des secrets de cette intelligence et de ce cœur, a écrit que la guerre de 1870, fut, pour son père, une révélation. « Elle le fit homme », dit-il. Il racontait, en effet, avoir eu « sous la neige, un soir de grand'garde, en même temps que la première attaque de ses douleurs, le remords de son indolence qui le laissait chanter, écrire des vers légers ou de la prose cursive, sans besogne sérieuse ni durable ». Le milieu où il vivait alors, du nouvelliste, fit un romancier. C'est la curiosité, et peut-être l'unique mérite des révolutions de révéler soudainement à l'observateur assez osé pour se mêler à elles, des êtres et des sentiments qu'il ne soupçonnait pas. Ainsi la mer, dans ses grandes marées, aux pieds du passant, sur le rivage, amène du lointain de

ses profondeurs des floraisons ignorées avec des coquillages inconnus. Parmi les pelotons du 96^e de marche, Daudet se trouve initié à l'intimité du petit peuple en armes.

Alors, dans le coude à coude des longues étapes qu'on ne fait guère, hélas ! que vers la retraite, il surprend les nuances de délicatesse des esprits frustes, en apparence. Il comprend le caractère spécial de leurs joies et de leurs mélancolies, et quel drame se joue, chaque mois, dans ces cerveaux d'humbles commerçants de l'article de Paris, toujours anxieux à l'heure des échéances. Ces misères de la mode qui change et qui rend malaisé le crédit à soutenir et le billet à payer, il les apprend de ses compagnons, gens de négoce courageux et de vie difficile, le jour où là-bas, près du fort de la Faisanderie, à Joinville-le-Pont, un obus prussien venu de Chennevières, tombe au milieu du dialogue et supprime quelques-uns des interlocuteurs.

Alphonse Daudet fut épargné. La mitraille le lascia écrire ses *Lettres à un absent* qu'il refondit plus tard dans l'édition définitive des *Contes du Lundi* après en avoir supprimé certains chapitres plus près de la polémique que de la sérénité et qu'il condamna malgré leurs éminentes qualités littéraires, par mépris sans doute pour une satire, dont l'éloquence même, donnait aux hommes du 4 Septembre une importance qu'ils ne méritent pas. D'ailleurs, qui donc, sauf les curieux, ont gardé souvenir de ces pages pleines de paysages tragiques et d'ironie enflammée ? (1)

L'édition ne s'en épuise guère, cependant que tout un monde de lecteurs s'empresse aux devantures où son nouveau livre vient de paraître : *Fromont jeune et Risler aîné*. Alphonse Daudet vient de rendre au peuple de Paris ce que le peuple de Paris lui a fourni d'émotions, de vérité et de misère. Après avoir conduit le deuil de Chauvin, le bourgeois héroïque et incertain, mourant deux fois de la politique sur une barricade, frappé qu'il est, ensemble, et par les balles de l'ordre et les balles de l'insurrection, il se fait le secrétaire de tous les Chauvins des comptoirs où le défunt a des descendants. Désormais, au lieu de se raconter soi-même, il devient le rédacteur des « Mémoires des âmes perdues dans la foule où personne n'aurait songé à les chercher, l'historien des gens qui n'auront jamais d'histoire ». Il dit « le drame de la collaboration commerciale avec la jalousie de ménage à ménage, l'âpre rivalité des femmes en qui les castes subsistent et luttent mieux encore que chez les hommes, toutes les taquineries de l'habitation commune ». Il détermine la tragédie usinière du Marais où il habite. Le Marais l'a sollicité dès longtemps à son insu, car c'est sur un banc de la place Royale que, dans les *Amoureuses*, il faisait asseoir les amoureux de la *Double conversion*. Dans ce quartier qui travaille pour lui, en même temps que lui, et lui souffle, pour ainsi dire, avec le, vent des volants de ses machines chaque épisode de ses chapitres, il met en scène sur le papier le seul roman que Balzac, après *César Birotteau*, ait laissé à faire sur les angoisses du commerce : le roman de l'association.

(1) La présente édition, des *Œuvres complètes*, publiée par la Librairie de France, reproduit pour la première fois dans son intégralité le texte original des *Lettres à un absent*, se reporter à cet ouvrage. — Cf. également la notice bibliographique des *Contes du Lundi*, page 219, tome IV.

* * *

Dans ce livre, une physionomie, peut-être, domine toutes les autres : la physionomie de l'enfant déshérité, la physionomie de l'enfant triste. Dès longtemps « le Petit Chose » se sentait un amour naturel « pour les disgraciés, les pauvres, les enfances mêlées aux misères des grandes villes. En haut des escaliers froids à rampe de corde, dans ce Marais bruissant et bourdonnant dont les maisons noires, à cinq étages, les vieux hôtels écussonnés abritent le plaisir en préparation de Paris, un jour, rue du Temple, sur un cartouche de cuir bouilli, dans un de ces cadres où, pour la commodité des chalands sont inscrites et affichées toutes les industries d'une maison, il a lu en lettres d'or fané qui l'éblouissent comme une révélation : « Oiseaux et mouches pour modes. »

Aussitôt, là derrière, il évoque le personnage de cette Désirée Delobelle, ouvrière infirme et cerveau délicat qui, sous ses doigts de fée industrielle et patiente, rend la vie aux oiseaux empaillés ; et, sous les toits tristes, donne à leurs ailes mortes et à jamais retombées du ciel, le vol infini de ses rêves. Grâce à l'illusion que lui procure son travail, elle ne verra jamais rien autour d'elle des ridicules et des égoïsmes du comédien, son père. Elle mourra dans une ignorance exaltée et candide, sans jamais se douter des tyrannies domestiques que lui impose le terrible artiste, inconscient lui aussi des réalités de la vie, et ramenant toujours ses sentiments comme ses émotions à des mots de convention et à des gestes formulaires.

Lui-même, hypnotisé par ce qu'il appelle son art et ne concevant rien au delà de la grimace, conduira le cercueil de son enfant avec des larmes d'une hypocrisie si appliquée et si loyale que l'histriion satisfait ne s'avouera jamais combien il fut un être dénaturé. Cette accusation l'étonnerait à l'égal d'une calomnie. Elle confondrait bien davantage encore Ida de Barancy, l'atroce et souriante Ida de Barancy, la mère de Jack. Dans Jack, Désirée Delobelle rencontre un frère en épouvante et en souffrance.

De combien d'enfants douloureux n'est-elle pas l'histoire, l'histoire de ce Jack, fils de courtisane élégante, jeté par la fatalité même de sa naissance aux promiscuités multiformes de la vie contemporaine ! Gamin, le voilà tombant de la grossièreté cordiale des domestiques à la stupidité hargneuse des pions de basse condition. Enfant, l'industrie débilite son cerveau et ses membres. L'alcool met dans ses poumons un germe certain de mort, mort lente à venir, hélas, et qui n'apportera la délivrance que tard, très tard, sur un lit d'hôpital, après de longues étapes d'angoisse. Or, si Jack boit, à qui la faute ? A qui la faute s'il souffre ? A qui la faute s'il meurt ? A sa mère, à sa mère, toujours à sa mère.

Jusque-là il avait manqué au roman ce type de la fille-mère au cœur tendrement monstrueux sous les dentelles de son corset souvent dégrafé, à la tête sauvagement évaporée sous le coquet chapeau qui porte, dans sa coiffe, la marque d'une modiste à la mode. Avant l'œuvre de Daudet, on ne le trouve fixé nulle part ce portrait fuyant et cruel d'une mère sans autre maternité que celle de sa gestation. Étonnée d'une procréation de surprise et de hasard, comme son existence, Ida de Barancy n'a point pour son fils ces attaches profondes des mères pour qui l'enfantement

n'est point un embarras. Jack naît par rencontre. Il est aimé de même. Devient-il un amusement? on le choie. Devient-il une gêne? on l'éloigne. Sa vie, d'un bout à l'autre, des langes de son berceau aux draps d'agonie de l'hôpital n'est qu'un accident perpétuel. Tout y arrive par soubresauts et saccades, les tendresses comme les mauvais traitements, avec cette aggravation personnelle que les afflictions ont un terrible et destructif retentissement au fond de ce cœur créé dans l'indifférence et cependant incapable de s'accoutumer aux dédains.

C'est ce cœur aux sensibilités si faciles à exaspérer que Ida de Barancy, pareille à ces mauvaises matrones qui font crier et saigner les malades sous leurs soins maladroits même dans la délicatesse, déchirera quotidiennement. Elle ne s'aperçoit point des blessures qu'elle cause. Son aveuglement enjoué ne cessera que devant la mort. Il faut une catastrophe pour qu'elle s'éveille un instant à la conscience de son irréparable cruauté. En face du cadavre de ce fils qu'elle a si ingénument torturé, un peu de compréhension se fait dans son cerveau pourtant habitué à ne jamais réfléchir. Cette fois, c'est avec une douleur sincère et une émotion point apprise qu'elle se confesse à elle-même, reconnaît sa perversité spéciale et s'avoue avec larmes qu'elle a «raté» la maternité.

Fausse mère, Ida de Barancy entraîne autour d'elle dans le tourbillon de sa robe, tout un personnel de faux médecins, de faux savants, de faux ténors et de faux ouvriers. Quand tourmentée d'une tenace fantaisie d'amour, elle se décide à fixer sa vie errante et à localiser ses effusions, par une sélection fatale, elle trouve son mâle en d'Argenton, le faux littérateur. Tous les deux sont de même tempérament, de même ambition, de même suffisance. Leurs sottises se sont attirées l'une l'autre. Tous les deux peuvent se réunir et se comprendre. Ils ont les mêmes impuissantes prétentions, l'une vers la tendresse, l'autre vers le génie. Une autre force aussi resserre leur étreinte et les joint intimement l'un à l'autre, à savoir l'égalité de leur inconscience, leur férocité impersonnelle et presque naïve.

Pourtant, malgré l'impression qu'elle dégage, impression si poignante que George Sand, pleine d'émotion, après la lecture du livre, restait trois jours sans pouvoir reprendre le labeur de son infatigable plume, l'histoire de Jack a été, sinon atténuée, au moins modifiée. La vérité des faits était plus sinistre encore, et la mère réelle, de l'aveu d'Alphonse Daudet, s'est montrée plus impitoyable encore que la mère imaginaire du roman.

Quand le vrai Jack que l'auteur a connu et qu'il aida plus qu'il ne veut le laisser entendre, quand le vrai Jack est décédé à l'hôpital, c'est en vain que, à ses derniers moments, il a imploré une visite, une caresse de sa mère. Rien n'est venu d'elle, pas même une lettre, si bien que les suprêmes mots du fils pour cette acharnée de la négligence et de l'oubli ont été des mots de réquisitoire et de condamnation. Il en est autrement, dans le livre, et l'arrivée d'Ida de Barancy dans cette salle de la Charité où s'achève l'agonie de l'enfant demeure un des scrupules de Daudet. Lui qui «inventa si peu» ainsi qu'il le déclare volontiers, a inventé le miséricordieux dénouement de *Jack*. Il a inventé le remords de la mère. Il a inventé le pardon du fils. Ainsi, il a rendu l'art plus humain que la vie. «L'art, dit-il, est un si grand magicien. Il crée un soleil qui luit pour tous, — comme l'autre — et ceux qui s'en approchent, même les pauvres, même les laids, même les grotesques, emportent

un peu de sa chaleur et de son rayonnement.» C'est cette chaleur qui vivifia l'âme obscure d'Ida de Barancy, c'est ce rayon-là qui l'a transfigurée.

Balzac conseillait de faire quelques beaux dénouements «afin de montrer que l'art est aussi grand que le hasard», mais il ajoutait que «au fond, un roman ne se relit que pour les détails.» Profitant du double avis donné par le grand expert de l'âme contemporaine, Alphonse Daudet, à l'imprévu de la catastrophe a ajouté la variété des épisodes séparés. Effrayants ou comiques, maritimes ou champêtres, ils abondent dans ce *Jack* aux deux volumes un peu touffus où l'écrivain semble vouloir tout faire tenir de ce qu'il sait de la vie, des hommes et des choses. L'heure n'est pas encore venue où sa maîtrise ne cherchera plus des «besognes si haletantes» préférera des sujets moins éparpillés et les drames plus simples d'aventures. En attendant, «dans une ivresse de pensée et de travail» il nous entraîne au gré de sa verve dans des paysages et des milieux que la littérature avait dédaignés avant lui, et auxquels il prête l'intérêt nouveau de sa perspicacité et de son émotion. À la suite de *Jack*, il nous conduit dans ces mélancoliques campagnes que la Seine industrielle arrose près des fétides banlieues de Paris. Le coke crie sous les pieds au long des routes noires; les usines fument sous un ciel plein de tant de brouillard qu'elles font de la nuit sous un soleil voilé d'une continuelle éclipse. L'horizon déjà, par sa désolation semble préparer l'enfant aux tristesses de sa vie prochaine, là-bas, dans les chantiers de construction de la Loire, là-bas, dans les établissements de travail et de fer du formidable Indret.

Le premier peut-être des écrivains français, Daudet devine quelle poésie inconnue se peut tirer de l'intérieur d'une usine et il ne recule pas devant la difficulté de se risquer à la description de visions et d'aspects pour lesquels la langue littéraire n'a pas encore trouvé de vocabulaire et de formules. Avant lui, sauf Victor Hugo, dans la pièce de la *Légende des siècles* intitulée *Pleine Mer*, chronologiquement, personne ne s'est occupé de la beauté secrète de la machine en marche et des ressources d'art qu'elle peut fournir à la phrase d'un romancier. D'autres viendront ensuite qui, eux aussi, raconteront le fonctionnement des grands ateliers pleins de vapeur et de mouvement. Ils diront les roues s'engrenant l'une sur l'autre, mêlant leurs dents et multipliant leurs forces. Ils noteront le sifflement des courroies de transmission à la fois flottantes et solides où l'action transformée passe en gardant sa légèreté et ne laisse rien soupçonner de sa puissance. Leur style se fera souple à suivre le va-et-vient rythmique des pistons et la courbe des excentriques auprès des bielles obéissantes; et quand ils rendront, à force de mots lyriques et précis tout ensemble le jeu de la matière dans son expansion intelligente et brutale, c'est que Daudet leur aura servi de modèle et leur aura donné les moyens d'employer un lexique spécial auquel l'éducation classique ne les a pas accoutumés. Par lui, après lui, ils ont compris l'espèce d'humanité de cette matière vaincue par l'effort du calcul et du génie de l'homme et, dans sa docilité, cependant toujours prête à se venger de ses soumissions et de ses défaites. Par lui, ils sont initiés à ses sourdes vengeance. Jamais, jusqu'au chapitre de l'embarquement de la machine du paquebot sur les chalands d'Indret, jamais jusque-là on n'avait entendu dans le roman le grand cri de détresse de l'ouvrier écrasé par l'appareil auquel, dans le travail quotidien, il a communiqué quelque chose de sa vie et de sa force. Et qui donc, avant

Daudet, avait parlé des souffrances ignorées de cette chambre de chauffe qui met dans la cale des grands navires l'atmosphère embrasée d'un enfer pire que l'enfer catholique, et promène sur les mers qu'ils ne voient pas une moderne cargaison de damnés du labeur?

Après la chaleur de ce foyer toujours en flamme où le charbon attisé à pleins ringards entretient la température d'un éternel équateur; après les âcres exhalaisons des graisses, les relents nauséabonds des huiles; comme on respire à longs traits l'air pur des riantes campagnes que, dans la dernière partie de son œuvre, l'auteur évoque autour de la mourante convalescence de l'enfant martyr. Champrosay, Étiolles, Morsang, Corbeil, ils sont là tous ces jolis coins de la haute Seine où Alphonse Daudet à pied le long des routes, en bateau le long d'une rivière point encoresalie, par les ingénieurs, promena toute sa vie des rêveries qui, par la suite, se sont transposées et sont devenues celles de ses personnages. Car toujours, dans son amour de la nature, il a chargé la campagne de prendre sa revanche de sincérité sur les idées fausses et la vie artificielle que se créent les individus des villes. Il a surpris que, au fond de tout passant des trottoirs et des ambitions de Paris, il y avait un provincial quand même, gardant une incurable nostalgie de l'eau, des champs, des bois et de la mer. Il lui faut le murmure du vent qui passe dans les arbres, le remous frais de l'écluse qui bouillonne, et s'emplit ou se vide, en cascates blanches, au long de ses portes noires de goudron et de peinture. Daudet n'a jamais négligé ces intimes contrastes. Un souffle de village traverse la noce de Bélisaire, une vieille chanson d'enfant ramène un instant à l'humanité la factice personne d'Ida de Barancy, et pour un instant elle retourne à la naïveté, comme les ouvriers essaient de retourner à leur pays en mettant des pots de fleurs sur le balcon de leurs fenêtres.

Sous l'artisan des villes qu'il se défend d'apprécier «d'après ce que raconte la rue, de détresses, de débauches, de batailles» et qu'il prend bien garde de ne pas voir tout entier derrière la silhouette du père Arthur, hurlant si fort en son ivrognerie, frappant si fort en sa brutalité domestique, dans les *Contes du Lundi*, il a l'intuition de deviner ce qui reste du paysan de la vieille France. Il a pénétré quelle candeur, quelle générosité d'âme apportaient, dans ce Paris si rare en Parisiens d'origine, des êtres comme Bélisaire ou madame Weber.

Il a vu que le dévouement ordinaire, de maison à maison, dans les hameaux, se continuait, de palier en palier, dans les quartiers pauvres. Il a démêlé la grâce de charité que certains métiers donnent à quiconque les exerce, et que la porteuse de pain, par exemple, en vertu d'on ne sait quel entraînement obscur et délicat résultant de sa profession tout employée à véhiculer la miché quotidienne si difficile à gagner, dans les faubourgs, devient naturellement une femme plus pitoyable que n'importe quelle femme d'un autre corps de métier. Il a appris à aimer le peuple, «même dans ses vices faits de misère et d'ignorance», dans ses héroïsmes aussi, souvent plus réfléchis que ses colères. Et certes il a ses raisons d'être fatigué, le Bélisaire qui fut son compagnon à «la sixième du quatre-vingt-seizième». «Avec ses pieds trop grands et difformes, rompant le rang par sa boiterie, toujours le dernier du bataillon dans l'interminable rue de Charenton», il a tout l'air d'être le même personnage que ce Goudeloup, braconnier sans merci, chassant à l'homme comme il chassait à la bête, dans *Robert Helmont*. Les Prussiens se sont tellement

resserrés autour de Paris qu'il ne peut plus continuer son métier de meurtrier ambulant, et il s'est décidé à rentrer dans l'enceinte des fortifications où, sédentaire, malgré lui, il traîne maintenant ses pas lassés par les longues nuits de poursuite et d'affût contre les casques à pointe.

*
* *

La terreur des grands producteurs, c'est la maladie, non point la maladie à cause des souffrances physiques qu'elle apporte, car ils l'étudieront au passage et trouveront encore en elle des éléments de recherche et de philosophie, mais la maladie, à cause du retard qu'elle peut imposer à la manifestation de leur pensée, à cause de la brusque interruption qui en résultera pour leurs œuvres. Alphonse Daudet ne dissimule pas qu'il a connu ces inquiétudes intellectuelles. Il ne redoutait guère la mort, sachant qu'elle n'aurait pas de prise sur son nom et qu'elle ne saurait jamais le détruire tout entier; mais il craignait qu'elle arrivât à la façon de ces intrus qui parfois le dérangeaient dans son travail, de ces «gêneurs éhontés qui forcent les consignes et devant lesquels impitoyablement, parlant au lieu d'écrire, rattachant tant bien que mal, pour qu'elles leur soient intelligibles, les différentes parties de son roman, malgré l'ennui, la distraction visible des regards qui essaient de fuir une improvisation abondante, il bâtissait son chapitre et le développait en paroles». Il avait peur que la mort arrivât sans lui fournir ce qu'elle lui devait de ce qu'il appelle «la collaboration muette», sans lui laisser le temps de pousser jusqu'au bout le livre commencé. Quelles fièvres, quelles transes ! Ces angoisses, il les sentit avec plus d'effroi que jamais, quand des douleurs qu'il ne se connaissait pas encore à ce degré faillirent l'empêcher de terminer les *Rois en exil*. Heureusement, quelqu'un était auprès de lui à qui, dans une recommandation suprême, il jetait ce cri d'espérance : «Finis mon bouquin». C'était M^{me} Alphonse Daudet, et *le Nabab*, dans une édition familiale qu'on chercherait en vain chez les libraires et que ne possède aucun des plus curieux bibliomanes, porte à la page de dédicace :

«Au collaborateur dévoué, discret et infatigable, à ma bien-aimée Julia Daudet, j'offre, avec un grand merci de tendresse reconnaissante, ce livre qui lui doit tant.»

«A ma chère femme», disaient moins confidentiellement les exemplaires de la vente courante, car Alphonse Daudet, sur les instances mêmes de sa femme, dissimulait au public brutal une collaboration révélée seulement comme un secret aux plus intimes de la maison, à ceux qui, selon la parole d'Hamlet, étaient le plus près du «cœur de son cœur».

Par la suite, dans l'histoire de ses livres, Alphonse Daudet insistera davantage sur l'auxiliaire unique par lui rencontré en sa femme. «C'est ma femme, dit-il, qui a le plus supporté ces redites du travail parlé, du sujet tourné et retourné vingt fois de suite. Cela, du matin au soir, à toutes les minutes, aux repas, en voiture, en allant au théâtre, en revenant de soirée, pendant ces longues courses en fiacre qui traversent le silence de Paris. Ah ! pauvres femmes d'artistes ! Mais la mienne, tellement artiste elle-même, a pris une telle part à tout ce que j'ai écrit ! Pas une page qu'elle n'ait revue ou retouchée, où elle n'ait jeté un peu de sa belle poudre.

azur et or.» Cette collaboration à la fois mystérieuse et publique, où commence-t-elle? où finit-elle? Par quel travail de patience et d'anatomie littéraire séparer des éléments si intimement associés et démêler, au travers de vingt volumes signés d'un seul nom, quelles pages appartiennent davantage à M^{me} Alphonse Daudet, quelles pages appartiennent plus sûrement à son mari? L'analyse déconcerte les investigations et fait hésiter les plus habiles.

Ferons-nous des questions? Provoquerons-nous des détails et des aveux? Ici, c'est Alphonse Daudet qui, du milieu d'une souffrance proche de l'agonie, confie à sa femme la charge d'achever son œuvre, et lui lègue en toute sécurité d'écrivain la défense de sa pensée devant l'avenir. Ici, c'est M^{me} Alphonse Daudet qui s'efface et note modestement ce renseignement pour les curieux :

«Notre collaboration? un éventail japonais. D'un côté le sujet, personnages, atmosphère; de l'autre, des brindilles, des pétales de fleurs, la mince continuation d'une branchette, ce qui reste de couleur ou de piqure d'or, au pinceau du peintre. Et c'est moi qui fais ce travail menu avec la préoccupation du dessin et que mes cigognes envolées prolongent bien le paysage d'hiver, ou la pousse verte au creux brun du bambou, le printemps étalé sur la feuille principale.» Quelle version préférer et quel témoin croire, quand on les voit tous deux aux bouts de l'immense pièce, «la table longue du mari, le petit bureau de la femme, et courant, passant la copie de l'un à l'autre, le bambin aux épaisses boucles blondes tombant sur son petit tablier noir de l'encre de ses premiers bâtons?» Ce qui demeure certain, c'est que les deux associés dans les lettres s'emploient à garder obstinément, dévotement presque, le respect de la logique et de la pureté de la langue française. Pour la plier à l'expression de sentiments, de caractères et de milieux nouveaux depuis Montaigne, Pascal, La Bruyère, La Fontaine ou Saint-Simon, jamais ils ne brusquent les délicatesses de la syntaxe, jamais ils ne déforment son dessin. Dans le repos qu'ils donnent à leur double et tendre labeur, ils lisent Rousseau, Diderot, Chateaubriand, Michelet, non pour les imiter certes, mais pour apprendre d'eux le secret de tout dire avec légèreté, avec précision, toujours avec indépendance, sans jamais méconnaître que toute idée juste, toute émotion réelle amène avec elle son cortège de mots, son arsenal de phrases. Toute pensée réfléchie suscite sa formule exacte, sa nuance unique d'expression, et ils savent, chacun à sa manière, pratiquer cet art de l'écrivain qui consiste à sentir cette nuance et à chercher les moyens de la transcrire.

«Les faits ne me frappent guère, écrit M^{me} Daudet, en tête des *Notes d'une Parisienne*, mais seulement l'atmosphère qu'ils déterminent autour d'eux, l'heure où je les ai compris et dont ils gardent pour moi une impression particulière.» Pour elle, les êtres et les choses, littérairement, n'existent que par cet imperceptible frisson qu'ils laissent derrière eux, un frisson sensible seulement aux âmes désespérément délicates et qu'il faut des miracles de science des termes pour rendre compréhensibles sur une feuille de papier. Dans la nouvelle intitulée *Ce qu'on voit à travers un voile de mousseline blanche*, elle montre son adresse à donner une forme précise à ces mouvements de l'âme plus devinés qu'exprimés d'ordinaire. Eh bien, ce voile de mousseline blanche au travers duquel est vue et entendue pour elle toute la cérémonie de sa première communion, ce vapoureux tissu qui lui a permis de ne pas s'apercevoir «que l'église est petite, le tapis du chœur usé, le velours du prie-Dieu

flétri par les méditations un peu longues, les fleurs innombrables des chapelles, en papier mince», ce voile qui, «étendu sur ses yeux, a tout transformé ce jour-là», elle semble l'avoir jeté à son tour sur toute sa littérature. Elle ne conçoit point la réalité sans l'enveloppe d'un beau langage.

Dès lors, on imagine aisément que M^{me} Daudet ait pu intervenir dans la rédaction des romans de son mari, quand on songe à la violence avec laquelle les sensations comme les évocations se répercutaient dans le cerveau de l'observateur et du romancier. Leur marche était si soudaine, si rapide que souvent il avait à peine le temps de les inscrire avec leur complet développement. Sa plume, si alerte pourtant, devait se contenter de noter ce qu'il appelait «les dominantes». Les détails, les explications, tout l'appareil d'indispensable virtuosité pour faire comprendre au lecteur «les choses entresenties», il les remettait à plus tard, aux heures de repos et de patience. Sur l'instant, Daudet écrivait comme il parlait, avec une improvisation à la fois ordonnée et jaillissante, toute pleine de rapprochements inattendus, de ricochets de mots et d'idées flambant l'un contre l'autre, ainsi que des étincelles s'allument au bout de deux fils électriques subitement mis en contact. Par son emportement de belle humeur et de scintillante justesse, son style ne différait point de sa conversation ; et si l'on veut se rendre compte comment il se parlait d'abord ses chapitres à lui-même, comment il les esquissait pour ainsi dire oralement avant de leur chercher dans l'encrier une forme plus fixe et plus définitive, qu'on lise tout haut ces deux croquis copiés au hasard dans le manuscrit original des études faites pour *Sapho*.

« Arrive le soir à Avignon. Personne à la gare. Prend une voiture. Deux heures d'Avignon. Personne là. Croit le malheur arrivé. Colère contre Sapho. Le Rhône. Laisse la voiture, prend un raccourci, arrive par les vignes. Odeur de myrtes. Grimpe des murs. L'heure sonne au clocher, tout près. Voix amie. Sa mère qu'il n'a plus vue depuis si longtemps. Ah ! quand ils sont morts, comme on sent le vide. La ruine du vieux château des Papes. La maison de Gaussin, longue, basse, ferme et château. Voit une lumière au premier, chambre de sa mère. L'effet de veillée funèbre, une orfraie dans la nuit. S'arrête. Puis se dit que peut-être sa mère n'est pas morte, qu'il aura le temps de la voir, de se faire voir une minute, se figure le regard anxieux de sa mère : « Est-ce qu'il ne viendra pas ? » Il court, les pierres roulent sous ses pas ; et tout à coup une ombre s'approche. Caresse chaude. C'est Miracle. Le vieux chien Miracle, qui l'a reconnu, le lèche. Abreuvoir. Le puits. La maison en pleine lune. »

Veut-on voir Marseille en tumulte de commerce et d'exotisme au bord de la Méditerranée ? Écoutez encore ce croquis lisible à peine sur le petit cahier de tout à l'heure, tant la main a été embarrassée et surmenée à suivre la mémoire et l'imagination de l'écrivain.

« Bruits de Marseille. Des cris dans toutes les langues sonores. Grecs, Maltais, Italiens, Provençaux. Des cloches, tambours, clairons des ports, cris des marchands de coquillages. Au bas de l'hôtel, un oiselier. Oiseaux des Iles, kakatoès dans des cages, sur la porte. Des mouettes. Miaulements. De temps en temps, le rauque mugissement d'un transatlantique. La mer bleue, comme une eau de teinture, rebroussée de vagues. Des forêts de mâts, en paquet, en écheveau. La rade, ses îles,

rochers gris, brume soufrée des ports de mer. Navires qui parlent. Voiles. Fumées qui s'envolent. Les phares qui s'allument. Dans la nuit, on entend un rauque mugissement; la voix des voyages.»

Tel quel, ce récit saccadé, haletant, où tout se mêle, où rien n'est négligé, ni le bruit, ni le mouvement, ni la couleur; où l'angoisse morale se confond avec le paysage pour en changer le caractère et l'aspect; ce récit de trépidation et de fièvre ne saurait cependant faire digne figure dans un livre. Souvent le lecteur risquerait de se perdre au milieu de ces soubresauts et de ne pas comprendre au travers de ces continuelles secousses. Il convient d'établir un lien invisible et savant entre ces idées qui s'engendrent spontanément l'une l'autre. Il faut rétablir sur le papier leur nuance de logique secrète, assurer la transition de leurs liaisons. Il faut écrire entre les lignes, commenter les intentions, compléter les sous-entendus, rendre saisissable et précis l'insaisissable même, de telle sorte que l'émotion éparsse se condense sans rien perdre de sa délicatesse, garde sa puissance sans rien perdre de sa légèreté et trouve ainsi la force communicative d'expansion par laquelle elle se répercutera dans les esprits et dans les cœurs les plus rebelles.

C'est le travail préliminaire qui se fait là sur la petite table de M^{me} Alphonse Daudet, quand les premiers feuillets lui arrivent encore humides d'une encre qui semble la sueur d'une plume ayant couru trop vite. Elle donne le temps de se reposer à ces idées et à ces phrases empressées à se formuler. Elle les ordonne. Elle leur fait un bout de toilette, leur permet de souffler et de se reconnaître. Quand tout à l'heure, la copie, par l'office de l'enfant à cheveux blonds qui sera Léon Daudet, retournera vers Alphonse Daudet, le romancier verra alors son œuvre dans son exacte perspective et dans sa vraie lumière. La page sans doute n'est pas en tous points telle que l'imprimeur la mettra sous presse. Daudet la reprendra avec le soin de conserver son originalité propre en même temps que l'originalité de sa collaboratrice. Cette page il la récriera comme une page nouvelle, sans trembler devant le dictionnaire de l'Académie, ce «dictionnaire formidable comme un code où seraient formulés la loi des mots et les châtements des hardiesses». Il s'est librement créé une conscience d'écrivain «jamais bourrelée de ces scrupules littéraires qui tuent la veine et dégoûtent d'oser». Il s'est convaincu, par son exemple il convaincra les autres, que «la langue française n'est pas une langue morte à écrire avec un dictionnaire d'expressions définitives classées comme dans un Gradus. Il la sent frémissante de vie et houleuse, un beau fleuve roulant à pleins bords. Le fleuve ramasse bien des scories en route. On y jette tout; mais laissez couler, il fera son tri lui-même.»

Ainsi, il rechercha toujours «la clarté, la limpidité concise», s'efforçant «à mettre le plus de choses dans le moins de mots». Il évitait les néologismes, persuadé qu'ils sont plus souvent néfastes qu'utiles et que la nouveauté des termes, chez un auteur, ressemble à une espèce de bégaiement ou d'aphasie. Il admirait moins la richesse ou l'ingéniosité de leur invention que la pauvreté et l'embarras de leur vocabulaire. Le sien ne fut jamais à court. Du reste, il l'entretenait sans cesse par des lectures de tout genre sur les sujets les plus opposés. Personne mieux que lui, souvent, ne sut indiquer la juste manière de définition de théories et de systèmes restés obscurs sous la phraséologie verbeusement doctorale des savants. Ce n'est

pas qu'il reculait devant un vocable singulier, quand ce vocable lui paraissait indispensable pour la vérité d'un type ou d'une situation. On rencontre dans ses romans maintes expressions venues des ateliers d'ouvriers ou des ateliers d'artistes, mais il les emploie à propos, dans des cas exceptionnels, le plus ordinairement quand il sténographie une conversation et quand il a besoin de maintenir la permanence d'un caractère. Alors, c'est un tic qu'il reproduit et non une façon de dire qu'il adopte.

Avant tout il se préoccupait de la précision, de la sveltesse et du mouvement de la phrase. Il la voulait claire, nettoyée des métaphores dont il redoutait le parasitisme, aérée ; et se défendait contre les pages sans alinéas, les paragraphes compacts et sans points à la ligne qu'il comparait à des « fenêtres fermées ». Surtout, il mettait une espèce de coquetterie à cacher la science de son arrangement et l'harmonie de sa composition. « Le pire tumulte subit des lois, disait-il. Même pour la peinture des passions où le désordre est une beauté, que ce désordre ne soit qu'apparent, que l'on sente une règle profonde. » Artiste consciencieux à l'excès, il s'était garé cependant des excès mêmes de la conscience. « Trop de scrupules », écrit-il en marge de l'esquisse d'un chapitre sur lequel il lui semble avoir trop longtemps besogné.

Son effort fut de « ne jamais céder » à ce tyrannique besoin de perfection qui fait reprendre aux écrivains et recommencer dix fois, vingt fois la même page. J'en sais, ajoute-t-il, qui s'épuisent ainsi, se consomment stérilement pendant des années sur un même ouvrage, paralysent leurs qualités réelles et en arrivent à produire ce que j'appelle de la littérature de sourd, dont les beautés, les finesses ne sont plus comprises que d'eux seuls. » Ainsi, joignant la pondération à la verve, l'esprit à l'émotion, franc et souple d'allure, classique de forme, il a créé ce style inimitable, personnel, reconnaissable entre tous par son charme et son ironie, ce style où se plaisent les lettrés, que les plus ignorants sentent dès les premières lignes d'un livre et qui les fait s'écrier : « Tiens, c'est du Daudet. »

* * *

L'indépendance qu'il manifestait contre la tyrannie des mots, n'était, évidemment, qu'une émanation naturelle de son esprit originairement dégagé de toutes les soumissions intellectuelles et de tous les préjugés mondains. Il répugnait aux expressions comme aux idées toutes faites et n'abhorrait rien tant que le pédantisme avec la convention despotique qui en résulte. Fort au courant de la manœuvre des choses du monde et n'ayant rien ignoré de leur fugacité, il les jugeait au delà de l'instant ou de l'heure où elles se produisaient et se gardait bien de donner à ses impressions sur des événements éphémères la rigueur des théories et la rigidité des formules. Il s'éloignait de tous les systèmes non par dédain, mais par connaissance supérieure, car les systèmes, à cause de l'effort même que leurs auteurs dépensent pour les soutenir et les faire accepter, faussent les proportions, dupent leurs artisans en attendant qu'ils dupent le public et conduisent à une espèce de mensonge inconscient qui lui semblait intolérable.

Le passé qu'il avait étudié de haut, et par-dessus les livres, avant de lire dans les hommes du présent, ne lui avait laissé aucun doute sur la vanité et l'ostentation du dogmatisme. Trop pénétré de la science pour ne point savoir qu'elle n'est jamais

qu'une façon de l'incertitude, il se gardait de trop croire aux plus précises définitions, car la définition, à son sens, n'était que le terme moyen et pour ainsi dire transactionnel entre la connaissance inquiète du savant et son désir de se faire comprendre des ignorants. La définition, ainsi, lui semblait contenir d'infinis motifs d'erreur, et il prenait toutes les précautions pour ne point les aggraver par l'amplification et la rhétorique.

Répétant un axiome, sinon un vers de Boileau : « Rarement un esprit ose être ce qu'il est », il s'étonnait de la servitude volontaire que s'imposent certains écrivains, moins intéressés du spectacle de l'existence que du souci de plier l'existence au succès de leurs démonstrations et de leurs thèses. Il les plaignait du despotisme imaginaire qu'ils se créaient pour s'y mieux asservir, et de la confusion qu'ils établissaient entre le travail des phénomènes humains et les phénomènes mieux réglés qu'on étudie dans les laboratoires. Puisque la science, sous toutes ses formes, n'est jamais qu'une explication relative de la vie, et que, en aucun moment, elle ne saurait prétendre à la diriger parce qu'elle ne la connaît pas tout entière, il se contentait de lui demander, non point des vérités, car les vérités ne sont jamais que temporaires, mais des sujets nouveaux propres à provoquer des manières imprévues d'intérêt et d'émotion.

Sans qu'il ait jamais mis enseigne de révolutionnaire, personne cependant, dans sa vie, comme dans ses livres, ne témoigna d'une tendresse plus décidée pour toute espèce de liberté. André Gill s'est prophétiquement trompé quand, dans une caricature de ses bons jours, célébrant à la fois la notoriété du vélocipède, à son origine, et les premiers succès de Alphonse Daudet, il déguisait Daudet en cigale, courant sur le pont des Arts, vers l'Institut, à pleines pédales. D'ordinaire, l'Académie ne manque pas de candidats moindres qui s'empressent à la solliciter. Elle les fait attendre, elle les humilie par ses retards en attendant qu'elle les accueille pour les rabaisser par ses éloges. Daudet lui, se refusa à l'Académie. Il était convaincu « qu'on n'aide point son œuvre, qu'elle va toute seule. Si elle est franche et valide, nul obstacle ne l'empêchera. » Cette note que Léon Daudet a transcrite des petits cahiers où son père jetait chaque jour ses pensées, ses projets, et aussi ses intimes résolutions, Alphonse Daudet la relut toujours sans remords. Quand le bruit de sa candidature se répand et que l'opinion, devançant les suffrages de la Compagnie, a déjà fait l'élection, il n'éprouve aucune peine pour accorder sa conduite publique avec ses sentiments secrets. Il dédaigne sans effort d'endosser cet habit vert sur lequel il s'est déjà égayé dans les *Femmes d'Artistes*. La « galéjade » tourne ici au sérieux et il ne se dérobe point aux conséquences d'une plaisanterie plus réfléchie qu'on ne le semblait croire. Alors, en trois lignes, sans emphase et sans arrière-pensée, il répond « qu'il n'a jamais été, qu'il n'est pas, et qu'il ne sera jamais candidat à l'Académie française. »

Et ce n'était point là l'affirmation de hasard ordinaire chez ses compatriotes du Midi, chez lesquels on rencontre toujours, au gré des circonstances, une espèce d'astuce ecclésiastique, et qui ne sont pas rares en Sixte-Quint ambitieux, sournois, et ayant toujours une opinion ou une béquille à jeter. Il venait de fixer dans *Numa Roumestan* le type de ces faux bons garçons n'ayant pas l'air « de penser quand ils ne parlent pas, lançant les mots devant eux, en rabatteurs, pour faire lever les idées »,

hâbleurs d'innocence plus calculée qu'ils ne semblent, à qui Montaigne a inventé de la bonne foi en disant que « les pensées leur arrivent au bruit de leur voix comme la foudre au son des cloches ». Il n'avait point, comme eux, la conviction que les promesses existent seulement par leur bruit et que « les paroles n'ont qu'un sens relatif qu'il faut toujours mettre au point ». Il fit voir que ses promesses, à lui, allaient plus loin que leur sonorité. Pour preuve de son désintéressement et de sa sincérité, il écrivit *l'Immortel*. Comme d'impitoyables explorateurs déterrent les momies aveuglément vénérées dans leurs séculaires nécropoles et mettent au jour les tares de leur antique néant, Daudet déshabilla l'Académie des bandelettes du respect usé qui l'entourait encore et jeta son cadavre sec et triste aux risées de la France égayée par l'anatomie cruelle de cette misérable gloire.

Il n'insiste pas sur les ridicules de l'Académie, il les constate sans les exagérer. Ils ne diffèrent guère des ridicules de la plupart des corps constitués qui se régissent par des règles étroites, presque monastiques, et, à défaut de plus grande autorité d'équilibre, se maintiennent par la grimace. Ni l'envie, ni la perfidie, ni l'intrigue n'appartiennent en propre à l'Académie française. Aussi le livre de Daudet ne s'attarde pas aux jolies médisances. Il s'élève vite au-dessus du pamphlet. Rapidement il court à cette conclusion agressive où Astier-Réhu, songeant au suicide et se préparant à changer de néant, voit clair dans sa vie gâtée par la satisfaction même de ses académiques ambitions, et là, sur le pont où sonne le pas des étudiants qui le frôlent au bras de leurs maîtresses, « voudrait crier à la jeunesse française : Ce n'est pas vrai, on vous trompe. L'Académie, un leurre, un mirage. Faites votre route et votre œuvre en dehors d'elle. Surtout ne lui sacrifiez rien, car elle n'a rien à vous donner de ce que vous n'apporteriez pas, ni le talent, ni la gloire, ni le suprême contentement de soi. Ce n'est ni un recours, ni un asile, l'Académie ! Idole creuse, religion qui ne console pas. Et ceux qui, dans leur détresse se sont tournés vers elle, qui lui ont tendu leurs bras découragés d'aimer ou de maudire, n'y ont étreint qu'une ombre, et le vide... le vide ! »

Astier-Réhu ne parle pas seul dans cette profession de foi. Alphonse Daudet lui a prêté son accent, soufflé sa conviction. Avec une égale insistance, en des termes adoucis par la tendresse, dans l'intimité de ce Champrosay où il cause, que de fois n'a-t-on pas entendu Alphonse Daudet déconseiller à « son vieux Goncourt » de créer la Société posthume à la littéraire fondation de laquelle M. Edmond de Goncourt s'entêta par respect pour la mémoire et le rêve de son frère. Non point que Alphonse Daudet méconnût la louable intention et l'idéale générosité de l'œuvre, mais parce que, même dans l'amitié, il avait peur des classifications et restait rebelle à la hiérarchie.

Il redoutait l'endurcissement des esprits littéraires souvent semblable à l'endurcissement des cœurs religieux. Car les dévotions, d'où qu'elles viennent, engendrent toujours des sectaires dont l'intolérance ne sert ni la littérature ni la foi. A l'une comme à l'autre, il demandait de la souplesse à suivre le mouvement des idées, un grand art de complaisance pour s'adapter aux nécessités sociales du temps. Il tolérât mal ce fanatisme moderne qui, sous l'hypocrite apparence de la liberté d'examen, crée aujourd'hui, derrière les doctrines les plus révolutionnaires, des modes imprévus

d'oppression pour les consciences. Les évangiles du scepticisme ne lui paraissaient pas plus acceptables que les évangiles de la croyance, puisque, eux aussi, ne laissaient pas de faire des illuminés et des martyrs. Tandis que la France peu perspicace n'imaginait point de cléricalisme en dehors des prêtres catholiques, s'en tenait encore aux sarcasmes de Voltaire contre les moines, répétait encore contre les couvents les facéties et les arguments de Diderot dans la *Religieuse*, Alphonse Daudet montra que ce pays, si fier de son incrédulité, acceptait cependant, sous d'autres noms, les conditions et les pratiques de servilité intellectuelle dont il se croyait débarrassé. Pour être dissimulées sous le prétexte de charité et de philanthropie, elles ne semblèrent à Daudet ni moins injurieuses, ni moins tyranniques.

Un hasard lui fit surprendre le danger de ces apôtres laïques, volontiers en croisade chez les déshérités et chez les pauvres, provoquant les vocations par les prêches et les décidant, même par le narcotique, même par l'hypnotisme. Il ne tarda pas à découvrir en dehors des églises de mondains tourmenteurs d'âmes aussi cruels que les farouches Torquemadas. Il vit l'effet insinuant et sûr de leur influence. Il entendit les lamentations de leurs victimes et se décida à rompre le silence que la complicité des salons et des chaires organisait autour de leurs crimes de lèse-humanité. C'est sa propre indignation que, dans l'*Évangéliste*, il prête au pasteur protestant flétrissant, en plein sermon, le terrible travail de M^{me} Autheman arrachant les enfants à leur famille et leur séchant tellement le cœur en Dieu qu'elle détruit à jamais toute idée de tendresse envers leurs parents et rend impossible le retour vers la plus simple, vers la plus habituelle des affections du monde. Et comme le ministre du culte refuse la communion des fidèles à son implacable pénitente et la jette hors du pardon, châtiment rare, châtiment unique peut-être dans les romans d'Alphonse Daudet, Alphonse Daudet refuse l'indulgence à celle qui s'est mise hors de la pitié, hors de l'émotion.

Lui aussi est « en haut de la côte ». Il est au sommet de son œuvre, à cette heure où, venant de plus haut, les paroles des écrivains, mieux écoutées, se répercutent plus loin dans le cœur des foules. Il sent son autorité, mais il sent aussi que l'exercice de cette autorité exige davantage de précaution et de mesure. Il se l'est dit sur ses « Petits Cahiers » et se répète sa maxime : « Respecter le lecteur : moralement, l'auteur a charge d'âme. Pouvant corrompre, et sûr de ses moyens, il est coupable s'il en abuse, s'il détruit la noblesse vitale, s'il ne va pas de bas en haut, direction d'une conscience honnête. » Il lui faut éviter de déclamer dans un sujet si propre à la déclamation, et quel illogisme ce serait de combattre la prédication par une autre prédication ! Certes les modèles ne manquent pas, mais ce sont les modèles surtout dont il faut fuir l'exemple. D'autre part, le public n'a guère l'oreille affinée à entendre l'analyse sans passion ni grossièreté de ces singulières dépravations mentales. Molière n'a pas pris soin de protéger son *Imposteur* contre la concupiscence et contre la lubricité. Tartufe convoite Elmire avec plus d'ardeur qu'il ne convoite la maison d'Orgon. Eugène Sue, plus basement populaire, pour toute philosophie, ramène les projets de d'Estrigny et l'astuce de Rodin à la simple rapacité. Le meilleur de leur diplomatie aboutit au vol. Libertinage et rapine, voilà les deux aspects sous lesquels le lecteur considère d'ordinaire les théologies et leurs représentants. Comment changer son orientation, lui faire

comprendre qu'il est des ruines d'intelligence plus effroyables et plus profondément dramatiques que les ruines d'honneur ou d'argent? Comment expliquer que dans les captations d'intellect tout ne se manœuvre pas par l'imposture et que précisément la puissance de la conviction peut devenir aussi désastreuse que le calcul de la mauvaise foi? Par quel procédé faire entendre enfin que toutes les perversités de la raison ne se manifestent pas essentiellement par des désirs et des exaspérations sensuels, qu'en dépit du mot la corruption peut être chaste? Bien plus, par quelles ressources inattendues d'application et de style rendre émouvante l'étude même de l'insensibilité?

Alphonse Daudet a prévu ces difficultés. Il aime mieux le péril et l'angoisse de la nouveauté où il entre que le paresseux contentement qu'il trouverait dans une œuvre plus près de ses habitudes et de son encier, mais où sa maîtrise s'exercerait sans surprises et sans trouvailles. D'ailleurs, pour l'*Évangéliste* comme pour ses autres romans, la vie, la grande instigatrice, travaille en sa compagnie. Tandis que, cachant au milieu des paysages sa science d'historien et d'archéologue, à Ablon, à Athis, plus haut à Petit-Bourg, il reconstitue comme en se jouant le passé huguenot de ces vieux villages des bords de la Seine qui eurent leur temple et leurs fidèles avant le temple de Charenton; tandis que, au rythme évoqué des psaumes mis en français par Marot, en musique par Goudimel, il mêle le murmure d'eau des bruyantes écluses où sur les péniches, la tanche au vin fume dans la casserole, le drame, chaque jour, se joue à côté de lui, presque sous ses yeux. Il lui suffit de le regarder, de le transposer et de l'écrire.

Les petits mémoires intellectuels que Daudet intitulait *Histoire de mes livres*, et par lesquels il aimait à mettre le public au courant des intimes secrets de la conception et des divers incidents de l'ordonnance de ses romans ayant cessé avec sa collaboration au *Nouveau Temps*, un journal russe, nous n'avons point sur la composition de l'*Évangéliste* les mêmes renseignements écrits qu'il, pour l'analyste et le psychologue littéraire, rendent si précieuses les notices précédant les *Lettres de mon moulin*, le *Petit Chose*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *Jack* ou *Tartarin de Tarascon*. Daudet cause, et sa conversation supplée à la préface regrettée.

* * *

Il l'a coudoyée longtemps, cette Niobé moderne, qui répond au nom de M^{me} Ebsen. Elle venait dans une maison de lui bien connue. A des jours fixes, à des heures immuables, elle montait assidûment les mêmes escaliers, en haut desquels elle donnait, à de jeunes enfants, des leçons de langues étrangères. Langue anglaise, langue allemande, langue italienne, langues slaves, elle les savait toutes. Toutes elle les enseignait, espèce de Babel vivante, perdant sa nationalité dans les mots de tous les peuples, et tellement domestiquée à formuler des pensées convenues en des termes internationaux, qu'elle ne semblait rien posséder en propre, ni sentiment, ni expression.

Pourtant, Alphonse Daudet a surpris une originalité chez cette femme aux idées cosmopolites. Tandis qu'elle travaille et s'épuise dans le dur labeur d'expliquer les textes, grammaires et syntaxes des dialectes les plus indifférents et les plus opposés,

il devine chez elle une préoccupation constante au travers de la variété des vocables et, pour ainsi dire, une douleur fixe, extérieure au métier qu'elle exerce pour gagner sa vie. Comme il y a des musiques de tristesse cachées sous le détachement apparent de leur accompagnement, au travers des dissimulations qu'impose le décorum de l'existence, il cherche à découvrir la personnalité vraie de cette femme masquée par les mots et par la servitude.

D'ailleurs, elle ne sait pas toujours garder son allure d'impassibilité. Certains jours, pendant les instants de récréation qu'elle laisse à sa fatigue et à la fatigue de son élève, il l'a vue tirant de sa poche des lettres au papier usé par des manèges successifs, des lettres qu'elle plie et déplie sans cesse, qu'elle ne se lasse pas de contempler, qu'elle ne se lasse pas de relire.

Il faut reprendre la leçon. La femme alors cache ses paperasses. L'écolier rouvre son livre. Mais l'observateur a remarqué qu'il y a, maintenant, des larmes dans les corrections que le professeur fait aux phrases mal traduites. Ni les fautes d'un thème, ni les contresens d'une version ne sont capables de susciter tant d'émoi chez le plus scrupuleux des maîtres. D'où vient cette douleur ? D'où viennent ces pleurs qui, pareils à l'eau au travers d'un rocher, jaillissent au travers des rigueurs de l'étiquette et du respect humain ? Alors, la leçon terminée, une autre interrogation commence. Cette interrogation, c'est Daudet qui la mène. C'est le professeur qui fait les réponses. Après avoir vidé son cerveau de sa petite science, M^{me} Ebsen vide son cœur de toute son immense tristesse. Elle vient de trouver en Alphonse Daudet ce confesseur absent en cette religion protestante à laquelle elle appartient, un confesseur tendre, insinuant, persuasif, pitoyable à ce point qu'il demeure épouvanté des aveux qu'il reçoit et des imprévues perversités qu'il découvre.

Ces lettres, tout à l'heure, tirées en secret du petit sac où l'institutrice, comme un soldat, porte avec elle ses lourds ustensiles de travail et de misère, se rouvrent pour lui, dans leurs feuillets fanés. Et quand le curieux recule d'étonnement devant la cruauté de ces barbares correspondances entre fille et mère ; quand il a peur de comprendre et s'enquiert par quels procédés de souveraine inhumanité un cœur a pu arriver à un tel degré de néant, on lui apprend à lire entre les lignes. L'histoire de la suggestion morbide exercée sur Éline Ebsen lui est révélée peu à peu, dans une effusion d'indignation et de sanglots. Éline Ebsen, comme les religieuses de Loudun, elle aussi, a rencontré le mauvais prophète. Non plus l'Urbain Grandier, dont la parole, au passage, peut exalter l'esprit enfermé des nonnes, mais le prophète féminin, peut-être plus terrible à se faire entendre des nerfs mal équilibrés, plus savant aussi à pousser hors du monde les âmes maladroites et à les égarer dans leur recherche de Dieu. La femme manque souvent de pitié pour le succès des idées auxquelles elle se dévoue. Personne mieux qu'elle, par ses astucieuses pratiques de douceur, ne dépouille les théories religieuses de ce qu'elles ont l'air de garder de tendresse et de conserver d'humanité. De même que, mondainement, elle exige toujours de la servitude à ses caprices, dévotement, elle réclame avec empire que les fidèles qu'elle entraîne, sacrifient tout, eux-mêmes et les autres, au culte implacable dont, par fantaisie ou désœuvrement, elle s'institue la prêtresse. Éline Ebsen en est la preuve et la victime.

Alors, la vieille institutrice se trouvant un langage personnel, avec des phrases

qui ne viennent pas des lexiques, des mots éloquents jusque dans la déformation qu'elle leur fait subir dans ce français où elle est moins habile qu'en ses langues de profession, tragiquement comique et navrée jusqu'à l'épouvante, dit à Daudet sa fille perdue et tellement enfoncée dans les psaumes et dans les temples que, après les lamentables lettres où déjà défaillait son cœur, elle n'a plus trouvé ni la science d'écrire à sa mère, ni le désir même de la revoir et de l'embrasser. A quoi bon, du reste? Un jour, ces deux femmes qu'on a travaillé à rendre étrangères l'une à l'autre, se sont rencontrées pour la dernière fois. Proches et séparées, les mots leur ont manqué comme la végétation manque dans le désert. La fille, elle, n'a point souffert de ce silence venu de sa propre aridité intellectuelle. Mais la mère en porte éternellement la mémoire et le deuil. C'est pour cette mort de vivante, pire qu'une vraie mort, qu'elle promène maintenant dans la vie la tristesse de sa démarche et de ses vêtements noirs. Pareille à la voix des solitudes, elle crie, mais en vain, vers quelqu'un qui s'est désappris de lui répondre. Trop faible pour se révolter, désormais impuissante à se plaindre, effrayée surtout par la loi qu'elle a invoquée et qui s'est mise en branle seulement pour se retourner contre elle, désormais isolée et muette, sans espérer de secours, elle vit par coutume, pleine de la terreur de trop comprendre ce farouche symbolisme chrétien qui, se continuant par delà le Calvaire, dans le monde contemporain, courbe encore les mères en pleurs aux pieds du Christ en croix.

Car de quelle voix se faire entendre? De quelles oreilles se faire écouter? Par quel cri troublant le scepticisme et l'habitude, persuader la société moderne que, de nos jours, l'excès d'une religion encore peut troubler la paix des familles? Ce n'est pas la première fois que M^{me} Ebsen raconte son maternel martyre. Sa lamentation dans sa clientèle, jamais, n'a intéressé personne. On l'écoute par condescendance. L'homélie terminée, on juge la brave femme comme un peu atteinte du délire de la persécution. La persécution, Daudet la voit exactement là où elle est, là où elle domine et se cache. Il ne se déconcerte pas devant les bavardages et les redites. Plus M^{me} Ebsen parle, plus il étudie le secret procédé d'embauchage des individus et des âmes. Jour par jour, pour ainsi dire, il assiste au spectacle de l'effort d'Éline s'appliquant à devenir dénaturée. Comme on lit un texte ancien sous l'enchevêtrement d'un palimpseste, derrière les lettres qui lui sont communiquées, il devine la terrible conseillère armée en guerre pour la victoire de sa foi, embusquée derrière l'argent qui la protège et tue en sa compagnie. Quand elle ne peut pas convertir, M^{me} Autheman affame, et elle affame avec une telle adresse que la faim qu'elle provoque, semble naturelle et ne point résulter de ses calculs. «C'est par les petits qu'on apprend les disgrâces,» avait déjà écrit Daudet; voici que par les petits, maintenant, il apprend les redoutables ressorts d'une doctrine appuyée sur le million.

Il voit clairement que «sur l'écroulement des vieux privilèges, il en reste un debout, qui les vaut tous, une tyrannie plus haute que les lois et les révolutions, grandie du formidable abatage qu'on a fait autour d'elle, c'est la fortune, la vraie force moderne, nivelant tout, inconsciemment, sans effort, par la force naturelle des choses, le poids de l'argent, l'universel aplatissement devant l'idole». Daudet écoute, comprend, dénonce ce danger nouveau. Comme les écrivains du XVIII^e siècle,

à leur façon, écrivaient tous leurs mémoires contre la Bastille, lui, leur descendant pour l'indépendance, rédige à son tour un réquisitoire contre les entraves nouvelles et tolérées que rencontre devant elle la libre existence d'une intelligence, la libre pensée d'une femme. Il dit, non sans courage, non sans tristesse aussi, « combien les différences de religion importent peu, puisque les hommes se servent indifféremment de toutes pour les œuvres méchantes et injustes ». L'exemple, il l'a devant lui. Le témoin, chaque jour que lui laisse sa misère, dépose en sa présence. Quand il relate ses griefs et transmet sa protestation au monde stupéfait, oubliant le roman pour se mieux rapprocher de l'existence, il se condamne hautainement à ne plus devenir qu'un greffier de colère et d'éloquence. Du reste, il tient pour « exagérée la théorie de l'impassibilité ». Celui qui raconte, à son sens, « a le droit de s'émouvoir, discrètement, à la cantonade, après héros et héroïnes, sans désaccorder l'illusion qui fait le charme ».

Donc, par une superbe intervention littéraire, qui montre à quel point il était familier de tous les procédés, il se souviendra de Bossuet et du discours sur les *Devoirs des rois* où Bossuet félicite Louis XIV d'avoir réduit l'hérésie huguenote à ce point « que ses nouveautés, depuis, n'ont plus osé se faire connaître ». Les nouveautés ont recommencé à la faveur de la complaisance philosophique dont elles abusent ; et Daudet, montant dans la chaire de vérité, à côté du pasteur Aussandon, au nom d'un scepticisme supérieur qui abîme toutes les sectes dans le même mépris, s'écrit : « Il y a trois cents ans, Ayrault, avocat au parlement de Paris, un savant et un sage, eut la douleur de perdre son fils unique, détourné par les Jésuites qui l'enrôlèrent dans leur ordre et plus jamais ne le laissèrent revoir aux siens. Le désespoir de ce père fut si immense, si éloquent, que le roi, le parlement, le pape même, s'entremirent pour lui faire rendre son fils qui resta toujours introuvable. A trois siècles de distance, des protestants, des chrétiens réformés viennent de renouveler cet abominable attentat. » Et Magnobos, le grand orateur des enterrements civils, contrôle son ironie, quand, le cœur navré des usurpations de la liberté, flétrissant l'hypocrite démocratie dont il est l'apôtre désabusé, un jour de 14 Juillet, il refuse de se mêler à ce peuple « content d'avoir gueulé » et allumé des lampions devant des francs-maçons malfaisants et plus insupportables que les dieux.

*
* *

« C'est une de mes faiblesses, dit Alphonse Daudet, de garder leurs noms à mes modèles. Je m'imagine que les noms transformés ôtent de leur intégrité à des créations qui sont presque toujours des réminiscences de la vie, des fantômes hantants, et seulement apaisés lorsque je les fixe dans mon œuvre aussi ressemblants que possible. » Aussi, dans l'*Évangéliste*, est-ce à peine s'il change une lettre ou une syllabe au nom réel de M^{me} Ebsen, juste ce qu'il faut pour laisser le personnage près de la réalité, et le garer, dans la vie, des représailles que peut appeler sur lui le foudroyant réquisitoire pour lequel il a trouvé un si retentissant avocat. La recherche est plus longue, quand Daudet se met en travail d'inventer un titre symbolique pour le livre qu'il médite ensuite d'écrire sur l'amour.

Rien n'est plus curieux que de suivre ses expériences et ses hésitations sur le

minuscule cahier d'écolier où il établit les lignes générales du plan de son roman avec l'état civil de ses prochains acteurs. Elles sont visibles et comme vivantes au travers des nombreux dessins griffonnés sur la page blanche, à l'heure incertaine où la plume, point encore accordée avec la pensée, fonctionne en dehors d'elle, dessins bien caractéristiques à cause de leur invariable silhouette. On y voit toujours des figures opposées nez à nez, dans des attitudes d'argumentation passionnée, comme si du croquis de leur controverse, l'auteur espérait voir sortir soudainement le mot, le paragraphe, l'épisode qu'il rêve. On dirait que Alphonse Daudet recommence, ici, sur le papier, entre deux contradicteurs imaginaires, les discussions qu'il aimait, par avance, à provoquer, entre ses amis, sur le sujet et le détail de ses livres.

D'abord il écrit le nom de Thaïs, tranquillement, à main posée, et semble s'arrêter à ce nom-là. Thaïs, cependant fait bientôt place à Psyché. Sapho survient et le séduit un instant. Puis Sapho cesse de lui plaire et se remplace par Lédä. Lédä, à son tour, ne le satisfait pas longtemps. Alors, il essaie trois nouveaux vocables : le Faune, la Faunesse, Salomé. Ceux-là non plus ne le contentent pas. Après un long débat, il retourne au nom de Sapho et l'adopte définitivement. La poétesse antique personnifiant la passion et le sacrifice, après réflexion, le nom de Sapho, mieux que tout autre, lui paraît devoir indiquer le sens philosophique de l'étude qu'il prépare. Et, si Daudet s'inquiète un moment de risquer le reproche de banalité en racontant au monde, qui l'a tant de fois entendue déjà, l'histoire de deux cœurs traversés en leurs tendresses, il s'encourage par cette phrase qu'il note sur un feuillet, en façon de réconfort : « On a tout dit sur l'amour : tout reste à dire encore. »

Les Amoureuses, c'était le titre du premier livre d'Alphonse Daudet ; un livre composé à vingt ans, dans l'ivresse de la fantaisie littéraire et le charme ingénu de l'illusion. Mais la réflexion est venue et voici qu'elles ont bien changé de figure, les amoureuses. La petite Sarah qui, sur un banc de la place Royale, dialoguait si naïvement avec le jeune galant de la *Double conversion*, s'est dépouillée de son innocence. Elle a réintégré Israël « la juive alerte et sans corset, type féminin du peuple qui souffrit tant de fois la mort pour sa Bible et son coffre-fort, et suivit sa route éternelle, toujours chassé, toujours haï, une main vers le Sinaï et l'autre sur son escarcelle ». Maintenant, avisée en son sexe, industrieuse en ses sentiments et sachant quel parti commercial elle en peut tirer, elle continue les traditions de lucre naturelles chez sa tribu toujours errante, toujours rapace. Elle est devenue la Séphora des *Rois en exil*. Moyennant de gros intérêts, elle prête à la petite semaine et son corps et son argent.

Il est passé, le temps de ces *Prunes*, qu'une aimable cousine cueillit dans le verger des enfantines idylles, de ces prunes dont la chair un peu verte encore gardait comme une dentelle la trace des dents blanches aux provocantes et chastes morsures. L'automne des ans est arrivé. L'automne des cœurs aussi. Secouées par tous les vents de la mauvaise vie et de la mauvaise saison, les prunes maintenant gisent au pied de l'arbre vieilli, blettes et cependant appétissantes encore par l'attrait de leur corruption. Sapho ne sera plus qu'une de ces prunes avariées et tentantes quand même, au point de séduire un adolescent par leur défaillante fraîcheur. Après Caoudal le sculpteur, Le Gournerie le poète, Flamant le faussaire et le plus aimé de tous, d'autres encore qui n'ont laissé de notoriété ni dans l'art, ni dans les lettres,

ni dans l'ignominie, Sapho, de lit en lit, Sapho, toujours désirable « avec sa bouche et les dents qui lui manquent », Sapho arrive à Jean Gaussin, pour son repos, croit-elle. Non. Pour son martyre personnel et pour le martyre de l'homme qui s'évertue à l'aimer.

Là-dessus, un vers de Lucrèce sur les coureurs se passant de main en main un éternel flambeau, revient à la mémoire de Daudet. L'ancien répétiteur, le « Petit Chose », se souvient de ses auteurs classiques, les transforme et leur prête une âpreté toute moderne. Ce vers de Lucrèce, il le note dans ses memento, mais avec une variante qui, pendant un instant, aura de l'influence sur la composition et sur la portée intime du livre qu'il médite. Daudet, selon le texte, n'écrit pas : « *Vitai, lampada tradunt* » : à savoir, ils se passent le flambeau de *la vie*. Sollicité par l'équivoque d'une consonance et se croyant servi par un imperturbable souvenir, il écrit : « *Vitii lampada tradunt* » : c'est-à-dire ils se passent le flambeau du *vice*. Or cette idée de vice troublera momentanément la sérénité morale avec l'équilibre de conception du romancier.

Il commence son œuvre avec l'intention point dissimulée d'en faire une leçon et comme un épouvantail pour les tendresses des jeunes hommes. Il la dédie « A mes fils quand ils auront vingt ans », avec l'espoir secret que ses fils, les fils aussi du lecteur, profiteront de l'exemple et se mettront en garde contre ces passions de la première et fugace sensualité après lesquelles l'honneur, toujours, ne survit pas aux décadences du plaisir. Daudet s'imagine d'abord que la condition d'amour qu'il crée à Jean Gaussin défendra ses contemporains de l'avenir contre ces affections acharnées qui s'augmentent par l'excès même de leur douloureuse difficulté et demandent aux jeunes cœurs tant d'efforts pour l'abnégation, qu'au lendemain d'une sagesse venue enfin de la fatigue, ils restent à tout jamais privés de la faculté de décemment aimer.

Mais à mesure que le plan se précise au milieu des ratures incessantes, il se dégage d'un enseignement trop sévère. Par conscience délibérée, Daudet se rapproche de l'humanité, et par suite, de l'indulgence. Un vers latin arbitrairement orthographié l'avait égaré. Un distique latin le ramène à une notion plus détachée, plus haute, plus expresse de son sujet. Au-dessous de la citation de Lucrèce, il écrit bientôt comme un correctif : « *Odi et amo, quare id facio, fortasse, requiro, Nescio, sed fieri sentio et excrucior.* » « Je hais et j'aime en même temps. Pourquoi ? Je m'interroge en vain. Je ne sais rien, sinon, que je hais et que j'aime, sinon que j'en souffre le martyre. » Catulle ? Tibulle ? Quel est l'auteur qui intervient ainsi pour l'heureuse direction de sa pensée ? Il ne s'inquiète pas de contrôler l'origine de sa citation. Il la subit. Il s'y complait, et par deux fois, dans un coin de page, la plume à la main, il se répète : « *Odi et amo* » comme le motif intellectuel qui servira de thème principal au développement entier de son roman.

Dès lors, le sens du livre se formule. Il ne s'appliquera pas à l'exaltation de l'amour, car il a disparu de la société actuelle, cet amour abstrait, hiératique et presque hors des sens que pratiquèrent Tristan et Yseult, Roméo et Juliette ou Paul et Virginie. Il ne se réduira pas à prononcer bourgeoisement la condamnation des liaisons irrégulières. Le catéchisme suffit à de telles vitupérations. Il montrera davantage. Il fera éclater les détresses de l'amour résultant de l'amour même. Il

rendra sensible, non plus l'union idéale des âmes, mais la lutte des intelligences incapables de se supporter longtemps l'une l'autre. Il révélera l'hostilité des corps de plus en plus maladroits à se réciproquement satisfaire, toujours en stratagèmes pour se fuir, toujours en fureur de se rejoindre, s'éloignant par dégoût, pour s'étreindre ensuite par jalousie de s'être un instant perdus. « Car il y a dans l'habitude d'invisibles et subtiles chaînes. La cohabitation, la vie à deux, s'établissent souvent entre les individus qui se manquent alors surtout qu'ils ont cessé de s'aimer. » Ces unions improvisées par le hasard, indénouables par la lassitude, subsistent seulement par l'habitude de la souffrance. Les amants s'y embrassent cruellement, à la façon de ces blessés qui trouvent un lancinant plaisir à chatouiller leurs plaies béantes. La querelle menace sans cesse sous l'affection, et cette affection-là, qui n'est plus composée que de tortures et de batailles, Daudet en donne la définition par une comparaison tirée des mœurs de ces pays d'Orient où jadis il alla chercher des paysages et d'où il rapporta de la philosophie. Il assimile les deux accouplés à ce chat et à cette femme que les justiciers de l'endroit « cousent ensemble dans une peau de bête toute fraîche. Puis on lâche le paquet sur la plage, hurlant et bondissant en plein soleil. La femme miaule, le chat griffe, tous deux s'entre-dévorent, pendant que la peau se racornit, se resserre sur cette horrible bataille de captifs. C'était cela notre existence, dit Sapho à Jean Gaussin. Je n'en ai pas voulu. Je n'en veux pas. » Et personne, aux heures calmes, n'en voudra après elle.

Personne ne voudra non plus des complaisances dégradantes du musicien de Potter empressé aux pires caprices de sa maîtresse. Personne non plus ne voudra de l'espèce de veulerie voluptueuse du vieux Caoudal, le sculpteur, tendant quand même à l'amour sa figure usée par les baisers des filles. Renseignant même la sagesse, le livre apprend à se défier de l'indifférence comme du reste, car Déchelette, l'ingénieur, devant le cadavre d'Alice Doré, suicide par dédain, ne trouve pas plus de joie dans l'affectation du scepticisme que ses compagnons de galanterie n'en ont trouvé dans l'expansion du sentiment. Et comme en ces délicates misères où la fatalité, peut-être, joue plus de rôle que la réflexion, aucun n'est sûr de sa vertu d'un jour, aucun ne peut se flatter d'une sécurité à jamais conquise, Sapho, par le retour qu'elle forçait les lecteurs à faire sur eux-mêmes, Sapho, mieux que par le sermon, toucha des cœurs qui avouaient rencontrer là quelque chose de leur vie et comme un fragment de leur confession personnelle.

Les uns aimèrent ce livre de toutes les forces de leurs craintes. Les autres l'admirèrent de toute l'amertume de leurs souvenirs. Et il faut bien qu'il ait éveillé dans l'humanité l'écho d'une douleur profonde et jusque-là muette, pour que, d'abord publié dans un journal, le roman de Sapho ait provoqué un succès pour ainsi dire quotidien, et une acclamation qui, sans défaillance, se continua jusqu'au dernier mot du dernier feuillet. Il n'y avait plus de compassion possible pour Jean Gaussin, tant la compassion avait été dès longtemps dépensée à l'avance pour des Grioux. Son sort n'inquiétait pas. On devinait bien que, revenu de voyage, revenu de l'amour, le jour était proche où il se marierait, sauf à divorcer comme le père de *Rose et Ninette*, sauf à élever plus tard une chapelle expiatoire des débordements de sa femme, comme M. Feligan dans *la Petite Paroisse*. Mais Sapho, elle, que deviendrait-elle ?

C'est vers elle que la pitié tout entière allait, par-dessus la morale. Elle devenait sympathique, sinon réhabilitée, non point pour son abnégation à quitter Jean Gaussin pour le laisser à son consulat, à sa famille, à son futur ménage, mais pour le grand sanglot que, dans les bois de Ville-d'Avray, pleins d'adieux et de verdures mortes, la vieille amoureuse jetait sur sa beauté fuyante et déjà presque perdue. « Qu'est-ce que tu veux qu'elle devienne, la triste créature qui a si longtemps dormi près de ton cœur ? Fanée, flétrie comme tu me laisses, mais regarde donc ma pauvre figure fripée par les larmes ! » La douleur est la grande purificatrice. Comme l'Église allumant des cierges au long des catafalques, sans s'inquiéter de ce que fut le mort, aux plus obscurs cerveaux prête de la lumière, les plus honnêtes gens, pitoyables malgré leurs préjugés, oublièrent la condition de la courtisane et accordèrent à cette femme deux fois meurtrie dans sa chair et dans son cœur, l'aumône de leur indulgence et de leur pardon. Plus tard, quand Sapho, par la poussée d'un grand mouvement d'émotion, du roman, fut transportée au théâtre, le public la reçut comme une vieille connaissance et lui fit le tendre accueil qu'il avait parfois refusé, sur les planches, aux plus dignes, aux plus honnêtes, aux plus chastes héroïnes d'Alphonse Daudet.

* * *

Daudet cause. Il dit l'attraction qu'il a toujours ressentie pour le théâtre et combien le théâtre, après lui avoir été un instant ouvert et favorable, lui fut plus tard hostile et presque fermé. Il rit encore de son enthousiasme enfantin, quand, dit-il, en Algérie, sous la tente, parmi les cheiks, apprenant par dépêche le succès de la *Dernière Idole* et ne pouvant s'habituer à cette idée de n'avoir personne à qui faire part de sa joie, « je me suis mis en tête d'expliquer, avec les quatre mots d'arabe que je savais et les vingt mots de français que je les supposais savoir, ce qu'est un théâtre et l'importance d'une première représentation parisienne, à l'agah des Ataf, à Sid'Omar, à Si-Sliman, à Boualem ben Cherifa ». Son ton devient moins gai quand il évoque la désillusion que lui causa la mauvaise fortune de l'*Arlésienne*, car les qualités d'originalité que plus tard, à l'Odéon, lors de la reprise de 1885, chacun se plut à reconnaître, passèrent insoupçonnées, quand la pièce, en 1872, fut jouée pour la première fois, au théâtre du Vaudeville.

« Ce fut, dit-il, une chute resplendissante dans la plus jolie musique du monde, en costumes de soie et de velours, au milieu de décors d'opéra-comique. Je sortis de là découragé, écœuré, ayant encore dans les oreilles les rires niais causés par les scènes d'émotion, cette peinture en trois actes de mœurs et d'aventures dont j'étais seul à connaître l'absolue vérité. » Et de fait, ces épisodes de simplicité furent les plus outrageusement incompris. La rencontre de la mère Renaud et du berger Balthazar, entre autres péripéties, surexcita la mauvaise humeur, la raillerie même. Les plus bienveillants parmi les amis de l'auteur, conclurent qu'il fallait supprimer le duo de ces « deux vieux tourtereaux », ainsi que les appelle le patron Marc. Daudet résista contre de si cruels avis et maintint quand même ce passage où le devoir accompli pleure des larmes d'une tristesse si hautaine et si nouvelle, ce passage où la résignation des cœurs séparés par la dignité même de leur amour, invente des

accents d'une justesse et d'une pénétration jusque-là non entendues au théâtre. L'avenir devait lui donner raison. En attendant, l'opinion plus sévère encore que les amis, condamna la pièce tout entière.

Ce fut un grand deuil pour Daudet, que cet insuccès. Il détruisait, à cette heure-là, ses plus chères espérances d'artiste. Non point qu'il recherchât le triomphe pour la vanité du triomphe. Il le souhaitait seulement pour la satisfaction d'éveiller l'intelligence de la foule et de se mieux laisser entendre de son esprit et de son cœur. Il était obligé de constater qu'il avait, cette fois, parlé à des sourds et donné du spectacle à des aveugles. Que faire alors? Quoi écrire, désormais? Alphonse Daudet, ce soir-là, sinon de son talent, douta de son avenir. On trouve, dans les *Contes du Lundi*, la preuve de son angoisse, quand, dans sa nouvelle intitulée : *Un soir de première*, il s'écrit : « Le grand bâtiment que j'ai vu tout à l'heure s'étaler en bruit et en lumière à tout ce coin de boulevard, est sourd, noir, désert, ruisselant comme après un incendie. Allons ! C'est fini, six mois de travail, de rêves, de fatigues, d'espérances, tout cela s'est perdu, envolé à la flambée de gaz d'une soirée. »

Oui, fini ! Les directeurs de théâtres, aux auteurs audacieux, préférèrent les auteurs plus sages à réussir et Alphonse Daudet, reculé de la scène dont il n'avait point respecté les antiques traditions, dut attendre longtemps encore avant de tenter à nouveau la fortune des planches. Il lui fallut vingt ans de renommée, vingt ans de maîtrise dans le roman pour que ses pièces fussent enfin accueillies par les directeurs et applaudies par le public. Encore étaient-elles acceptées seulement quand elles étaient tirées d'un de ses livres à succès. Le romancier, d'avance, était toujours obligé de servir de répondant à l'auteur dramatique envers lequel les plus complaisants gardaient une sorte de défiance. Encore était-il accueilli souvent qu'en la compagnie et avec la garantie d'un collaborateur.

Ne pouvant, malgré lui, utiliser au théâtre ses dons de verve et d'improvisation si propres à l'écriture d'étincelants dialogues, ne pouvant faire passer dans le jeu des acteurs la vie remuante de son alerte personne avec la mimique descriptive et passionnée de ses gestes, pour ne point s'éloigner tout à fait de cette scène vers laquelle le poussait sans cesse son tempérament de causeur et d'artiste, Alphonse Daudet se réfugia dans la critique.

Comme jadis Collé, qui, au XVIII^e siècle, repoussé de toutes les rampes — même des rampes des théâtres de société — se consola de ses comédies ignorées en rendant compte des comédies des autres, Alphonse Daudet, au *Journal Officiel*, accepta avec tendresse d'étudier, une fois par semaine, les manifestations diverses du théâtre contemporain. Là, pendant près de huit ans, avec une patience que ne lassait pas même le pire vaudeville, il analysa les pièces, non point en pédant qui tente moins de connaître les esprits et de les expliquer, que de les régenter et de les plier à ses systèmes, mais en curieux, en virtuose, qui dégage de l'amusement, de l'enseignement même de la plus pauvre des productions et se fait un plaisir délicat d'y louer quand même une espèce de dignité intellectuelle. Il s'ingénia à la découvrir chez l'auteur. Le plus souvent, par générosité, il la lui prête.

On a dit avec justice combien Daudet était bon. La preuve de sa complexion de bonté dans les lettres, se rencontre d'une manière sensible dans ces articles écrits aux lendemains des premières représentations. Daudet ne les jugeant sans doute pas

tous assez définitifs, n'en a réuni qu'un petit nombre et l'on ne voit dans le volume intitulé : *Entre les frises et la rampe*, que les études dont il préférerait la recherche historique ou le caractère pittoresque. Ils donnent une idée incomplète de la manière de critique exercée par Daudet. Mais ouvrons chaque lundi la collection du *Journal Officiel*. Que de netteté dans ces récits toujours si difficiles de l'intrigue d'une pièce ? Quelle exactitude des détails au milieu de la fantaisie d'une phrase qui ressemble à une phrase sténographiée, tant elle garde, sur le papier, de vie, d'émotion et de couleur ! Que d'esprit pour dénoncer les incohérences d'un scénario, pour souligner l'in vraisemblance d'une situation, pour indiquer le manque d'à-propos d'une scène ! Et, l'erreur constatée, quelle précaution de ménagement pour ne pas affliger le dramaturge malheureux en ses conceptions, quelle délicatesse pour ne pas écorcher par trop d'insistance ces sensibles épidermes d'artistes qu'il compare « à des peaux de mandarine ».

Si Daudet, se défendant contre son goût naturel pour l'ironie, prend bien soin de ne pas s'égayer à son tour contre des épisodes condamnés par le rire brutal et contondant des spectateurs mis en veine de facéties, comme il laisse librement déborder son enthousiasme quand il a noté au passage une belle idée, une belle tirade, ne fût-ce même qu'une belle intention ! C'est sa joie de révéler une intelligence à ses lecteurs, une joie de la révéler à elle-même et de l'encourager parce qu'elle se sent comprise à demi-mot, devinée sous ses bégaiements et ses sous-entendus. Personne mieux que Daudet, avec sa science de pénétrer ce qu'il appelait les « choses entre-senties », ne sut donner aux débutants souvent malmenés par d'autres, du réconfort et de la confiance dans leurs essais. Si d'aventure la pièce dont il est contraint de parler se fait trop désespérément insipide et vulgaire, Alphonse Daudet la tire hors du néant à force de poésie extérieure. Avec légèreté, il la hausse vers des philosophies auxquelles elle ne prétendait guère. Il sauve une situation ridicule avec un souvenir de Montaigne et, par l'effort d'une citation adroitement choisie, la rapproche des incertitudes de Diderot. Au milieu de la toile de fond grossièrement peinte, par la mémoire d'un alexandrin, il évoque les paysages vastes et lumineux des Leconte de Lisle ou des Baudelaire, et, par sa grâce de science et d'idéal, échappe à la misère du triste scénario dont les auteurs n'avaient jamais pensé à rien.

Et puis, Daudet aime les comédiens. Il les aime pour leurs ridicules et pour le déséquilibre fatal que leur cause la disproportion de leur condition au théâtre, où, dans le crime et l'honneur, ils jouent les héros, avec les médiocrités que la vie de tous les jours les contraint à subir. Il peut railler leurs allures, leurs prétentions, « leurs manies, leur difficulté à reprendre pied dans l'existence en sortant de scène, à garder une individualité sous tant de changeantes défroques », mais on sent qu'il professe pour eux une profonde pitié et qu'il s'émeut de l'obscur souffrance de tous ces Delobelle condamnés à des désolations factices et ramenant quand même l'expression de leur douleur la plus profonde à des artifices de mise en scène. Il ne se dissimule pas que « c'est la spécialité de cette race qui fait son étude d'interpréter la vie, de tout comprendre à faux et de garder dans les yeux l'optique convenue, sans ombre, des planches ». Il ne les dédaigne pas cependant quand, par intuition ou travail, ils atteignent à la vérité. Dans *l'Assommoir*, Daudet fut seul à remarquer

la pantomime sinistre de Gil Naza perdant au jeu, fouillant dans sa poche pour payer, tirant son mouchoir, et voyant, derrière, sa poche vide. L'acteur avait trouvé là une mimique de désespoir et d'honnêteté, dont le critique, sur-le-champ, note la nouveauté et la justesse. Et, plus tard, quand il écrira *Sapho*, quand il voudra montrer la tragique amoureuse pleurante et suppliante sous les adieux de son amant, il se souviendra d'un geste, d'une attitude observée au théâtre et mettra dans son agenda : « Me servir du jeu de Sarah Bernhardt dans *Fedora* : la main sur les yeux, sur la bouche. »

Aussi, pour lui, elle reste provocante, et fascinatrice, « la petite porte honteuse et basse qui, dans les théâtres les plus luxueux, sert d'entrée peu triomphale aux auteurs, aux artistes et aux employés de la maison ». En assistant à une représentation de la *Dernière Idole*, devant l'acteur qui, pour mieux réaliser le type rêvé par lui, Daudet, « s'était fait la tête de Béranger », il s'est bien convaincu « que la différence était trop forte, la disproportion trop grande entre ce qu'il avait cru écrire et ce qui se montrait maintenant avec toutes ses rides visibles, tous ses trous éclairés au jour sans pitié de la rampe », et il a souffert en vain de « voir son idéal empaillé ». En vain, au lendemain de *l'Arlésienne*, il s'était résolu à ne plus faire de pièces, « entassant l'un sur l'autre les comptes rendus hostiles, comme un rempart à sa volonté ». Il a tout de même gardé un nostalgique souvenir du plaisir qu'il éprouva lorsque « dans un magnifique décor de Camargue que les herbes de gaz faisaient scintiller jusqu'à la toile de fond, la pastorale déroulait ses scènes lentes et rythmées qu'accompagnait, avec des refrains de vieux Noël et de marches antiques, la musique charmante de Bizet ».

Car Daudet se flattait volontiers d'être infiniment touché par l'action évocatrice et enveloppante de la musique. Il recherchait volontiers l'espèce de surélévation qu'elle donne à l'expression des sentiments. Les *Absents* et le *Char* témoignent qu'il ne dédaigna pas de fournir des livrets à l'Opéra-comique. « En France, dit-il, les gens de lettres ont généralement la musique en horreur, la peinture a tout envahi, A ma connaissance, je suis le premier qui ait confessé tout haut mon ignorance des couleurs et ma passion des notes. Musique qui danse ou musique qui rêve, toutes me parlent, me causent une sensation, la savante, la naïve, celle de Beethoven, Gluck et Chopin, Massenet et Saint-Saëns, la Bamboula, le *Faust* de Gounod et celui de Berlioz, les chants populaires, les orgues ambulants, le tambourin, même les cloches ». Il insiste et ajoute : « La mélodie wagnérienne me roule et m'hypnotise comme la mer ; et les coups d'archet en zigzag des tziganes m'ont empêché de voir l'Exposition. Chaque fois que ces damnés violons m'accrochaient au passage, impossible d'aller plus loin. Il fallait rester là jusqu'au soir, devant un verre de vin de Hongrie, la gorge serrée, les yeux fous, tout le corps secoué au battement nerveux du tympanon ». Du reste, de royales mélancolies et comme le regret d'une grande souveraineté perdue soupirent et se lamentent au milieu de la furieuse gaîté des czardas. Les notes y tourbillonnent sous un perpétuel et sourd ouragan de colère et d'insurrection. Et c'est assurément dans cette antithèse d'orchestre que Alphonse Daudet a trouvé le motif de la scène des *Rois en Exil* où les fidèles de la reine Frédérique partent à la mort, héroïques, souriants, et comme soulevés d'enthousiasme par les mazurkas d'un bal voisin des funérailles.

Ainsi, par des pentes insensibles et sûres, la musique et le roman le ramenaient vers le théâtre. Il se laissa conduire. Alors, acceptant malgré tout les aberrations et les défaillances d'interprétation, il céda à la paternelle curiosité de voir prendre une forme sensible aux Delobelle, aux Sigismond Planus, aux petites Chèbe, aux Monpavon, aux reines Frédérique, aux Christian d'Illyrie, aux Séphora, aux Jack, aux Ida de Barancy, aux d'Argenton, aux Alice Doré, aux Tartarin de Tarascon, aux Numa Roumestan, aux Hettéma, aux Sapho, et de passer, en quelque sorte, sur la scène, la vivante revue de tous les types qu'il avait créés et que, derrière lui, il allait ineffaçablement laisser à la littérature et à l'humanité.

D'ailleurs, avec tous ses défauts, le théâtre est un merveilleux appareil sonore pour la répercussion des idées dans la foule. Les planches qui, trop de fois, rappellent le tréteau, souvent aussi se haussent jusqu'à la chaire d'enseignement et jusqu'à la tribune. Du haut de cette chaire et de cette tribune aux auditeurs quotidiennement renouvelés, Daudet entreprend de faire entendre sa protestation, non point contre la science, comme on a affecté de le croire, mais contre les inhumaines interprétations données à la science par l'ignorance ou par le calcul. Il s'étonne que dans les beaux et calmes travaux de Darwin exaltant l'ascension d'espèces toujours en labeur d'atteindre à un état plus élevé de dignité matérielle et morale, certains qui en triomphent, aient trouvé un catéchisme barbare professant le mépris de toute délicatesse, le droit à la sauvagerie de l'appétit et à la brutalité constamment inventive pour se créer contre l'intelligence des moyens nouveaux de terreur et d'oppression. Il ne supporte point l'abus féroce qui se fait chaque jour de la formule darwinienne, « la lutte pour la vie », laquelle « sert de prétexte et d'excuse à toutes sortes de vilénies et d'infamies ».

« C'est là, dit-il, que m'apparut le danger de l'idée mal comprise, la possible mise en œuvre, par des scélérats ou des ignorants, de doctrines déviées de leur vrai sens, l'atrocité égoïste humain décrété comme une loi nouvelle, et tous les assouvissements, tous les crimes légitimés au nom d'une théorie naturelle formulée par un grand penseur dans l'isolement et l'abstraction de sa tour d'ivoire. » Et, après lui, son Antonin Caussade, chef de son idéal laboratoire de justice et de bonté, crie aux spectateurs du Gymnase, dans la *Lutte pour la vie* : « Certes ce n'est pas le grand Darwin que je mets en cause, mais les hypocrites bandits qui l'invoquent, ceux qui, d'une observation, d'une constatation de savant veulent faire un article de code et l'appliquer systématiquement. Ah ! vous les trouvez grands, vous les trouvez forts, ces gens-là ! Et moi, je vous dis que ce n'est pas vrai. Je vous dis qu'appliquées, ces théories de Darwin sont scélérates, parce qu'elles vont chercher la brute au fond de l'homme et qu'elles réveillent ce qui reste à quatre pattes dans le quadrupède redressé. »

La théorie de l'hérédité, elle aussi, a ses apôtres et son effroi. Daudet s'inquiète de la créance trop facile qu'on accorde à une question des plus discutées par la controverse des cliniques et des amphithéâtres. Il supplie que les affirmations des livres ne soient pas acceptées autrement que sous bénéfice d'inventaire, car ces affirmations, souvent plus subtiles que probantes, plus hypothétiques que précises, lui semblent mettre dans un péril permanent le bonheur de l'humanité. Au lendemain de ces *Revenants* où Ibsen traitant des farouches conséquences de l'atavisme poussait

sur le monde un cri retentissant de menace et de désolation, Daudet ne se résigne pas à accepter sans contrôle ce recommencement de la fatalité antique.

Il se révolte contre la terreur de cette science dont le cruel succès serait uniquement de faire sentir davantage aux hommes leurs tares avec leurs misères, et son Hornus déclare bien haut dans l'*Obstacle* : « Jolie, la science nouvelle, et rassurante surtout ; une façon de compliquer la vie qui n'était déjà pas si commode, ni si gaie. Est-elle sinistre, cette science moderne, avec son hérédité ! Ils n'en veulent plus sur le trône, et ils l'installent dans la famille, au cœur des foyers, comme une menace, comme une angoisse perpétuelle. Croyez-moi, il faut en jouer discrètement de ces lois d'hérédité ; elles condamnent trop d'innocents et servent d'excuse à trop de vilénies. » Parallèlement, pour éviter toute méprise, Daudet montre quelle idée souveraine il conçoit du rôle des médecins quand il met à la place d'honneur, dans ses œuvres, le docteur Rivals de *Jack*, le docteur Bouchereau de *Sapho*, deux grands praticiens qui font de la bonté la dépendance absolue, la dépendance indispensable de la science, et se relèvent toujours les yeux en larmes des opérations devant lesquelles ni leur diagnostic, ni leur bistouri, n'a jamais tremblé.

Daudet cause. Il dit ses projets, les romans qu'il a commencés et dont les études emplissent ses petits cahiers ; le théâtre où il se propose de rentrer avec une nouvelle pièce. Demain *Soutien de Famille* va paraître en librairie. Demain il livrera le manuscrit de l'adaptation scénique de la *Petite Paroisse*, quand, tout à coup, le 16 décembre 1897, son geste s'arrête, sa voix se tait.

* * *

Ce jour-là, toute l'après-midi, Alphonse Daudet avait travaillé en compagnie de Léon Hennique. Léon Hennique le quittait, ébloui une fois de plus par le rayonnement de cette imperturbable intelligence, et ne se doutant pas qu'elle était en menace de s'éclipser. Derrière lui, elle s'éclipsait, cependant. Beaucoup, dans le public, apprirent le décès sans avoir jamais soupçonné la maladie. Rien ne l'avait trahie, ni les œuvres, ni les plaintes. Car Daudet, qui avait dit autrefois dans *les Amoureuses* : « S'il me vient les douleurs chères aux grandes âmes, je me passerai bien des pitiés du dehors, je saurai souffrir seul », la souffrance venue, tenait fermement et gaîment sa parole.

Durant dix années, il avait vécu par la volonté de vivre, par la toute-puissance de l'intellect. « Je pense, donc je suis », proclamait Descartes. Alphonse Daudet exista par son acharnement à penser quand même. Il savait l'échéance de sa fin physiologique, la regardait approcher avec sérénité, sans prendre d'autre soin que de n'en affliger personne et de n'en rien laisser craindre dans ses livres. Il souriait à l'avenir. Persuadé que le monde vaut seulement par la variété de ses transformations et que rien ne se limite à la petite connaissance fugitivement perçue par un individu, comme le Védrine de *l'Immortel* debout, dans la nuit, sur une barque illuminée, et faisant des gestes d'appel aux barques de lumière en marche devant et derrière la sienne, il disait : « Je suis de mon bateau, certes, et je l'aime. Mais ceux qui s'en vont et qui viennent m'intéressent autant que le mien. Je les hèle. Je leur fais signe. J'essaye de me tenir en communication avec tous. Car tous, suivants et

devanciers, les mêmes dangers nous menacent; et, pour chacune de nos barques, les courants sont durs, le ciel traître et le soir si vite venu ! »

C'était pour lui une idée douce que la mort n'est pas une rupture, que « la mort est un rendez-vous comme une autre; qu'on s'en allait, là-bas, ensemble ». Et dans ce grand là-bas sur la nature duquel il ne se prononçait guère, — à la façon de son cher Montaigne, — il imaginait volontiers que cette science des âmes, préoccupation et curiosité de toute sa vie, par une progression harmonieuse, lui serait accordée à un degré sans cesse supérieur, et deviendrait ainsi pour son esprit l'élément d'une félicité constante, puisque la science, éternellement, satisferait en lui une curiosité éternellement nouvelle.

HENRY CÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

RETOUR SENTIMENTAL VERS ALPHONSE DAUDET, par Henri BÉRAUD	I
--	---

LES AMOUREUSES

Aux petits enfants.	I
Le Croup.	4
La Vierge à la crèche.	7
Trois jours de vendanges.	9
A Célimène.	11
Fanfaronnade.	13
Les Cerisiers	15
Le 1 ^{er} mai 1857.	17
La Rêveuse.	19
Les Bottines	20
A Clairette.	24
Miserere de l'Amour.	26
Autre Amoureuse.	29
Les Prunes.	30
L'Oiseau bleu.	34
Le Rouge-Gorge	35
Nature impassible.	39
Dernière amoureuse.	42

POÉSIES DE PREMIÈRE JEUNESSE

Poésies de première jeunesse.	45
L'Ange et les Amoureux.	47
Fleur des bois et Fleur des plaines	49
A Alphonse Daudet, par M. Augustin Largent.	50
A mon ami Augustin Largent.	51
Une Larme de Sainte Femme	52
Chanson du lac.	53
La Perle des vallons.	55
Alleluia de l'amour.	57
Sonnet à celle que j'appelle ma colombe.	59

POÉSIES DIVERSES

L'Aurore (<i>Inédit</i>)	63
Les Chansons d'un Fou.	68
Madrigaux sur le mode Thébain	70
Le Martyre de Saint Labre	72

LA DOUBLE CONVERSION.	73
-------------------------------	----

AUTOUR DES " AMOUREUSES "

LA JEUNESSE D'ALPHONSE DAUDET, par Ernest DAUDET.	99
NOTES ET VARIANTES.	116
LA CRITIQUE.	120
L'ÉDITION ORIGINALE	128

PRÉFACE DE L'ÉDITION COLLECTIVE(1899), par Henry CÉARD.	131
---	-----

LE ROMAN
DU CHAPERON ROUGE

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

LE ROMAN
DU
CHAPERON ROUGE

SCÈNES ET FANTAISIES

1862

ILLUSTRATIONS

DE

MARCEL ROCHE

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

1930

A MON AMI
AUGUSTE RACINET

PERSONNAGES :

LE CHAPERON ROUGE

POLONIUS

UN HOMME DE LETTRES

DEUX AMOUREUX

UN FOU

UN ENFANT.



LE ROMAN DU CHAPERON ROUGE

Un chemin de traverse dans les bois. — Des fleurs, des oiseaux, des papillons. — Le Chaperon-Rouge porte le costume traditionnel dans sa famille, — avec la galette et le pot de beurre.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAPERON-ROUGE

Par ma galette ! il est des jours où l'on est heureuse d'être au monde, où il semble que vos bottines aient des ailes, que vos yeux lancent des fusées, que vos veines soient bourrées de salpêtre ; — des jours où l'on éprouve une envie furieuse de faire des cabrioles sur le gazon, de sauter au cou de quelqu'un, et de patiner sur la cime des peupliers. Aujourd'hui, je suis tout à fait dans ces dispositions-là, et, entre nous, j'ai beaucoup de jours comme aujourd'hui. (*Elle gambade.*) Tra deri, deri, deri ! La la houp, tra la !

POLONIUS, *entrant*

Voilà une jeune personne singulièrement affolée. J'ai déjà vu ce minois quelque part.

CHAPERON-ROUGE

Que peut me vouloir ce vieux ?

POLONIUS

Hé ! là-bas ! petite fille, venez ça qu'on vous dise deux mots.

CHAPERON-ROUGE

Dépêchons-nous, je vous prie ; je suis pressée.

POLONIUS

Mais attendez-donc. Parbleu ! j'en étais bien sûr que je vous connaissais. Ce jupon court, ce pantalon brodé, cette coiffure écarlate, ce panier, cette galette... D'où diable sortez-vous, mon petit Chaperon-Rouge ?

CHAPERON-ROUGE

Je sors de chez nous, et je vais chez bonne-maman lui porter ce pot de beurre.

POLONIUS

Parole d'honneur ! vous êtes le petit Chaperon-Rouge ? le vrai Chaperon-Rouge ?

CHAPERON-ROUGE

Eh ! mon Dieu, oui ! Que voyez-vous d'étonnant à cela !

POLONIUS

Pour rien au monde, chère enfant, je ne voudrais réveiller en vous de cruels souvenirs ; mais cependant... je croyais... j'avais ouï dire que vous aviez été dévorée un certain jour...

CHAPERON-ROUGE

Hélas !

POLONIUS

Par un loup méchant et dissimulé...

CHAPERON-ROUGE

C'est bien cela.

POLONIUS

Ce qui ne vous fût pas arrivé sans votre étourderie..

CHAPERON-ROUGE

Comme tout cela est bien vrai !

POLONIUS

Mais, alors, puisque vous convenez d'avoir été dévorée...

CHAPERON-ROUGE

Sachez, monsieur, que j'ai été déjà dévorée un nombre infini de fois, et toujours par ma faute ; — voilà quatre mille ans que le même accident m'arrive, quatre mille ans que je ressuscite, quatre mille ans que, par une incroyable fatalité, je vais me remettre inévitablement entre les pattes du loup. Que voulez-vous ? Je meurs toujours très jeune, et lorsque je reviens au monde, je n'ai de mes existences antérieures qu'un souvenir si vague, si vague... O l'intéressante histoire à écrire et à feuilleter que *l'Histoire du Chaperon-Rouge dans tous les siècles* ! M. Perrault en a esquissé un chapitre ; heureux celui qui écrira les autres !

POLONIUS

Je n'ai jamais vu une créature plus originale.

CHAPERON-ROUGE

Et maintenant, docteur, si vous n'avez plus rien à me dire, je vous baise les mains.

POLONIUS

Mais si ! mais si ! j'ai beaucoup à vous dire, au contraire... Vous me connaissez donc, que vous m'appellez docteur ?

CHAPERON-ROUGE

Docteur Polonius, La Palisse de votre petit nom.

POLONIUS

C'est cela, c'est cela! Est-elle gentille! Dites donc, fillette, puisque vous allez chez bonne-maman, et que je me rends du même côté, nous ferons route ensemble, voulez-vous?

CHAPERON-ROUGE

O! quel bonheur! nous allons nous amuser, vous verrez! Hop! en route et promptement. Docteur, je te conseille de retrousser ta souquenille, tu pourras courir et gambader plus aisément!... — En avant, marche! suis-moi!...

POLONIUS

Eh bien! eh bien! par où passez-vous donc, jeune évaporée? Ce n'est point là le chemin pour aller chez votre bonne-maman : la grande route nous y conduit en droite ligne.

CHAPERON-ROUGE

Bah! vous prenez la grande route? Et la poussière? et le soleil? et les voitures? — Ah! vous prenez la grande route!... Bon voyage!

POLONIUS

Voyons, petite folle, réfléchissez une fois dans votre vie. La grande route est un peu ennuyeuse, j'en conviens; mais, au moins, on est sûr d'arriver à heure fixe et sans beaucoup de peine.

CHAPERON-ROUGE

O docteur, voyez par ici l'adorable chemin! Des oiseaux, des marguerites, des mûres, de l'herbe tendre, des ruisseaux. Passez de ce côté, vous verrez comme nous rirons. Je vous ferai des bouquets, des bouquets gros comme ma tête; nous chercherons au fond des fleurs toutes sortes de bêtes bleues et rouges, et nous en ferons un chapelet

avec un bout de fil. Vous verrez, vous verrez. Allons! des cabrioles sur l'herbe! Allons! une poignée de mûres! Aimes-tu les mûres, gros ventre?

POLONIUS

Et le loup, petite malheureuse!

CHAPERON-ROUGE

Ah! oui, c'est vrai, le loup!... Bah! il n'y en a pas tous les jours, des loups, et puis, s'il en vient un, eh bien!... nous le mangerons.

POLONIUS, *lui tâtant le crâne*

Cette enfant a la bosse de l'imprévoyance développée d'une façon effrayante.

CHAPERON-ROUGE

Décidément, vous ne venez pas? Non! Bonsoir, alors! Pourquoi diable me faire perdre mon temps?

POLONIUS

Ah! la malheureuse!

CHAPERON-ROUGE

Adieu, docteur, prends garde aux coups de soleil, mon amour!
(*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Un peu plus avant dans la forêt. — Toujours même paysage.

CHAPERON-ROUGE, *seule*; puis UN ENFANT

Bah! chassons ces tristes idées! D'abord, un loup, ce n'est pas si méchant qu'on veut bien le dire; il aura peut-être pitié de moi, celui-ci. Je suis très gentille aujourd'hui; je viens de me voir, en passant, dans une feuille sur laquelle il y avait une goutte d'eau... Je suis, du reste,

plus forte que bien des gens ; je prendrai mon loup par le cou, et crac ! — Tout de même, ça m'aurait amusée d'enjôler ce vieux poussif et de le faire entrer dans la grande famille des chaperons. Mais non ! — cervelle étroite, tiroirs en ordre, toujours fermés à clef. On n'en pouvait rien tirer. Je trouverai mieux que cela.

(Entre l'enfant.)

L'ENFANT, *pleurant*

Holà ! mon Dieu ! que je suis donc à plaindre !

CHAPERON-ROUGE

Pourquoi te désoles-tu de la sorte, mon mignon ?

L'ENFANT

Je pleure, ma jolie demoiselle, parce qu'il me faut aller à l'école et que c'est bien ennuyeux avec le temps qu'il fait.

CHAPERON-ROUGE

D'abord, tu es un nigaud de pleurer ; le bon Dieu ne t'a pas donné des yeux pour en faire des citernes ; du reste, si tu épuises toutes tes larmes aujourd'hui, comment feras-tu quand tu seras grand ? Il faut garder une poire pour la soif, que diable ! — Viens t'asseoir à mes côtés sur le pied de cet arbre-là. — Comment t'appelles-tu ?

L'ENFANT

Je suis le petit Picou, le fieu du grand Picou qui louche.

CHAPERON-ROUGE

Eh bien ! Picou, si tu m'en crois, nous allons d'abord déjeuner ; ensuite... nous verrons. Qu'as-tu dans ce panier ?

L'ENFANT

Oh ! mam'selle, faut pas y toucher ; c'est pour le *goûter*, et la mère Picou gronderait ben trop.

CHAPERON-ROUGE

Tu n'as donc pas faim ?

L'ENFANT

Heu ! j'ai mangé une grande terrine de soupe aux choux il n'y a pas un quart d'heure, mais je lipperais tout de même quelque chose.

CHAPERON-ROUGE

Qu'attends-tu donc, alors, petit sot ? Ouvre ton panier. Bon ! des confitures et des noix fraîches ; moi, j'ai de la galette et un pot de beurre. C'est pour bonne-maman ; mais elle ne mangera pas tout, pauvre chère femme ! (*Ils mangent.*) Hein, comment trouves-tu ?

L'ENFANT, *la bouche pleine*

C'est bon comme tout... Oui, mais qu'est-ce qu'elle va dire, la mère Picou ?

CHAPERON-ROUGE

Que t'importe ! Elle peut bien dire la messe et les vêpres, tu n'en auras pas moins mangé les confitures.

L'ENFANT

C'est ben vrai, ça ! — Oui, mais je n'aurai plus rien pour goûter.

CHAPERON-ROUGE

Es-tu bête ! tu n'auras pas faim à goûter ; est-ce que tu as faim, voyons ?

L'ENFANT

Non... presque plus. (*Il se lève.*)

CHAPERON-ROUGE

Eh bien ! où vas-tu si vite ?

L'ENFANT

A l'école, parbleu !

CHAPERON-ROUGE

Bah ! mais tu pleurais tant tout à l'heure !

L'ENFANT, *avec hésitation.*

C'est que... j'ai peur du fouet... pour demain.

CHAPERON-ROUGE

Si tu y vas maintenant, tu recevras encore le fouet pour être resté si longtemps en route. Amuse-toi donc aujourd'hui, puisque tu y es ; la fessée de demain ne sera pas plus cuisante que celle d'aujourd'hui. Puis, que sait-on ? D'ici à demain, le maître peut s'être cassé la jambe ; le tonnerre tombera sur l'école, peut-être. Elle est tout juste près de l'église, et le tonnerre, ça ne tombe que sur les églises.

L'ENFANT

Dame ! c'est ben un peu vrai, tout ce que vous dites.

CHAPERON-ROUGE

Allons ! ne songe plus à l'école... Entends-tu les merles qui sifflent là-haut ! Déniche-moi une paire de nids. — Est-ce que les oiseaux vont à l'école, eux ? Cueille des fraises, un plein panier de fraises des bois. Jarni ! c'est un joli goûter ! A l'école, il fait chaud : ici, tu peux te déshabiller et t'allonger, tout nu, de tout ton long, sur le sable du ruisseau. Les arbres se baisseront pour te servir d'éventail et de chasse-mouches. Avec ton couteau, tu tailleras des bateaux dans des morceaux d'écorce ; déchire ton mouchoir pour faire des voiles, et charge-moi tout cela de fourmis bleues et de bêtes à bon Dieu... Tu verras comme on s'amuse.

L'ENFANT

Vous parlez comme une vraie musique ! Voulez-vous m'emmener avec vous ? Je vous aime de tout mon cœur.

CHAPERON-ROUGE, *secouant la tête*

Non, Picou, vois-tu, il vaut mieux que tu restes là ; s'il t'arrivait quelque malheur avec moi, ce me serait un trop grand déplaisir. Viens m'embrasser...

L'ENFANT

Avec ben de la joie, allez. Comme vous sentez bon ! ça m'a fait tout chose d'appliquer mes lèvres sur les vôtres.

CHAPERON-ROUGE, *avec émotion.*

Adieu ! amuse-toi bien.

L'ENFANT

Oh ! oui, que je vas m'amuser... Tout de même, je mangerais volontiers un croûton.

SCÈNE III

Une clairière dans les bois. — L'homme de lettres est étendu sur le dos, un cahier sur le ventre un crayon entre les dents.

L'HOMME DE LETTRES

J'ai beau me torturer la cervelle et m'enfoncer mes poings dans les yeux, — rien !... Pas la tête d'une phrase, pas la queue d'une idée. — J'ai cependant promis mon roman pour demain, sans faute... Ah ! mille poils de chèvre ! moi qui suis venu aux champs pour travailler de meilleur goût...

(Paraît le Chaperon-Rouge.)

CHAPERON-ROUGE, *chantant*

*Je suis bâtard d'un papillon
Et filleul d'une sauterelle,
J'ai l'œil fin et la taille grêle
Comme une patte de grillon.
Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il grêle,
Sans parapluie et sans ombrelle
Je cours la plaine et le sillon.*

(Parlé.) Oh ! oh ! un homme qui travaille ! voilà une singulière idée.
(S'avançant vers l'homme de lettres.) Monsieur est artiste, sans doute ?

L'HOMME DE LETTRES, *se soulevant sur le coude*

Où voyez-vous cela, ma chère enfant ?

CHAPERON-ROUGE

A quel autre aurait pu venir la pensée de faire d'une forêt un cabinet de travail ?

L'HOMME DE LETTRES

Ma foi, oui, je suis artiste romancier, et j'étais venu ici pour écrire d'après nature... Mais... je ne me trompe pas... Je vous ai vue quelque part... Ah ! je vous connais, vous êtes le Chaperon-Rouge.

CHAPERON-ROUGE

Dame ! on le dit.

L'HOMME DE LETTRES

Non ! c'est impossible ; je rêve les yeux ouverts. — Vite un peu d'eau bénite, un signe de croix, que je chasse cette vision du diable.

CHAPERON-ROUGE

En voilà bien d'une autre, à présent !

L'HOMME DE LETTRES

Vade retro, Satanas ! Tu es le démon de la paresse, le démon de l'insouciance, le démon de l'imprévoyance. *Vade retro !* m'entends-tu ? Oh ! je te connais bien, tu es notre ennemi le plus terrible. Va-t'en, pourvoyeuse d'hôpital ! va-t'en, succube d'enfer ! Qu'as-tu fait de Malfilâtre ? Qu'as-tu fait d'Hégésippe et de Gustave Planche, et de ce pauvre Gérard ? Qu'aurais-tu fait de Lamartine ? Qu'as-tu fait de Traviès ?

CHAPERON-ROUGE

Quand vous aurez fini, mon cher.

L'HOMME DE LETTRES

Je vais finir par t'écraser, si tu ne t'en vas pas au plus vite, serpent maudit.



CHAPERON-ROUGE

Vous n'êtes pas caressant, savez-vous ? Oh ! je m'en vais, je m'en vais. Laissez-moi vous dire pourtant que ceux auxquels j'ai porté malheur ne se sont jamais plaints ; ils savaient trop bien les heures délicieuses que je leur avais fait passer et tous les bonheurs dont ils m'étaient redevables. Oui, je suis le Chaperon-Rouge, la reine du *farniente*, la déesse fantaisiste des lazzarones et des poètes ; je suis votre maîtresse à tous, et tous vous m'avez bâti un temple au fond de votre cœur. Allez ! je vous pardonne vos injures, parce que je vous aime et que vous m'aimez... Encore maintenant tu vas me devoir une journée de bonheur, vilain ingrat ! Regarde : le temps est superbe, le bois rempli de fraîcheurs silencieuses ; sur ta tête, la chanson des oiseaux ; à tes pieds, la chanson des rivières. Fermez les yeux à demi, mon doux poète ; posez votre tête sur ce banc de gazon ; laissez-vous aller, laissez-vous aller ; douze heures de rêverie devant vous ; douze belles heures en robes blanches et couronnées de fleurs. Adieu, mon poète ! les bois sont les bois, un rêveur... Bonsoir !

(Elle jette son cahier par-dessus les arbres.)

L'HOMME DE LETTRES, *assoupi*.

Embrasse-moi, Chaperon-Rouge ! Dieu ! que... je... suis... bien !

SCÈNE IV

Sur la lisière d'un fourré bien épais. — Entrent les deux amoureux. — Chaperon-Rouge, cachée derrière un buisson, les regarde venir.

LUI

Vous êtes fatiguée, Marie ; appuyez-vous sur mon bras.

ELLE

Non ! j'aime mieux m'asseoir ; voilà une éclaircie, le soleil a séché les herbes ; arrêtons-nous ici un moment.

CHAPERON-ROUGE, *cachée*.

C'est drôle : toujours la femme qui commence.

LUI

Voulez-vous que j'ouvre votre ombrelle et que je la tienne sur votre tête ?

CHAPERON-ROUGE, *cachée*.

Nigaud ! comme si ses mains le gênaient !

ELLE

Non ! merci ; les branches de ce mélèze me garantissent assez.

LUI

N'est-ce pas qu'il fait bon ici, Marie, loin du bruit, loin du monde ? De l'ombre, du silence et notre amour.

CHAPERON-ROUGE, *cachée*.

Bravo ! je le vois venir.

ELLE, *appuyant sa tête sur l'épaule de LUI*.

Oui ! mais j'ai peur ; voyez ! je tremble malgré moi ; je ne sais ce que j'éprouve ; le moindre souffle m'émeut, le moindre bruit me fait tressaillir. — Oh ! j'ai peur !

LUI

Rassurez-vous, mon cher trésor. — Que craignez-vous, et pourquoi trembler ? — Voulez-vous vous rapprocher de la ferme ou rentrer chez votre mère ?

CHAPERON-ROUGE, *cachée*.

Imbécile, va ! comme cela sent ses dix-huit ans !

ELLE

Oh ! non. Je suis trop bien près de vous. (*Un moment de silence.*)

CHAPERON-ROUGE, *agacée*.

Vous verrez qu'ils ne se diront rien.

ELLE

Ah! mon pauvre cher, pourquoi vous ai-je connu? (*Bruit de baisers.*)

CHAPERON-ROUGE

Enfin, on se décide. (*Sortant de sa cachette.*) C'est égal, montrons-nous et donnons-leur quelques conseils.

LES DEUX AMOUREUX, *à la fois*.

Ciel! *ou* : Grand Dieu!

CHAPERON-ROUGE

Là! là! ne vous effrayez pas ; je suis Chaperon-Rouge, un enfant comme vous, et, de plus, la patronne des amoureux. Embrassez-vous; cela me réjouit le cœur, et chacun de vos baisers me chatouille agréablement les lèvres. Encore! encore!

LUI, *s'interrompant*.

Ah! mon pauvre Chaperon-Rouge, nous sommes bien à plaindre.

ELLE, *ne s'interrompant pas*.

Oh! oui, bien à plaindre.

CHAPERON-ROUGE

Et pourquoi cela, seigneur?

LUI

Dame! tu comprends, nous nous aimons de toute notre âme, et l'on ne veut pas nous marier.

CHAPERON-ROUGE

Et puis?

LUI

Et puis... c'est tout; n'est-ce pas assez ?

CHAPERON-ROUGE

Pourriez-vous me dire, mes enfants, à quoi servent les roses, et pourquoi Dieu les a mises sous nos pas, — sinon pour être cueillies et pour embaumer ? Pourriez-vous me dire aussi pourquoi on trouve comme cela des buissons au coin des routes et d'épais taillis dans les forêts ? — pour qui ils poussent là, si ce n'est pour les amoureux ? — Ah ! l'on ne veut pas vous marier, pauvres enfants ! je vous plains de tout mon cœur. Adieux, mes petits ! N'oubliez pas que demain n'est qu'un grand menteur... ; n'oubliez pas non plus l'utilité des roses et des buissons.

(Elle se sauve.)

ELLE

Avez-vous compris ?

LUI

Non, et toi ?

ELLE

Je crois que oui.

SCÈNE V

Dans l'épaisseur du bois.

CHAPERON-ROUGE

La vue de ces deux enfants m'a troublée. Quelle belle chose que l'amour ! Moi, personne ne m'aime ; aux uns je fais pitié, pour les autres je suis un objet de haine ; ceux qui m'adorent ne me le disent jamais. Je me souviens pourtant d'un rouge-gorge qui a eu pour moi une grande passion... ; il en est mort, je crois... Tiens ! est-ce qu'il

pleut, que j'ai une goutte d'eau sur la main ? Il m'arrive quelquefois de pleurer, jamais longtemps.

(Elle chante.)

*Je suis bâtard d'un papillon
Et filleul d'une sauterelle...*

Bon Dieu ! le singulier personnage que je vois là-bas ! Quelles cabrioles il fait ! quelles gambades ! Le voilà qui marche sur la tête, maintenant. Est-il drôle ! est-il amusant ! ah ! ah ! ah ! Il faut que je lui propose de jouer avec moi. Hé ! l'homme ! l'homme ! l'homme !

(Entre le fou.)

LE FOU

Qui m'appelle ? Est-ce vous, petite fille, qui m'appelez ?

CHAPERON-ROUGE

Oui, c'est moi, le Chaperon-Rouge, et je viens vous demander s'il vous plairait de nous amuser ensemble. Vous m'avez l'air réjouissant.

LE FOU

Pour être réjouissant, je suis très réjouissant. Ah ! vous êtes le Chaperon-Rouge, vous ? Qu'est-ce que cela ? Oui, je me souviens, une fillette qui aimait beaucoup les fleurs et qui s'en allait toujours par les chemins de traverse. Moi aussi, je les aime, les fleurs ; veux-tu que je te fasse une couronne avec les branches de ce saule ? Elle est très jolie comme cela. A propos, vous m'avez déjà dit votre nom, je l'ai oublié.

CHAPERON-ROUGE

Chaperon-Rouge.

LE FOU

J'oublie toujours. Dis-donc, toi, tu ne vas pas me reconduire là-bas !
(Pleurant.) Je suis si heureux d'être libre ; je ne fais de mal à personne. Petite, je t'en prie, ne me reconduis pas là-bas.

CHAPERON-ROUGE

Où donc, là-bas ?

LE FOU

Chez le médecin, ce gros à lunettes, qui m'arrose d'eau froide tout le jour, comme un jardin potager.

CHAPERON-ROUGE

Tiens ! c'est un fou ; je ne m'en serais jamais doutée.

LE FOU

J'ai la cervelle un peu malade, mais ce n'est pas une raison pour me meurtrir le crâne et me faire mal aux oreilles.

CHAPERON-ROUGE

N'aie pas peur, je ne te reconduirai pas. Y at-il longtemps que tu t'es échappé ?

LE FOU

Je ne sais pas. Quand on est heureux, on ne sait jamais depuis quand. Veux-tu que je te raconte l'histoire du colibri et de la princesse ? Mais auparavant, il faut que tu me dises ton nom, j'oublie toujours.

CHAPERON-ROUGE

Est-il amusant ! Voilà dix fois que je le lui répète. Je m'appelle Chaperon-Rouge.

LE FOU

Chaperon-Rouge, assieds-toi sur mes genoux et écoute mon histoire.

CHAPERON-ROUGE

Nenni ! nenni ! Il se fait tard, la nuit tombe, il faut vite que je coure chez bonne-maman.

LE FOU

Alors, je commence...

CHAPERON-ROUGE

Non, tais-toi, je m'en vais... (*Sans bouger de place.*) Adieu !

LE FOU

Va-t'en.

CHAPERON-ROUGE

Eh bien ! non, je reste... Raconte-moi ton histoire.
(*On entend hurler un loup.*)

LE FOU

Viens te mettre sur mes genoux. — Qu'as-tu ? tu trembles.

CHAPERON-ROUGE

As-tu entendu la vilaine bête ? Hou ! hou !

LE FOU

N'aie pas peur ; je suis là.

CHAPERON-ROUGE

Qu'il est gentil, mon fou ! Allons, je t'écoute.
(*Elle passe ses bras autour du cou de son ami.*)

LE FOU

Il y avait une fois un colibri et une princesse qui s'aimaient éperdument... Est-ce que tu dors ?

CHAPERON-ROUGE

Non, mon ami ; — un colibri et une princesse.

LE FOU

Seulement, on s'opposait à leur mariage, parce que le colibri était trop... M'entends-tu ?

CHAPERON-ROUGE

Oui ; mais ne raconte pas si fort.

LE FOU

Un soir, le colibri dit à la princesse...

CHAPERON-ROUGE, *à moitié endormie.*

Elle est... bien... jolie... ton histoire.

LE FOU

Elle dort ! Son haleine douce me glisse dans le cou ; — elle respire lentement ; ses boucles d'oreilles me caressent la peau. — Je suis très heureux.

(Il s'endort. Le loup passe en courant.)

SCÈNE VI

Le lendemain. — Il fait grand jour. — Les oiseaux chantent en s'éveillant. — Au fond, la maison de bonne-maman. — Les volets sont fermés. — A côté de la maison, un puits.

L'ENFANT, *entrant, les yeux rouges et un gourdin à la main*

Asseyons-nous par ici et attendons qu'elle arrive. Je vas lui appliquer une roulée soignée de coups de gaule. *(Il s'assied dans un coin.)*

L'HOMME DE LETTRES, *entrant, la figure déconfite*

Où est-il, ce conseiller maudit, que je l'étrangle un peu, et que j'en débarrasse la terre ?

L'ENFANT

Si c'est le Chaperon-Rouge que vous cherchez, faites comme moi, asseyez-vous. Il va arriver par là.

Entre L'AMOUREUX, en sanglotant

O la misérable ! Cachons-nous quelque part, et faisons-lui payer tous les malheurs dont elle est cause.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE FOU ET LE CHAPERON-ROUGE

(Ils arrivent en folâtrant, bras dessus, bras dessous.)

CHAPERON-ROUGE

Vois-tu, mon ami ! je te parle franchement, tu es le seul homme au monde avec qui je puisse m'entendre, et je jure de ne t'oublier de ma vie. Promets-moi de songer quelquefois à moi, de ton côté.

LE FOU

Je veux bien, je veux bien ; mais il faudra que tu me dises ton nom. Est-ce que tu me l'as déjà dit ?

CHAPERON-ROUGE, *essuyant une larme*

Hélas ! le seul homme que j'aie jamais aimé ! — L'ami, prête-moi ton dos, que j'atteigne ce cerisier ; je veux me faire des pendants avec les cerises.

LES TROIS AFFLIGÉS, *se montrant tout à coup.*

Enfin, la voilà !

CHAPERON-ROUGE, *un peu effrayée.*

Que voulez-vous de moi, braves gens ? A qui donc en avez-vous, avec vos mines furibondes ?

TOUS LES TROIS, *à la fois.*

C'est à toi, à toi seule que nous en voulons... C'est tout ton sang qu'il nous faut.

CHAPERON-ROUGE, *au fou.*

Hé ! l'ami, au secours, au secours !

LE FOU

C'est très bon, les cerises !

CHAPERON-ROUGE

Messieurs, messieurs, expliquez-vous d'abord, mon sang coulera après. — (*A l'enfant.*) Toi, commence ; que me veux-tu ?

L'ENFANT

Te dire que tu es une méchante fille et la cause de tous mes malheurs. Grâce à toi, on m'a mis à la porte de l'école ; le père Picou m'a cassé les reins à coups de trique, et la mère Picou (*Avec un sanglot*) ne veut plus me bailler à manger.

CHAPERON-ROUGE

Et d'un ! — A un autre.

L'HOMME DE LETTRES

J'avais bien raison de me méfier de toi : tu m'as encouragé dans ma paresse et mes folles rêveries ; j'ai laissé mon travail de côté, et me voilà sans ressources pour un mois.

CHAPERON-ROUGE

Pecaire ! — Et toi ?

L'AMOUREUX

Moi, je veux te demander raison de tes mauvais conseils et de tes méchantes idées que tu nous as mises hier dans la cervelle. Ma pauvre Marie a taché de vert sa robe blanche ; sa mère a tout deviné et l'a mise au couvent.

CHAPERON-ROUGE

Est-ce fini ? Vous n'avez plus rien à dire ?

TOUS

Que te faut-il davantage ?

CHAPERON-ROUGE

Écoutez-moi, mes enfants, écoutez-moi quelques minutes. Je ne suis point le démon pernicieux et malin pour lequel vous voulez bien me prendre, et j'éprouve un profond chagrin de tous les malheurs qui vous arrivent. Êtes-vous tant à plaindre, du reste ! Chacun de vous me doit une journée adorable, qui n'a duré que vingt-quatre heures, il est vrai, mais ce n'est point ma faute. Ne vaudrait-il pas mieux accepter vos maux présents en souvenir des bonheurs passés, vous résigner un peu et me remercier beaucoup ? Telle que vous me voyez, mes pauvres amis, je vais payer dans quelques instants mes plaisirs d'hier et de cette nuit. Un loup est là qui s'impatiente à m'attendre, et pour éviter sa dent cruelle, je ne puis rien faire, hélas ! Il est dans ma destinée de Chaperon-Rouge d'accepter cette mort sans me plaindre ; — imitez mon exemple, chers enfants, et ne regrettez jamais un plaisir, si cher que vous ayez pu le payer. Le bonheur n'a pas de prix ; il n'y a que des sots pour le marchander. Et maintenant je me livre à votre vengeance, faites de moi ce que vous voudrez.

TOUS

Si jolie et si malheureuse ! comment pourrions-nous lui en vouloir ?

CHAPERON-ROUGE

Là ! j'en étais bien sûre que vous ne me feriez pas de mal ; vous êtes des enfants, de bons enfants, et je veux vous laisser un souvenir de moi. (*Quittant ses boucles d'oreilles.*) Une cerise pour chacun. Tenez, et gardez-les jusqu'à demain... C'est bien long, n'est-ce pas ?... Allons, adieu, mes amis, et songez quelquefois au Chaperon-Rouge. (*S'adressant au jou.*) Et toi ! veux-tu venir m'embrasser un brin, un dernier brin ?

LE FOU, *gambadant sans l'entendre*

« Alors le Colibri dit à la princesse : Le moment est venu de nous séparer... » Tra la la la, deri deri, la la.

CHAPERON-ROUGE

Il n'a pas beaucoup de mémoire, mon amoureux... (*Huit heures sonnent.*) Allons, voici le moment ; tous les romans ont une fin, le mien.

comme les autres ; il est plus court, et voilà tout. Bonsoir, la compagnie ! (*Elle entre dans la maison.*)

TOUS

Adieu, Chaperon-Rouge ! (*On entend un grand bruit à l'intérieur.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, POLONIUS, *accourant à toutes jambes*

POLONIUS

Arrêtez ! arrêtez !... Hélas ! toujours trop tard ! Oh ! comme l'expérience et la sagesse sont boiteuses à courir après la folie et l'imprévoyance. J'ai beau me hâter ; je ne puis jamais arracher le Chaperon-Rouge à la gueule du loup. (*S'adressant à ceux qui l'entourent*) : Ça ! vous autres, je devine qui vous êtes : des victimes de cette petite malheureuse. Suivez-moi ; je vais réparer tout le mal, et vous remettre dans la bonne voie. (*Au fou, qui ne l'écoute point.*) Venez-vous, monsieur ?

LE FOU

Non ! merci, merci. J'ai terminé mon histoire, et le colibri est mort ; vous me ramèneriez à l'hôpital ; je préfère me noyer. J'aime les romans qui finissent mal. (*Il se jette dans le puits.*)

POLONIUS, *gravement*

Voilà le sort des fous et des imprévoyants, du Chaperon-Rouge et des siens. Avis au public !
(*Ils sortent.*)

FIN DU ROMAN DU CHAPERON-ROUGE

LES AMES DU PARADIS
MYSTÈRE EN DEUX TABLEAUX

PERSONNAGES

L'AMANT

LA MAITRESSE

LA GARDE

LE PRÊTRE

LES DAMNÉS

LES DÉMONS

UN DAMNÉ

UN DÉMON

SAINT-PIERRE

CHŒUR DES ANGES.





LES AMES DU PARADIS

PREMIER TABLEAU

DANS CE MONDE

Un nid d'amoureux. — Il est tard. — La maîtresse est couchée, mourante. — L'amant sanglote à son chevet. — Dans un coin, la garde-malade ronfle. — La veilleuse éclaire la chambre à demi.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AMANT

Souffres-tu toujours ?

LA MAÎTRESSE

Oh ! oui, j'ai mal, j'ai bien mal ; les tempes me brûlent, les pieds me cuisent, tellement ils ont froid. Tiens, touche.

L'AMANT .

Pauvres petits!

LA MAITRESSE

C'est égal, tant que je t'aurai près de moi, la mort ne me fera pas peur. A tes côtés, je n'ai jamais eu peur; il me semble que tu seras plus fort que la tombe.

L'AMANT

Oui, chère âme, oui, je suis fort et je t'aime, et nul n'oserait t'arracher de mes bras.

LA MAITRESSE

Je ne veux plus que tu m'embrasses; je dois sentir la fièvre et la mort.

L'AMANT

Et moi, je ne veux pas que tu parles ainsi ; ce que tu as n'est presque rien. Les médecins sont des ânes, m'entends-tu ? les médecins sont tous des ânes. Tu souffres ? Veux-tu que je réveille la garde ?

LA GARDE, *s'éveillant en sursaut*

Voilà, voilà ! ne vous effrayez pas, ma petite dame, ce n'est qu'une crise, et cela va passer. J'en ai vu qui revenaient de bien plus loin que vous. (*Elle vient vers le lit.*)

LA MAITRESSE

Merci, bonne femme, je vais mieux ; laissez-moi. (*Bas à son amant.*) Dieu ! que cette vieille est laide, mon ami !

LA GARDE, *grommelant*

Quand la vermine se sera mise à ton satin, tu seras autrement laide que moi, compte-s-y. (*Elle se rendort.*)

LA MAITRESSE

Je ne sais à quoi cela tient, mais il me semble que mes sens se décuplent pour acquérir une merveilleuse finesse. Mes yeux y voient

si loin et si clair que regarder me fait mal ; j'entends autour de moi mille bruits inconnus : mon cœur qui bat, le plancher qui craque. Ma peau me paraît d'une douceur et d'une transparence inouïes ! Que tu es beau, ami, et quel dommage si je te perds !

L'AMANT

Pourquoi parler de nous quitter, quand nous sommes dans les bras l'un de l'autre ? Pourquoi se torturer, pourquoi s'effrayer en vain ?

LA MAITRESSE

Oh ! je ne m'effraye pas ; je te jure qu'en ayant ta main dans la mienne, tes yeux sur mes yeux, ton haleine sur mes lèvres, je suis prête à faire le grand voyage sans trop de regrets. Mourir en pleine joie, en plein amour !... J'ai toujours rêvé de partir ainsi. Eh bien ! qu'as-tu ?

L'AMANT

Tu vois, je pleure.

LA MAITRESSE

Comment ! tu pleures ! tu pleures, et c'est moi !... Venez vite, chers yeux, que je boive toutes vos larmes... Voilà qui est fait, n'en parlons plus. (*Long silence.*) — Sais-tu qu'il faut que je t'aime bien pour n'avoir pas de remords à propos de l'autre ? Que veux-tu ? l'amour de toi remplit tellement mon cœur qu'il n'y laisse pas le moindre coin où se puissent glisser l'image du passé et le remords.

L'AMANT

Chère femme !

LA MAITRESSE

Le jour où j'ai, pour te suivre, tout rompu et tout oublié, je me suis dit qu'une heure viendrait sans doute où je pleurerais amèrement sur cette méchante action que me dictait mon cœur. Eh bien ! je t'assure, ami, que cette heure triste n'est pas encore venue et qu'elle ne viendra jamais. Non ! je ne regrette pas mes fautes, et pour l'homme que j'aime, je suis prête... Oh ! que je souffre ! que je souffre ! (*On frappe ; la garde, réveillée en sursaut, court ouvrir.*)

LA MAITRESSE, *se dressant effarée.*

Qui va là ? Qui vient là, ami ?

LA GARDE, *revenant.*

Monsieur ! c'est un prêtre.

L'AMANT

Un prêtre ! Qui l'appelle ? Que veut-il ? Quel besoin a-t-on d'un prêtre ici ?

LA MAITRESSE, *cachant sa figure.*

Oh ! un prêtre ! un prêtre !

LA GARDE

C'est le curé de l'église à côté ; un bien brave homme, madame. Il envoie du bordeaux à tous les malades qu'il confesse.

L'AMANT

Dites à cet homme de s'en aller.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PRÊTRE

LE PRÊTRE, *s'avançant.*

C'est cela, on accueille un charlatan et on chasse le prêtre.

L'AMANT, *allant au-devant de lui.*

Que voulez-vous de nous, monsieur ? Vous savez bien que votre présence effraie les malades, et qu'ils flairent une nouvelle de mort dans les plis de votre soutane. Personne ne veut mourir ici, monsieur l'abbé ; vous n'avez rien à faire chez nous.

LA MAITRESSE

Ami, tais-toi.

LE PRÊTRE

Je ne viens pas pour ceux qui veulent mourir, je viens pour ceux qui veulent vivre.

L'AMANT

Nous avons vécu sans vous ce jour ; allez à qui vous réclame.

LA MAITRESSE

Par pitié, tais-toi ! tais-toi !

LA GARDE

Oh ! monsieur, ce que vous dites-là 'portera malheur à votre dame.

L'AMANT, *exaspéré.*

Toi, d'abord, vieille gueuse, bouche close, ou je te chasse ! Tonnerre de sort ! je suis le maître, ici. (*Il s'approche de la malade et lui prend la main.*) Et toi, chère femme, consentiras-tu à introduire un étranger dans ton cœur ? Cette âme, dont j'ai gardé jusqu'à ce jour la clef d'or pour moi seul, voudras-tu l'ouvrir à un autre que ton ami ? Eh quoi ! me rendrais-tu jaloux de cet homme qui vient nous dérober nos chers secrets, pénétrer brutalement dans notre sanctuaire, et fouler aux pieds nos beaux tapis d'amour ? Ne serais-je pas trop malheureux de te voir parler à voix basse à un autre que moi, t'épancher dans le sein d'un autre que ton amant, pleurer sur une autre épaule que la mienne, des larmes qui ne seraient pas des larmes d'amour pour moi ? S'il est vrai que tu vas mourir, ne serait-ce pas affreux de me priver des quelques instants qui me restent à passer avec toi ? A la veille d'un grand départ et d'une éternelle séparation, nos moindres minutes ne doivent-elles pas nous être d'un prix inestimable ? Maîtresse, maîtresse, réponds-moi !

LE PRÊTRE, *s'approchant de l'autre côté du lit, et prenant l'autre main de la malade.*

Ma fille, avant de paraître devant Dieu, ne voulez-vous pas faire belle votre âme et lui remettre sa blanche robe d'innocence ? Consentez-vous

à vous condamner à d'éternelles souffrances, et si le souci de vous-même ne vous touche pas, voulez-vous livrer aux supplices rouges de l'enfer cette âme malheureuse que l'adultère tient liée à la vôtre ?

LA MAITRESSE

Vous me faites bien du mal, tous les deux.

LE PRÊTRE

Ma fille, ma fille, la mort est là, et Dieu la suit.

L'AMANT

Femme, femme, je suis près de toi ; femme, je t'aime. !

LA MAITRESSE

Oh ! ce que je ressens est terrible ! La vue de ce prêtre réveille en moi tout un monde de remords et de frayeurs ; les remords m'assaillent et l'amour ne s'en va pas. Écoutez, monsieur le curé ; — cher homme, écoute-moi, je t'en prie ; — ne me torturez pas trop, n'est-ce pas ? — Puisque je vais mourir, vous devez m'épargner ; — par pitié, épargnez-moi. (*Au prêtre.*) Je veux bien entendre les bonnes paroles que vous m'apportez, monsieur ; — mais il ne faudra pas me parler contre lui ; — ce serait peine perdue. (*A l'amant.*) Ne crains rien, ami ; je suis à toi toute et toujours, et je sens qu'en punissant mon âme de ses fautes, je vais la rendre plus digne de ton amour. — Monsieur le curé, je vous écoute.

LE PRÊTRE

Ma fille, Dieu vous parle par ma bouche, et ne veut parler qu'à vous seule.

LA MAITRESSE

Tu l'entends, ami ?

L'AMANT

Ainsi, tu me chasses, tu me chasses !

LA MAITRESSE

Mais non, tu vas me revenir, et tu me trouveras plus belle. (*D'une main défaillante, elle lui envoie un baiser. — L'amant et la garde sortent.*)

SCÈNE III

LE PRÊTRE, LA MAITRESSE

LE PRÊTRE

Au nom du Dieu vivant, ma fille, je vous adjure d'oublier les choses de ce monde pour ne songer qu'à votre éternel salut.

LA MAITRESSE

Hélas ! monsieur, les choses de ce monde sont les seules que je connaisse.

LE PRÊTRE

Il en est d'autres qu'il faut apprendre.

LA MAITRESSE

Je voudrais bien apprendre ce que j'ignore, mais ne rien oublier de ce que je sais.

LE PRÊTRE

Prenez garde que Dieu, lui aussi, ne veuille rien oublier.

LA MAITRESSE

Dieu peut me défendre de vivre, mais il ne saurait me défendre d'aimer.

LE PRÊTRE

Dieu ne défend pas de vivre, Dieu ne défend pas d'aimer. Dieu commande la vie honnête et l'amour sans tache. Avez-vous aimé purement, avez-vous vécu honnêtement ? Si vous êtes sûre de votre vie et de vous-même, si rien ne s'émeut à ma voix dans votre conscience, vous êtes trois fois bénie, ma fille, et je n'ai plus qu'à vous donner le baiser de paix.

LA MAITRESSE

Je ne suis qu'une pauvre créature qui a toujours suivi l'élan de son cœur ; ce cœur n'a pas voulu de celui qu'on lui avait donné pour

maître, mais il s'est livré ailleurs et tout entier. L'homme que vous avez vu à mon chevet est mon amant. Un jour, lasse de mes arides devoirs d'épouse indifférente, j'ai dit à cet homme : « Emmène-moi d'ici, je ne veux plus vivre qu'avec toi. » Et nous nous sommes aimés jusqu'à ce jour comme des perdus.

LE PRÊTRE

Malheureux enfants !

LA MAITRESSE

Vous voyez bien, n'est-ce pas, que votre religion ne peut rien pour moi ? Elle m'ordonne de ne plus songer à celui qui fut ma vie et ma joie ; à ce prix seul, j'ai droit à votre paradis. Mais, moi morte, l'être chéri que je laisserai seul ne me pardonnera pas ma trahison du dernier moment ; il maudira ma mémoire, il maudira ce Dieu pour qui je l'aurai renié, et quand l'heure triste sonnera pour lui, il me laissera jouir seule des délices de mon paradis. — Oh ! alors, que serait-il pour moi, ce paradis, loin de l'homme que j'aime ! Et quel remords, au milieu de mon bonheur ! songer qu'un autre, — et quel autre, mon Dieu ! — paye d'éternelles tortures sa fidélité à nos serments d'éternel amour, tandis que moi, l'infidèle et la renégate, je jouirai en paix du prix de ma pieuse trahison !

LE PRÊTRE

Dieu, qui prend en pitié toutes les faiblesses, a songé d'avance à ceci, mon enfant ; dans son paradis, on jouit d'un bonheur complet que ne troublent en rien les profanes souvenirs de la terre. Vous n'aimerez que Dieu, ma fille, et vous oublierez le reste.

LA MAITRESSE

L'oubli ! l'oubli ! c'est le grand mot de votre religion.

LE PRÊTRE

Ma fille, ne poussez pas à bout un Dieu clément qui ne demande qu'à vous pardonner ; humiliez-vous, ô pauvre pécheresse ! joignez les mains, courbez la tête et priez ; priez, il en est temps encore. Allons, qu'une sincère contrition, allons, qu'une prière ardente lavent ces lèvres et ce cœur de tout contact et de tout attachement impurs. Priez,

ma fille ; Dieu vous écoute, vous juge et vous pardonne. — (*Après quelque hésitation, la maîtresse joint les mains et courbe la tête. — Ils parlent tous les deux longuement à voix basse.*)

LA MAITRESSE, *relevant la tête.*

Et maintenant je puis mourir, puisque me voilà réconciliée avec mon Seigneur.

SCÈNE IV

LE PRÊTRE, LA MAITRESSE, L'AMANT

L'AMANT, *entr'ouvrant la porte.*

Mon supplice est-il terminé ? — Ont-ils fini de se parler à voix basse ? (*Il s'approche du lit.*)

LE PRÊTRE, *à genoux.*

Mon fils, ne troublez pas cette âme en prière.

L'AMANT

Chère maîtresse, tournez un peu vos yeux vers moi.

LA MAITRESSE, *d'une voix faible.*

J'éprouve un bien-être indicible ; — je respire plus librement. — Que c'est doux, la paix du cœur, et qu'il fait bon mourir avec elle !

LE PRÊTRE

Prenez ce crucifix et serrez-le avec ferveur sur vos lèvres !

L'AMANT

Maîtresse, réponds-moi ; — je suis à tes côtés et je te parle.

LA MAITRESSE, *en extase.*

J'entends là-haut des voix qui m'appellent.

L'AMANT

Mais non ! chère femme, c'est moi qui t'implore, c'est moi, c'est ton amant.

LE PRÊTRE

Mettez-vous à genoux, mon fils, et priez pour elle.

L'AMANT

A genoux ? — Pourquoi faire ? — A genoux ? Ma place est dans ses bras. — Écartez-vous donc, monsieur, vous m'empêchez de m'approcher de ma femme.

LA MAITRESSE, *de plus en plus affaiblie.*

Restez à mes côtés, mon père ; exhortez-moi, soutenez-moi.

L'AMANT

Miséricorde ! elle ne m'aime plus ; on lui a dit de ne plus m'aimer !

LA MAITRESSE

Je vais à vous, mon Dieu.

L'AMANT, *fondant en larmes.*

Oh ! je le savais ! je le savais !

LE PRÊTRE

Courage, ma fille ! Dieu vous regarde et vous tend les bras.

L'AMANT

Oh ! un regard ! ton dernier regard ! Un baiser ! ton dernier baiser, Amante, amie, maîtresse, femme, tourne-toi vers moi, une fois, une fois encore ! Cette dernière caresse qui tremble au bout de tes tèvres, pour qui donc la gardes-tu, à qui veux-tu la donner ?

LA MAITRESSE, *baisant le crucifix.*

Mon Dieu, je vous aime. (*Elle meurt.*)

L'AMANT

Elle est morte ! elle est morte ! (*Il tombe sur un siège, la tête dans ses mains.*)

LE PRÊTRE

Que son âme courageuse repose en paix dans le Seigneur ! (*Il se lève, ferme les yeux de la maîtresse, tire les rideaux du lit, puis s'approche de l'amant.*)

L'AMANT

Morte sans me parler ! morte, sans me dire adieu !

LE PRÊTRE

Mon fils, Dieu ne bénit jamais les unions criminelles ; que cette mort vous soit du moins un salutaire exemple !

L'AMANT

Morte, en rougissant de moi ! morte, en me reniant.

LE PRÊTRE

Revenez à Dieu, mon fils, c'est le seul maître qui console.

L'AMANT

Merci, monsieur.

LE PRÊTRE

Dieu vous guérira de cette affection funeste.

L'AMANT

Je désirerais pleurer en paix, monsieur ; je vous salue.

LE PRÊTRE

Vous n'êtes pas à ce point enraciné dans le mal...

L'AMANT, *il se lève.*

Monsieur, la douleur rend quelquefois méchant; je vous conseille de vous retirer. Vous m'avez enlevé ma maîtresse, vous m'avez pris son amour, son dernier regard, sa dernière caresse, toutes choses qui m'appartenaient; il n'y a plus rien à emporter ici; croyez-moi, allez-vous-en.

LE PRÊTRE, *se retirant.*

Le malheureux!

SCÈNE V

L'AMANT, LA GARDE

LA GARDE, *timidement.*

Monsieur?... monsieur?

L'AMANT, *la tête dans ses mains.*

Moi qui l'aimais tant!

LA GARDE

Faut-il coudre le corps?

L'AMANT

Attendez jusqu'à ce soir, vous en aurez deux au lieu d'un.

DEUXIÈME TABLEAU

DANS L'AUTRE MONDE

L'enfer. — Le cercle des suicidés. — Les damnés vont et viennent en hurlant au milieu des flammes. — L'amant s'avance, soutenu par deux démons.

SCÈNE PREMIÈRE

LES DAMNÉS

Quel est ce nouveau frère en douleur qu'on nous amène ? Le sang coule à flots de sa poitrine déchirée et trace sur sa route un long sillon rouge ! Comme il est faible ! comme il est pâle ! Encore un à qui la vie était à charge et qui a mis le fardeau de côté ; faisons-lui une place au milieu de nous et qu'il apprenne ce qu'on souffre ici-bas à n'avoir plus souffrir là-haut.

L'AMANT

Quel rêve ! quel affreux rêve ! Cette fumée m'étouffe, ces flammes m'aveuglent...

LES DÉMONS

Pour celui-ci, le cas est grave ; dans quel cercle allons-nous le conduire ? Le mettrons-nous avec les athées, les adultères, ou les suicidés ? Coupable de ces trois crimes, il vivait avec une femme mariée, il a blasphémé Dieu, il est mort volontairement. Le cas est grave, délibérons : toi, damné, pendant ce temps que nous tenons conseil, tu peux te promener au milieu des flammes ; des murs de triple airain nous assurent de ta personne.

(Ils délibèrent.)

L'AMANT

Ce cauchemar est épouvantable!

LES DAMNÉS, *l'entourant.*

Frère, raconte-nous ton histoire ; — c'est l'unique soulagement que tu puisses avoir à tes souffrances.

L'AMANT

Encore, encore! Que veulent ces noirs fantômes, ces squelettes calcinés? C'est mon rêve qui continue; mais je sais bien que je vais me réveiller dans mon grand lit, dans ma chambre pleine des rayons du matin; mes chardonnerets chantent sur ma fenêtre et ma maîtresse dort à mes côtés.

LES DAMNÉS

Il est encore à la période du rêve; tous, nous avons passé par là. Quand il verra son rêve durer des jours entiers, des années entières, des siècles et des éternités, il commencera peut-être à se croire éveillé.

L'AMANT

Ne pourrait-on donner un peu d'air ici, messieurs? je vais étouffer.

LES DAMNÉS

Dans cent mille ans, tu jureras encore que tu étouffes.

L'AMANT

Non, je ne dors pas! non, je ne rêve pas! Jamais douleurs pareilles n'ont suivi l'homme dans ses songes. — Oh! maintenant je me souviens.

LES DAMNÉS

Puisque tu te souviens, parle et dis-nous ton histoire.

L'AMANT

Je me souviens que j'aimais une femme; je me souviens qu'elle est morte; je me souviens que je me suis tué pour l'aller rejoindre plus

vite. Le froid d'un couteau dans ma poitrine, l'impression d'une chute immense, le brûlant contact des flammes et d'une chaleur suffocante, voilà encore ce dont je me souviens.

LES DAMNÉS

Et ta maîtresse, l'as-tu vue ? où est-elle ?

L'AMANT, *à voix basse.*

Elle a fait sa paix avec Dieu avant de mourir.

LES DAMNÉS

Nous te plaignons alors, car nos douleurs ne seront rien auprès des tiennes. Les supplices de l'enfer seront doublés pour toi d'une éternelle séparation.

L'AMANT

Elle s'est convertie seulement à l'article de la mort, et j'espère encore que Dieu n'aura pas voulu lui pardonner.

LES DAMNÉS

En ce cas, tu la trouveras ici ; ou plutôt, non, tu la sauras ici et tu ne pourras la rejoindre, — perché comme tu l'es avec nous, dans le cercle des suicidés.

LES DÉMONS

Approche, triple damné, et viens entendre la décision qu'on prend à ton égard. Juif errant de l'enfer, tu n'appartiendras à aucun cercle déterminé, mais tu iras de l'un à l'autre pendant toute l'éternité, aujourd'hui avec les athées, demain avec les adultères, pour avoir ta part de tous les châtiments, comme tu as eu ta part de tous les vices. — Hop ! en route.

LES DAMNÉS

Au revoir, frère, au revoir ! et puisses-tu rencontrer dans nos flammes la femme que tu cherches ! (*L'amant sort suivi de démons ; — on entend des cris de rage et des hurlements de douleur.*)

SCÈNE II

Même tableau que le précédent. — Damnés et démons.

(Entre l'amant.)

L'AMANT

Vainement j'ai cherché; elle n'est pas ici, et c'est pour moi maintenant une certitude qu'elle m'a renié en mourant. Me voilà donc condamné à d'éternels supplices pour n'avoir point failli à mes serments d'amour. — Va, misérable! roule de cercle en cercle, toujours poursuivi par des flammes dévorantes; — marche toujours, marche sans repos ni trêve; sois de toutes les tortures; prends ta part de toutes les douleurs, cependant que là-haut l'épouse menteuse et renégate te regarde brûler du milieu de son paradis aux délicieuses fraîcheurs.

LES DAMNÉS

Eh bien! frère, as-tu trouvé celle que tu cherchais?

L'AMANT

En traversant le cercle des adultères, j'ai vu des couples infortunés, éternellement liés l'un à l'autre, se tordre et rouler ensemble au milieu des flammes; — comme ils souffraient! comme ils étaient misérables! Et pourtant leur misère m'a fait envie, leurs souffrances m'ont rendu jaloux; et j'ai pleuré en songeant qu'eux du moins étaient deux pour souffrir.

LES DAMNÉS

Il est facile de comprendre à ta douleur que ta maîtresse n'était dans aucun des cercles infernaux. En ce cas, frère, sois heureux, car tu vas la voir aujourd'hui même.

L'AMANT

Comment! elle est ici, elle est parmi vous? et vous le savez, et vous me regardez pleurer, et vous me laissez souffrir! — Vite, vite, parlez et dites où elle se cache, que j'aille me jeter dans ses bras!

LES DAMNÉS

Écoute : — ta maîtresse est au paradis, et cependant tu vas la voir. — Arrivé depuis hier parmi nous, tu ne connais pas encore les usages de la maison; mais, rassure-toi, tu auras certes bien le temps de les apprendre. Sache donc, ô damné novice, que c'est aujourd'hui le jour de la Fête-Dieu. — Ce jour-là, — qui revient pour nous une fois par année, — les chaudières infernales cessent de bouillir, les hauts fourneaux s'éteignent, les instruments de supplice sont mis de côté, les démons se croisent les bras; l'enfer chôme. Puis, le plafond d'airain chauffé à blanc qui pèse sur nos têtes s'entr'ouvre, et là-haut, bien haut, nous voyons passer, — glissant à travers les nuages, — tous les saints et saintes, les chérubins, les anges, les trônes, les dominations, les archanges, qui font la procession tout autour du paradis, en répandant les fleurs — à pleines corbeilles, — les parfums — à pleins encensoirs. Derrière, marche, gravement et les yeux baissés, la longue litanie des âmes bienheureuses, parmi lesquelles tu vas reconnaître celle que tu cherches.

L'AMANT

Bénis soyez-vous, mes frères, pour la bonne nouvelle que vous me donnez, et la bouffée d'espoir que vous faites se glisser dans mon âme! Si je puis voir ma maîtresse, je suis sauvé.

LES DAMNÉS

Sauvé! Que veux-tu dire par là?

L'AMANT

Croyez-vous que ma voix ne puisse monter jusqu'à son oreille?

LES DAMNÉS

A son oreille, oui; mais à son âme...

L'AMANT

Oh! je suis sûr qu'en voyant ici l'homme qu'elle a tant aimé, en entendant la voix qui lui fut si chère, elle viendra partager mes souffrances, ou qu'elle intercédéra auprès de Dieu pour me faire participer à son bonheur.

LES DAMNÉS

Ah! Juif errant, Juif errant, tu es bien naïf.

L'AMANT

Croyez-vous que Dieu refuse quelque chose à ses âmes de paradis ?

LES DAMNÉS

Les âmes du paradis refusent tout aux âmes de l'enfer.

L'AMANT

Non, vous ne la connaissez pas, cette chère maîtresse. Si vous saviez comme elle m'aimait! L'approche de la mort, les patenôtres du prêtre ont pu lui troubler la cervelle à sa dernière heure, mais je n'aurai, j'en suis sûr, qu'un mot à dire pour qu'elle me revienne tout entière, — comme par le passé.

LES DAMNÉS

L'air du paradis est fatal à la mémoire; chacun de nous a là-haut un parent, un ami, un frère, une sœur, une mère, une femme; — de ces êtres chéris nous ne pûmes jamais obtenir même un regard.

L'AMANT

Vous n'avez été jamais aimés comme moi.

LES DAMNÉS

Eh bien! donc, lève-toi, damné; — l'heure est venue de tenter l'aventure. Puisses-tu, pauvre âme, être plus heureuse que nous!

SCÈNE III

Le plafond de l'enfer s'entr'ouvre. — Une musique se fait entendre, d'une douceur infinie. — La procession céleste s'avance à travers les nuages; saint Pierre vient derrière, les clefs du paradis à la main. — Dans les dernières files des chérubins, passe la maîtresse, vêtue d'une robe blanche. — Saints et saintes jetant des fleurs.

LES DAMNÉS

Les voilà! les voilà! — Que c'est beau! — O la délicieuse bouffée d'air qui nous arrive, et quelle exquise odeur d'encens!

UN DAMNÉ

Au milieu des âmes bienheureuses, voyez-vous celle-là qui marche la tête inclinée, — un missel doré dans les mains, — et des beaux cheveux blancs en nattes sur le front? Mes yeux et mon cœur l'ont reconnue, — c'est ma mère!

AUTRE DAMNÉ

Mes yeux et mon cœur l'ont aussi reconnu, ce petit chérubin vêtu de mousseline, à ceinture d'azur, qui agite dans l'air, — de toutes les forces de ses bras dodus et roses, — une bannière à fleurs d'or aussi grande que lui; c'est ma sœur, ma petite Anna, que j'ai tant pleurée.

PREMIER DAMNÉ

Pauvre mère! comme elle m'aimait autrefois! — C'est elle qui m'a nourri, oui, messieurs, elle-même, — une petite femme, grosse comme le poing, — et qui n'avait pas un souffle de vie. Elle m'aimait à en mourir. — Je n'ai jamais été joyeux, qu'elle n'ait souri; triste, qu'elle n'ait pleuré. Ah! misère sur moi! son cœur a bien changé, — depuis qu'elle habite là-haut.

DEUXIÈME DAMNÉ

Chère sœur, sœur adorée! — Elle est morte le jour de sa première communion; c'est un ange dépatré; mais, depuis qu'elle est retournée à son paradis, elle a bien oublié ce frère tant aimé, qui lui racontait de belles histoires dans les longues après-dînées d'hiver.

PREMIER DAMNÉ

Mère, mère, un regard pour ton fils, ton cher amour d'autrefois ! — Hélas ! elle est déjà loin et mes cris n'ont en rien troublé le mouvement rythmique et doux de sa marche.

DEUXIÈME DAMNÉ

Sœur chérie, c'est ton frère qui t'appelle, — ce frère qui tant de fois t'a portée sur ses épaules, et tant de fois fait sauter dans ses bras ! — Rien ! rien ! pas même un regard ! (*Il pleure.*)

LES DAMNÉS, à l'amant.

Eh bien ! frère, qu'en dis-tu ? — As-tu toujours confiance ?

L'AMANT

Toujours ! ma chère maîtresse vaut mieux que toutes ces femmes. (*En ce moment, une pluie de roses vient tomber au milieu des damnés. — Ils se les arrachent avec fureur.*)

UN DAMNÉ, mâchant une rose.

O les fleurs ! que c'est bon !

UN DÉMON, s'approchant de lui.

La rose que tu savoures te coûtera cher tout à l'heure.

CHŒUR DES ANGES

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

L'AMANT

Rien ! je ne vois rien encore !

LES DAMNÉS

C'est une des dernières arrivées au paradis ; cherche dans les derniers rangs.

L'AMANT, *avec transport*

Je la vois ! je la vois ! — La troisième à gauche, dans l'avant-dernière litanie ! Qu'elle est belle ! plus belle mille fois que je ne l'ai jamais vue. Oh ! mes yeux ne peuvent pas se rassasier de la voir. — Mes frères, mes frères, embrassez-moi, je suis heureux !

UN DÉMON, *s'approchant de lui.*

Tu me payeras ce bonheur-là ce soir ; en attendant, prends cet à-compte. (*Il le frappe.*)

L'AMANT, *se roulant sur le sol.*

Miséricorde ! que je souffre !

CHŒUR DES ANGES

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

L'AMANT, *d'une voix terrible.*

A mon secours ! Maîtresse, à moi !

SAINT PIERRE

Avez-vous entendu ce cri de douleur, mes enfants ? Quelque damné qu'on torture. Pauvres, pauvres gens !

L'AMANT

Maîtresse, maîtresse, à moi !

SAINT PIERRE, *aux âmes du paradis.*

Je crois, chères mies, qu'on appelle l'une de vous.

L'AMANT

Marie, Marie, chère femme !

SAINT PIERRE

Décidément, c'est quelqu'un qui appelle. Harpes d'or et chœurs célestes, faites silence.

L'AMANT

Marie, c'est moi qui t'appelle, c'est moi, c'est ton ami, c'est ton maître.

SAINT PIERRE, *à la maîtresse.*

Mademoiselle Marie, on a prononcé votre nom par là-bas ; regardez, en vous penchant par-dessus ce nuage, ce qu'on peut vous vouloir.

LA MAITRESSE, *penchée sur l'enfer.*

Qui m'appelle ?

L'AMANT

Ah ! je savais bien que tu me répondrais. Ils disaient que tu m'avais oublié ; ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Reste, reste longtemps ainsi que je te regarde.

SAINT PIERRE, *à la maîtresse.*

Vous connaissez donc ce pauvre homme, chère âme ?

LA MAITRESSE

Mais non, grand saint Pierre, je vous assure que non.

SAINT PIERRE

Cherchez, ma mie, cherchez bien.

LA MAITRESSE

Eh non ! Je n'ai jamais connu cette face noirâtre où le péché vilain est écrit, ces yeux brûlés, ces paupières roussies, ces membres calcinés et noirs de suie. Où voulez-vous que je les aie connus ?

L'AMANT

Oui, je te comprends, tu cherches à venir me rejoindre ou à m'attirer vers toi. Oh ! comme nous allons nous étreindre et quel bonheur de continuer dans la mort nos belles amours de la vie !

LES AMES DU PARADIS

Il paraîtrait que notre sœur a connu ce monsieur autrefois.

LA MAITRESSE, *indignée.*

Je n'ai jamais connu que le paradis, jamais aimé que mon Seigneur. Grand saint Pierre, dites à ce damné qu'il se trompe.

SAINT PIERRE, *à l'amant.*

Mon pauvre enfant, la chère âme ne vous connaît pas.

LES DÉMONS ET LES DAMNÉS, *ricanant.*

Ah! ah! ah! ah! — Hi! hi! hi! hi!

L'AMANT

Affreux, affreux mensonge! ces yeux qui tant de fois se sont plongés dans mes yeux, ces lèvres qui savaient si bien le chemin de mes lèvres, ces cheveux qui baisaient les miens, ces bras qui m'enlaçaient, tout cela me connaît, tout cela doit me connaître. Marie, tu l'as donc oubliée notre petite chambre de la rue de l'Ouest et l'amoureuse vie que nous y menions?

LA MAITRESSE, *à saint Pierre.*

Je ne sais ce dont on me parle.

SAINT PIERRE

Dame! écoutez donc : si vous avez habité tous les deux la rue de l'Ouest?

L'AMANT

Et les longues soirées d'été, fenêtres ouvertes, les senteurs fraîches montant du Luxembourg, dont les grands arbres flottaient dans l'ombre devant nous, l'harmonieux clavier où tes mains erraient au hasard de ton âme. Tout ce cadre adorable de notre passion, toutes ces choses de notre amour, les renieras-tu aussi?

SAINT PIERRE, *à la maîtresse.*

Là, je suis curieux de savoir ce que vous avez à répondre.

LA MAITRESSE

J'ignore ce qu'on veut me dire.

L'AMANT

Eh bien! non! vous verrez qu'elle aura tout oublié, tout; nos courses dans les bois par les brumeux jours d'automne, et nos longues rêveries au bord des étangs de Chaville; les pleurs mystérieux qui gonflaient nos yeux, ces indicibles frissons qui faisaient trembler sa main sur mon bras, mon bras sous sa main, puis nos fins dîners sur l'herbe avec des baisers pour entremets, et ce jour où le garde de Viroflay la surprit grimpée sur un cerisier; t'en souviens-tu, Marie? Les cerises dansaient sur tes cheveux noirs : tu étais adorable ainsi. Tu en fus quitte pour un baiser sur la joue hâlée du vieux garde; que j'ai ri ce jour-là, bon Dieu!

LA MAITRESSE

Allons-nous-en d'ici, saint Pierre; ce malheureux est fou.

SAINT PIERRE, *à la maîtresse.*

Voyons, ma fille, cherche soigneusement dans tes souvenirs si tu n'as pas connu ce malheureux garçon quelque part. Dieu ne t'en voudra pas, j'en suis sûr, et une bonne parole ferait tant de bien à ce pauvre damné! En conscience, te rappelles-tu Chaville? te souvient-il de Viroflay?

LA MAITRESSE

Viroflay! Chaville! — Non! je n'ai jamais connu ces gens-là.

SAINT PIERRE, *à l'amant.*

Cher et pauvre enfant, cesse tes cris et tes prières; prières et cris n'y feront rien, elle ne se souvient pas.

L'AMANT

Ah! vilaine! ah! méchante! toi que j'ai tant aimée, pour qui j'ai vécu, pour qui je suis mort, tu n'as pas même un regret, un souvenir, une larme à me donner en retour! Rien, il ne reste plus rien pour moi dans ton cœur; pas même de la haine, pas même du dégoût, rien que l'oubli, le triste oubli! Tu ne le reconnais plus ce corps meurtri, dévasté; ces traits, défigurés horriblement, tu ne veux plus les reconnaître; et c'est toi pourtant la cause de ces meurtrissures et de cette

dévastation ! C'est par toi, c'est par toi que je suis ici ; c'est avec toi que j'y devrais être. Sans ton amour, je n'aurais pas connu l'adultère ; je n'aurais pas connu le suicide. Eh bien ! pour toutes mes souffrances passées et à venir, pour prix de mes douleurs éternelles, de toi je ne veux qu'un souvenir. Parle, créature maudite, parle, femme bien-aimée, et dis-moi que tu te souviens !

SAINT PIERRE, *ému.*

O le pauvre enfant ! Il fait vraiment de la peine ; j'en suis tout ému.
(*Une grosse larme glisse le long de sa joue et va rouler dans l'enfer.*
Un damné la happe au passage.)

LE DAMNÉ

Oh ! que c'est bon de boire !

UN DÉMON, *s'approchant de lui.*

Toi, dans une heure, un litre de plomb fondu.

L'AMANT, *d'une voix éplorée.*

Ne t'en va pas, Marie ! ne t'en va pas !

LA MAITRESSE, *retournant à son rang.*

Partirons-nous bientôt, grand saint Pierre ?

SAINT PIERRE

Il le faut bien, puisque vous ne vous souvenez pas. N'importe ! me voilà triste pour longtemps. Allons, en route ! Harpes d'or et chœurs célestes, un peu de musique. (*La musique reprend, la procession se remet en route. Le plafond de l'enfer se referme.*)

SCÈNE IV

L'enfer dans toute son horreur.

LES DAMNÉS

En voilà jusqu'à l'année prochaine!

LES DÉMONS

Maintenant, damnés, à vos fournaises ; vous allez cruellement expier vos vacances d'un jour. Toi, Juif errant, reprends ta course effrénée à travers les cercles ; torches de l'enfer, allumez-vous ; épanchez-vous, rivières d'huile bouillante ; ronflez, chaudières écarlates ! Que tout flambe ! que tout flambe, et qu'un immense hurlement de douleur aille avertir le roi du paradis que ses anges de l'enfer font vaillamment leur besogne. Allons, Juif errant, en marche.

L'AMANT, *levant ses poings calcinés vers le ciel.*

En marche, soit ! et, puisqu'elle m'oublie, moi, je me souviendrai. Oui, ce beau pain blanc de l'amour, qu'elle refuse, moi, je veux m'en nourrir éternellement. Gardez donc votre bonheur, âmes infortunées, âmes du paradis. Il serait incomplet pour moi, et je n'en voudrais jamais, au prix dont il se paye ; j'aime mieux mille fois cet enfer où l'amant se souvient, que votre paradis où la maîtresse oublie.

FIN DES AMES DU PARADIS

L'AMOUR-TROMPETTE

PERSONNAGES :

LE TROMPETTE

LE MAJOR

L'AIDE DE CAMP

L'ADJUDANT

CORNE-DE-BŒUF

VENTERBICH

CŒUR-AU-VENTRE

Madame PISTON, cantinière

LE BOURGMESTRE

LA BOURGMESTRESSE

BOURGEOIS ET BOURGEOISES

RÉSÉDA, bouquetière.



L'AMOUR-TROMPETTE

La caserne des dragons bleus. — Grande cour ombragée. — A droite et à gauche, les quartiers.
— Le jour tombe.

SCÈNE PREMIÈRE

CORNE-DE-BŒUF,

s'approchant de l'adjutant, qui se promène de long en large.

Est-ce vrai ce qui se dit dans le quartier, mon adjutant ?

L'ADJUDANT

Savoir ce qui se dit dans le quartier, dragon ?

CORNE-DE-BŒUF

On prétend que nous avons un nouveau trompette.

L'ADJUDANT

Très vrai.

CORNE-DE-BŒUF

Un trompette qui n'est pas comme tous les trompettes du monde.

L'ADJUDANT

Subtil.

CORNE-DE-BŒUF

Je veux dire qu'il n'a pas la taille d'un dragon bleu, pas même celle d'un homme...

L'ADJUDANT

Exact.

CORNE-DE-BŒUF

Révérence parler, à quoi nous servira ce bout d'homme, mon adjudant ?

L'ADJUDANT

Pas mon affaire.

CORNE-DE-BŒUF

Savez-vous à qui nous devons un pareil cadeau, mon adjudant ?

L'ADJUDANT

Au colonel.

CORNE-DE-BŒUF

Et croyez-vous, mon adjudant ?...

L'ADJUDANT

Suffit ! (*Il reprend sa marche.*)

CORNE-DE-BŒUF, *se mêlant aux groupes de soldats.*

Adjudant peu causeur ; impossible de lui arracher deux mots de suite. — Et vous, madame Piston, savez-vous quelque chose sur le nouveau trompette ?

LA PISTON

Il est venu prendre deux ratafias à la cantine, sur le coup de trois heures, à preuve que j'ai dû me laisser embrasser un brin pour avoir la paix...

VENTERBICH, *indigné*.

Tarteifle!

LE TROMPETTE, *tombant au milieu d'eux*.

Messieurs, je suis votre serviteur.

LA PISTON

Le voilà! c'est lui!

LE TROMPETTE

Madame Piston, permettez que je vous fasse mes baise-mains.

LA PISTON

Est-il gentil, hein?

CORNE-DE-BŒUF

Çà, de quel pays sortez-vous, jeune homme? quel est le trottoir qui pousse des gaillards de votre taille?

CŒUR-AU-VENTRE

D'honneur, c'est humiliant pour le régiment.

CORNE-DE-BŒUF

Nous le mettrons dans nos poches, les jours de marche forcée.

LE TROMPETTE

Messieurs les dragons, je vous en conjure, ne vous escrimez pas contre un papillon; je ne suis point assez fort pour vous rendre vos coups, mais j'ai la bourse assez bien garnie pour vous offrir quelques tafias avant la retraite.

CŒUR-AU-VENTRE

Pour ce qui est de l'éducation, il m'a l'air assez au courant de la chose.

VENTERBICH, *tendant son verre.*

Ia, bas maufais, tarteifle!

LE TROMPETTE, *à l'adjudant, qui s'est approché :*

Oserais-je vous offrir, mon adjudant?... Allons, gros père, décidons-nous.

L'ADJUDANT

Trompette, huit heures, sonnez.

LE TROMPETTE, *vidant son verre.*

Ah! oui, la retraite, je l'avais oubliée.

L'ADJUDANT

Dragons, à vos rangs! Sonnez l'appel, petit homme.

LE TROMPETTE, *sonnant.*

Ta ra ta ta, ra ta ta. (*Agitation dans les rangs.*)

L'ADJUDANT

Eh bien! eh bien! qu'arrive-t-il?

CORNE-DE-BŒUF, *à part.*

Je ne sais ce qui m'a passé dans le dos, un singulier frisson, tout de même.

CŒUR-AU-VENTRE, *à part.*

Morbleu! j'ai par le corps un tas de choses qui me glissent...

VENTERBICH, *à part.*

Tarteifle! che afre enfie t'embrasser madame Biston... Ia, ia, je afre enfie.

L'ADJUDANT

Brrrou. Pas à mon aise du tout; ne sait ce qui vient de me prendre.
(*Il fait l'appel.*) En avant, marche!

LE TROMPETTE

Ta ra ta ta, ra ta...

CŒUR-AU-VENTRE, *tressaillant.*

Morbleu! encore!

LE TROMPETTE

Ta, ta, ra...

VENTERBICH, *sortant des rangs.*

Tarteifle! il vaut que ch'embrasse guelgue chosse.

L'ADJUDANT, *à part.*

Ça me reprend, ça me reprend. (*Les dragons sont dans la cour, de-çà, de-là, bondissant comme des cabris. Madame Piston prend la fuite.*)
— (*Haut.*) Dragons, aux rangs, sacrebleu! Dix-huit quarts d'heure d'arrêt au premier qui bouge. Trompette, ne sonnez plus.

LE TROMPETTE, *d'un petit air naïf.*

Voilà, mon adjudant. (*Il essuie son clairon. — Le calme se rétablit. Les dragons, deux par deux, montent en silence dans les chambrées.*)

CORNE-DE-BŒUF

Je donnerais mes aiguillettes de cuivre pour savoir ce qu'on nous a mis ce soir dans la soupe. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

La chambre du major ; grand lit au fond ; panoplies, blagues, pipes turques.

LE MAJOR, *couché*.

Déjà midi ! Comme cela passe vite, une nuit de quinze heures ! C'est égal, je vais rester encore un moment au lit, à savourer mon repos et mon chocolat. (*On frappe.*) Qui va là ?

LE BOURGMESTRE, *du dehors*.

C'est moi, monsieur le major.

LE MAJOR

Je ne suis pas visible, repassez.

LE BOURGMESTRE

Major, major, il faut que je vous parle à tout prix.

LE MAJOR

Je n'ai pas mes pantoufles hongroises pour aller vous ouvrir ; parlez-moi du dehors.

LE BOURGMESTRE

La ville est à feu et à sang, monsieur le major.

LE MAJOR, *sautant du lit et allant ouvrir*.

L'ennemi serait-il entré chez nous ?

LE BOURGMESTRE

C'est bien des ennemis qu'il s'agit ! je viens vous parler de vos soldats et vous en raconter de belles, allez !

LE MAJOR, *se couchant*.

Comment ! de mes soldats ?

LE BOURGMESTRE

Figurez-vous que nous étions réunis hier soir sur l'esplanade, à prendre le frais, avec nos femmes et nos filles, en écoutant la musique de la ville ; il y avait là l'inspecteur des douanes et sa cousine la chanoinesse, la veuve du chancelier, moi, ma famille, enfin toute l'élite de la bourgeoisie. Tout à coup, nous entendons le son d'une trompette, et nous voyons arriver, au pas de course, vos dragons bleus précédés d'un petit homme qui soufflait dans un clairon. Nous crûmes d'abord qu'il y avait le feu quelque part dans la ville basse ; mais voilà vos dragons qui se précipitent au milieu de nous, toujours en courant, bousculent d'un côté, bourrent de l'autre, renversent les chaises, embrassent nos dames, serrent de près nos demoiselles, prennent une taille d'ici, pincent un mollet de là, en dépit de nos cris et de nos efforts. C'était affreux ! Au milieu de ce vacarme, on entendait toujours le maudit trompette. Ah ! trompette du diable ! toutes les fois que son clairon nous cornait aux oreilles, les dragons redoublaient ; il y avait du sortilège là dedans. Le dirai-je ? à la dernière sonnerie, ma femme s'est levée en criant : « Je n'y tiens plus ! » et la voilà sautant au cou du plus grand de vos dragons. Je viens demander justice, monsieur le major.

LE MAJOR

Monsieur le bourgmestre, le cas est très grave ; — veuillez me passer mon haut-de-chausses ; — très grave, monsieur le bourgmestre ; — mes bottes, s'il vous plaît ; — révolte de dragons bleus, hum ! hum ! c'est une affaire importante ; — donnez-moi maintenant ma veste et mon gilet, et mon grand sabre, avec son ceinturon, sans oublier ma sabretache ; nous allons de ce pas à la caserne, demander quelques explications à ces braves gens.

LE BOURGMESTRE

Croyez-vous ma présence nécessaire, cher major ?

LE MAJOR

Nécessaire ? c'est indispensable qu'il faut dire ; — vous, madame votre épouse, et tous ceux qui étaient sur l'esplanade avec vous. — Tenez, bourgmestre, prenez-moi cette hachette et ce yatagan, en cas d'insurrection.

LE BOURGMESTRE

Mais c'est à la boucherie que vous me conduisez !

LE MAJOR

Ceignez votre écharpe ; elle pourra vous épargner quelques horions.

LE BOURGMESTRE

Major, je suis père ; j'ai de la famille, major.

LE MAJOR

Demi-tour, et suivez-moi. (*Il l'entraîne.*)

SCÈNE III

La cour de la caserne. — Soldats rangés sur deux lignes. — Bourgeois et bourgeoises dans le fond.

LE MAJOR

L'adjudant ! où est l'adjudant ?

CŒUR-AU-VENTRE

L'adjudant n'est pas encore rentré, major.

LE MAJOR, *au bourgmestre.*

Il en était donc, lui aussi ?

LE BOURGMESTRE

S'il en était ! je crois bien ; demandez plutôt à madame la bourgmestre. (*La bourgmestresse se signe.*)

LE MAJOR

Malepeste ! ceci est plus sérieux que je ne pensais ; j'aurais besoin de réunir le conseil.

LE BOURGMESTRE, *à voix basse.*

Si vous en faisiez fusiller quelques-uns pour l'exemple.

LE MAJOR

Patience ! je suis bon enfant, moi ; je vais d'abord les haranguer un tantinet. — Dragons bleus, j'apprends sur votre compte des choses désagréables, fort désagréables, vraiment. Monsieur le bourgmestre porte plainte contre vous et demande...

LE BOURGMESTRE

Oh ! major, pourquoi me mettre en avant ?

LE MAJOR

... justice de votre escapade de cette nuit ; il paraît que vous avez chiffonné nombre de gorgerettes et fait beaucoup de scandale sur l'esplanade. Là n'est pas le mal, mes amis.

LE BOURGMESTRE

Oh ! major !

LE MAJOR

C'est-à-dire... enfin... vous comprenez ; je ne prétends pas que vous ayez eu complètement raison ; mais votre crime principal est d'avoir violé la discipline. Voyons, mes enfants, quel besoin aviez-vous de désertier la caserne à cette heure-là ? N'avez-vous pas assez de loisirs amoureux, par le temps de paix où nous sommes ? De huit heures du matin à huit heures de levée, il y a plus de temps qu'il n'en faut pour les enfantillages.

LE BOURGMESTRE

Pouah ! c'est indécent.

LE MAJOR

Donc, vous avez violé la discipline, sans compter le reste ; et je devrais cruellement sévir contre vous. M. le bourgmestre, ici présent, me conseille de vous faire fusiller... N'est-ce pas, monsieur le bourgmestre ? (*Grognement des soldats.*)

LE BOURGMESTRE

Oh! major, vous dénaturez ma pensée. Messieurs, je vous prie de croire que le major dénature.

LE MAJOR

Je n'irai pas si loin que cela ; je suis bon enfant, moi. Nous allons nous contenter de tirer au sort vingt d'entre vous qui recevront quarante-huit coups de gaule sur la plante des pieds. — J'ai dit. Qu'on m'apporte un casque! brigadier, écrivez le nom de ces braves garçons.

CORNE-DE-BŒUF

Le mien aussi, major?

LE MAJOR

Le vôtre aussi, brigadier.

CORNE-DE-BŒUF

Et celui de monsieur le bourgmestre aussi?

LE MAJOR

Et celui...

LE BOURGMESTRE

Oh! major! (*Entre l'adjudant qui mène le trompette par les oreilles.*)

L'ADJUDANT

Le voilà! voilà le coupable, le seul coupable.

LE MAJOR

Adjudant, votre épée!

L'ADJUDANT

Écoutez-moi, major : ce petit gremlin est cause de tout. L'appel fait, les soldats couchés, je quittais ma casaque, quand j'entends près de moi : Ta ra ta ta. C'était le trompette. Je veux le faire taire ; le trompette continue. Ta ra ta ta. Alors, malgré moi, j'enfile ma casaque, je passe mon ceinturon ; les soldats s'éveillent, se lèvent comme des

furieux, s'habillent en un clin d'œil : Ta ra ta ta. Le trompette descend l'escalier, nous le suivons, sans pouvoir faire autrement : Ta ra ta ta. Il court dans la ville, ta ra ! Nous courons dans la ville, ta ta. Nous rencontrons ces dames ; c'est plus fort que nous, nous les embrassons, et voilà comment la consigne fut violée.

LE MAJOR

Qu'est-ce à dire, et quelle histoire me baillez-vous là ?

L'ADJUDANT

La bonne, major ; demandez plutôt.

LE MAJOR, *au trompette.*

Approche ici, toi ! Que réponds-tu pour ta défense ?

LE TROMPETTE

Sur mon honneur, je ne sais ce que ces messieurs veulent dire.

LE MAJOR

Pourquoi t'es-tu levé cette nuit ? Pourquoi as-tu sonné ?

LE TROMPETTE

Je ne me souviens pas de m'être levé cette nuit, major, ni d'avoir sonné ; il faut croire que je suis somnambule. Maman m'a souvent raconté que, tout enfant, je m'en allais folâtrer sur les toits, nu comme un petit saint Jean.

LE MAJOR

Montre-nous ce clairon ensorcelé. Quel est le poinçon ? quelle est la fabrique ?

LE TROMPETTE

Mais, major, c'est un clairon comme tous les autres : fabrique allemande ; il n'y a pas là dedans la moindre sorcellerie. Oyez plutôt : ta ra ta ta. (*Il joue.*)

LE MAJOR, *inquiet.*

Veux-tu te taire! (*Mouvement dans la foule.*)

LE TROMPETTE

Vous voyez que c'est très simple : Ta ra ta ta. (*Il continue.*)

LE MAJOR, *hors de lui.*

Sarpejeu! (*Il se retourne et embrasse la bourgmestre.*)

LE BOURGMESTRE

Oh! major! major!

LE MAJOR, *revenant à lui.*

Qu'on le saisisse, qu'on le bâillonne, qu'on le garotte, et qu'on le conduise à la maison centrale. (*On s'empare du trompette.*)

LE TROMPETTE

Je proteste contre cet acte de brutalité. (*On l'emmène.*)

LE MAJOR, *aux dragons.*

Quant à vous, mes amis, je vous pardonne, attendu que vous n'êtes pour rien dans votre escapade.

CORNE-DE-BŒUF

Alors la bastonnade...

LE MAJOR

Eh bien! la bastonnade sera intégralement distribuée, — je suis bon enfant, moi. — Venez-vous, monsieur le bourgmestre? A propos, cher ami, connaissez-vous les deux nouvelles sauteuses du Grand-Théâtre? J'ai un furieux désir... (*Ils sortent en causant.*)

SCÈNE IV

Un horrible cachot. — Fenêtre grillée à droite, donnant sur la rue, au ras du sol.

LE TROMPETTE

On s'amuse fort peu ici dedans : quatre murs qui pleurent, une fenêtre borgne ; tout cela manque essentiellement de gaîté. Ma chère petite trompette ! ils ne m'ont pas séparé de toi, heureusement ; je puis souffler dans ton cuivre, à mon aise. Oui, souffler ; mais pour qui ? Ce ne sont pas ces murailles, ni ces barreaux de fer que j'enflammerai, ou que je forcerai à s'embrasser. — Si du moins la rue n'était pas déserte, je pourrais... Chut ! quelqu'un passe sur le trottoir : toc ! toc ! c'est une bonne petite vieille qui trotte allègrement, son cabas sous un bras, son carlin sous l'autre ; nous allons rire. (*Il joue de la trompette.*) Tiens ! elle n'est pas émue. (*Il joue encore plus fort.*) Miséricorde ! la maudite vieille est sourde. Le chien seul est troublé. Je n'ai pas de bonheur. Quel est ce bruit ? Deux souris qui se becquotent dans un coin de la prison et se caressent le museau avec leurs barbiches ! Dieu ! que c'est amusant de pouvoir troubler le repos de tous les gens, hommes et bêtes. — Aux jours anciens, j'avais mes flèches et mon carquois ; mais c'était rococo en diable ; puis on mettait des cuirasses, et je perdais mon temps. — J'aime mieux ma trompette ; il est vrai qu'il y a des sourds... C'est égal ! j'aime mieux ma trompette.

LA BOUQUETIÈRE, *en dehors.*

Pstt ! pstt ! Monsieur le prisonnier ?

LE TROMPETTE

Qui m'appelle ?

LA BOUQUETIÈRE

C'est moi, Réséda, la bouquetière.

LE TROMPETTE, *lorgnant à travers les barreaux.*

Joli museau, ma parole ! Que voulez-vous de moi, Réséda, ma chère Réséda ?

LA BOUQUETIÈRE

Vous prier d'accepter ce bouquet. (*Elle lui jette un bouquet.*)

LE TROMPETTE

Savez-vous que c'est charmant, ce que vous faites là, mon enfant ? Eh ! eh ! dois-je prendre ceci comme une déclaration ?

LA BOUQUETIÈRE

Ah ! fi ! fi donc, monsieur le trompette...

LE TROMPETTE

Mais, alors, pourquoi ?...

RÉSÉDA

Tous les matins, en passant devant la maison centrale, je jette deux ou trois bouquets aux prisonniers qui s'y trouvent. (*Avec un soupir.*) On dit que cela porte bonheur.

LE TROMPETTE

Vous n'êtes pas heureuse, mademoiselle Réséda ?

RÉSÉDA

Hélas ! tout le monde n'accepte pas mes fleurs d'aussi bon cœur que vous le faites.

LE TROMPETTE

Comment ! quel est le drôle ?...

RÉSÉDA

C'est le dragon Venterbich, monsieur, vous savez, celui qui a de si belles moustaches, et qui dit toujours « Tarteifle. » Je l'aime de toute mon âme, mais lui n'a pas l'air de s'en apercevoir, et les fleurs que je lui envoie le matin, je suis sûre de les trouver chaque soir au corsage de la cantinière.

LE TROMPETTE

Venterbich est un idiot, et voilà ce qu'on gagne à aimer des êtres pareils. Là ! ne vous désolerez pas de la sorte ; vous m'affligez, d'honneur ! et je veux faire quelque chose pour vous. Voyons : défaites vos jarretières, mon enfant ; oui, vos jarretières. Très bien. Attachez-les solidement et les faites glisser par mon soupirail. Diable ! c'est encore trop court. Je vais grimper sur ma table, attendez. Allongez le bras ; maintenant nous y sommes. Savez-vous ce que je suspends à vos jarretières ? Eh bien ! c'est ma fameuse trompette, celle qui a fait tant de bruit sur l'esplanade. Quand vous voudrez que Venterbich vous saute au cou, vous n'aurez qu'à souffler un brin dedans, et vous m'en donnerez des nouvelles...

RÉSÉDA

Oh ! monsieur, je n'oserai jamais.

LE TROMPETTE

Prenez toujours, et maintenant allez-vous-en au plus vite ; j'entends du bruit dans le corridor.

SCÈNE V

Un champ de bataille. — A gauche, un moulin sur la hauteur, occupé par l'ennemi. — Au fond, mêlée furieuse à travers les blés. — Un petit bois sur la droite. Les dragons bleus sortent du bois, en rampant, un mousqueton à la main.

LE MAJOR

Halte ! à plat ventre, dragons !

CORNE-DE-BŒUF

Voilà une position qui doit joliment fatiguer le major.

CŒUR-AU-VENTRE

Je trouve qu'il fait chaud ici.

CORNE-DE-BŒUF

Défais un bouton, parbleu !

L'ADJUDANT

Silence, dragons !

L'AIDE DE CAMP, *arrivant du fond.*

Le major ! vite, le major !

LE MAJOR, *cherchant à se relever.*

Voilà ! avancez à l'ordre.

L'AIDE DE CAMP, *le chapeau à la main.*

Vous avez devant vous le quartier général de l'ennemi, monsieur ; le jeune prince, la femme du maréchal, la cassette royale, tout est là. Il faut qu'en six minutes le moulin soit pris. Adieu, monsieur !
(*Une balle le frappe.*) Vive le roi ! (*Il meurt.*)

LE MAJOR

Adjudant, mon bon ami, faites sonner la charge.

L'ADJUDANT

Pas de trompette ; trompette en prison, major.

LE MAJOR

Nous ne pouvons pas prendre cependant un quartier général sans trompette ; ce n'est point dans les règles. Ceci est grave.

VENTERBICH

Ah ! tarteifle !

CORNE-DE-BŒUF

Major, Venterbich a une idée.

VENTERBICH

Che affre un drombette. (*Il sort un clairon de son haut-de-chausses.*)

LE MAJOR

Bravo! en avant les dragons bleus! Venterbich, sonne la charge.

VENTERBICH

Ah! tarteifle!

LE MAJOR

Quoi encore?

VENTERBICH

Che safre bas chouer.

LE MAJOR

Pourquoi diable as-tu un clairon dans ta poche, alors? Morbleu! la position n'est pas tenable; l'ennemi nous envoie des prunes à pleins paniers.

CORNE-DE-BŒUF, *tournant sur lui-même.*

Ouf! (*Il meurt.*)

LE MAJOR

Ventre-saint-gris! Dragons, qui sait jouer du clairon ici? Personne. Eh bien! c'est moi qui m'en charge; suivez-moi. (*Il embouche l'instrument et joue de toutes ses forces.*)

VOIX DANS LES RANGS

Hein? — Sapristi! — Encore! (*Le major continue à souffler.*)

L'ADJUDANT, *hors de lui.*

Arrêtez, major, arrêtez!

(*Le major continue, les dragons jettent leurs armes, — on arrive près du moulin, — le feu de l'ennemi s'arrête, — les portes du moulin s'ouvrent; sortent la maréchale et les dames d'honneur en gambadant. — On s'embrasse avec fureur. Le major tombe essoufflé.*)

SCÈNE VI

Un conseil de guerre. — Le major et le bourgmestre au tribunal. — Au banc des accusés : Réséda, Venterbich, le trompette. — Bourgeois et bourgeoises dans le fond. — L'adjutant sert de greffier.

LE BOURGMESTRE

Accusée Réséda, levez-vous et nous dites comment vous vous nommez.

LA BOUQUETIÈRE

Vous le savez bien, monsieur le bourgmestre, puisque vous venez de m'appeler par mon nom.

LE BOURGMESTRE

Dites toujours.

LA BOUQUETIÈRE

Je m'appelle Réséda, bouquetière de père en fils, à l'angle de la grand'place.

LE BOURGMESTRE

Greffier, écrivez les aveux de l'accusée. Accusé Venterbich, avouez-vous reconnaître la susdite Réséda, votre complice ?

VENTERBICH

Ia, che regonnaïs.

LE BOURGMESTRE, *se frottant les mains.*

Écrivez qu'il reconnaît.

LE MAJOR, *bas au bourgmestre.*

Laissez-moi prendre la parole, cher ami ; j'irai plus vite en besogne.

LE BOURGMESTRE

Inutile, major ; je m'en tirerai bien tout seul.

LE MAJOR

Mon excellent ami, je vous prie de ne point m'échauffer les oreilles.

LE BOURGMESTRE, *à part.*

Brutal, va!

LE MAJOR

Venterbich, je suis bon enfant, moi, et si tu es franc avec nous je te garantis que tu en seras quitte pour une excellente bastonnade. Attention! De qui tiens-tu le clairon que tu as dans la poche?

VENTERBICH

De la betite bouquetière.

LE MAJOR

Pourquoi t'a-t-elle fait ce cadeau? Ce n'est pas la mode, que je sache, de se donner de ces choses-là, entre amoureux?

VENTERBICH

Elle afre tit lui serfir à se faire aimer, en souvlant tetans.

RÉSÉDA, *pleurant.*

C'est la pure vérité, monsieur le major; j'ai donné l'instrument à Venterbich; je lui donne tout ce que j'ai.

LE MAJOR

Et vous-même, mon enfant, de qui teniez-vous le clairon?

RÉSÉDA

Du petit monsieur que voici.

LE MAJOR, *au trompette.*

Eh bien! qu'en dites-vous, jeune homme? Eh bien?

LE BOURGMESTRE

Il dort, le gremlin! (*Rires dans la salle; l'adjudant tire les oreilles au trompette.*)

LE TROMPETTE, *se réveillant.*

Messieurs et mesdames, comment avez-vous passé, la nuit ? Bien. n'est-ce pas ? et moi de même ; j'ai seulement quelques lourdeurs dans la tête...

L'ADJUDANT

Silence !

LE TROMPETTE

Ah ! pardon, j'oubliais.

LE MAJOR

Accusé, levez-vous.

LE TROMPETTE, *se dressant sur ses ergots.*

Je suis levé, monsieur le major.

LE MAJOR

On ne s'en douterait guère ; montez sur le banc. — Quel était votre dessein en donnant la trompette à cette jeune personne ?

LE TROMPETTE

Je voulais la remercier de sa grâce touchante et de ses fleurs ; vous comprenez bien, mon cher major, que je ne me doutais pas qu'elle ferait passer mon clairon à Venterbich, que Venterbich vous le transmettrait, et que vous-même, vous...

LE MAJOR, *rougissant.*

Fort bien ! fort bien ! ne subtilisons pas. — De qui teniez-vous cette trompette endiablée ?

LE TROMPETTE

A dire vrai, monsieur, je suis né comme cela, mon clairon sur le dos, en sautoir, attaché par un fil rose ; je dois vous dire que nous habitions vis-à-vis d'une caserne. Maman aura eu sans doute un regard d'un de ces messieurs, comme on dit ; à coup sûr, c'était d'un trompette.

LE BOURGMESTRE

J'oserais faire remarquer à monsieur le major qu'il y a du sortilège là dedans, et que ceci relèverait peut-être d'un pouvoir ecclésiastique.

VOIX DANS LA FOULE

Oui, oui, c'est un sorcier ; il faut le brûler ! Qu'on le brûle ! qu'on le brûle !

LE TROMPETTE, *indigné*.

Ah ! par exemple. Quels sauvages !

LE MAJOR

Je vais trancher le nez et les oreilles au premier croquant qui lève la langue. L'accusé fait partie de mon escadron, il ne relève que de nous. Accusé, avant que les délibérations commencent, cinq minutes vous sont octroyées par le tribunal pour vous défendre s'il y a lieu.

LE TROMPETTE

Sur mon honneur et ma conscience, monsieur le tribunal, je déclare ne rien avoir à me reprocher ; je vous jure que si mon clairon vous porte aux nerfs, ce n'est pas de ma faute. Je suis innocent et bénin comme l'enfant d'un jour. — Ceci posé, j'ai recours à la clémence de mes juges, les priant de remarquer que je n'ai point causé de si grands malheurs, et que si ma trompette est ensorcelée, c'est un sortilège bien inoffensif. J'ai fait un peu de tapage dans la ville, qui en avait grand besoin ; j'ai valu quelques caresses aux dames, qui n'en sont pas fâchées ; une bonne bastonnade aux dragons bleus et cinq jours de cachot à votre serviteur. Quant aux malheureux accidents de la bataille, je n'y suis pour rien, et si la paix s'est faite sans le secours des congrès et des diplomates, la faute en est à mon clairon, — que je livre à votre colère. J'ai dit. (*Il salue galamment l'assemblée.*)

LE MAJOR

Le tribunal va délibérer. (*Après cinq heures de délibération, le major reprend.*) Attendu que, etc., attendu que, etc., la bouquetière Réséda

est acquittée, le dragon Venterbich condamné à l'épouser, et le trompette condamné à être fusillé sous vingt-quatre heures. — La trompette dudit trompette sera mise sous une cloche en verre, et exposée dans la ville, — en lieu sûr. (*Applaudissements frénétiques.*)

VENTERBICH

Tarteifle! (*Réséda lui saute au cou.*)

LE TROMPETTE, *la regardant tristement.*

Comme le bonheur nous rend méchants! Réséda est heureuse, les prisonniers de la maison centrale n'auront plus de ses fleurs.

SCÈNE VII

La place d'Armes, à six heures du matin. — Quelques bourgeois et bourgeoises attendent l'arrivée du condamné.

UN BOURGEOIS

Quelle heure est-il, dame Gertrude?

UNE BOURGEOISE

Six moins le quart, mon voisin.

LE BOURGEOIS

C'est une indignité de fusiller les gens si matin que cela ; je vous demande un peu pourquoi ? Un parti pris de contrarier les plaisirs du peuple.

LA BOURGEOISE

C'est une grande vérité que vous dites là, mon voisin ; deux heures plus tard, j'aurais pu conduire ici mes enfants. Ils n'ont pas déjà tant de jouissances, les pauvres chéris ; il m'a fallu les priver encore de celle-là.

LE BOURGEOIS

L'exécution est pour six heures précises, que je crois.

LA BOURGEOISE

Ma foi, oui ! — J'entends déjà les tambours. — Les voilà ! les voilà ! il y a l'adjutant et dix dragons ; un bien bel homme que cet adjutant ! — Je ne vois pas de prêtres.

LE BOURGEOIS

Jusqu'au dernier moment, le petit brigand a refusé d'en recevoir

LA BOURGEOISE

Jésus ! Maria ! c'est donc un voltairien ?

LE BOURGEOIS

Un pur sang, ma voisine ; ça ne connaît ni Dieu ni diable.

LA BOURGEOISE

C'est peut-être l'Antéchrist.

LE BOURGEOIS

Oh ! que nenni ! il ne serait pas si petit que ça.

L'ADJUDANT

Reposez vòss... armes !

LE TROMPETTE

Ai-je encore quelques minutes, mon adjutant ?

L'ADJUDANT

Encore quatre-vingt-une secondes.

LE TROMPETTE

Me sera-t-il permis d'adresser quelques paroles à tous ces butors ?

L'ADJUDANT

Non !

LE TROMPETTE

Tant pis ! — C'est égal, — il est bien dur de mourir si jeune, sans le petit discours de la fin. (*On lui met un bandeau*). Un bandeau ! je connais ça ; seulement, je ne le mets que sur un œil ; il faut vous dire que j'ai été borgne dans le temps.

L'ADJUDANT

Huit secondes.

LE TROMPETTE

Ah ! mon Dieu ! moi qui avais tant de choses à vous dire encore. Dragons bleus, je vous lègue ma bénédiction. (*Il quitte sa veste et retrousse ses manches.*)

LA BOURGEOISE

Bonté divine ! comme il a la peau blanche !

L'ADJUDANT

En joue... feu ! (*Cris dans la foule ; — détonation ; — fumée.*)LE TROMPETTE, *toujours debout.*

Messieurs les dragons, je vous souhaite bien du plaisir ; on ne me tue pas aussi facilement que cela. — Je suis l'Amour. (*Il s'éloigne en faisant la roue.*)

FIN DE L'AMOUR-TROMPETTE

LES HUIT PENDUES
DE BARBE-BLEUE

MORALITÉ

PERSONNAGES :

BARBE-BLEUE

SŒUR ANNE

ÉVELINE

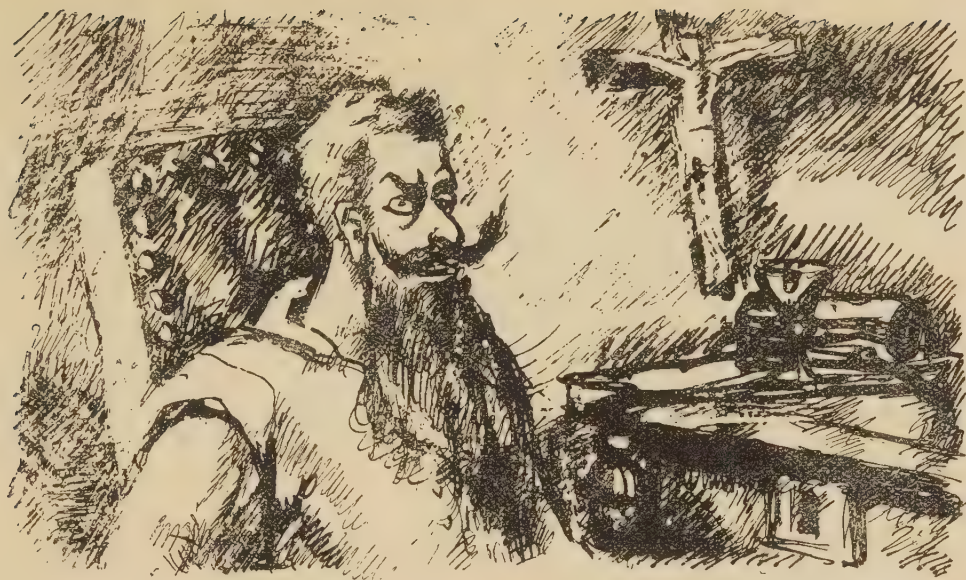
PREMIÈRE PENDUE

DEUXIÈME PENDUE

SEPTIÈME PENDUE

LE PAGE

CHŒUR DES PENDUES



LES HUIT PENDUES DE BARBE-BLEUE

Le château de Barbe-Bleue. — Salle très haute et très noire. — Au-dessus de la cheminée, un énorme crucifix en cuivre. — Tentures sombres. — Trophées suspendus aux murailles. — Neuf heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE

BARBE-BLEUE

Il marche de long en large d'un air préoccupé, puis s'arrête tout à coup devant le Christ et se découvre.

Mon Dieu, je vous remercie de la joie que vous faites à mes vieilles années en mettant près de moi cette gracieuse et douce compagnie ; la présence de ma nouvelle épouse égayera mon cœur et va suffire, — toute mignonne qu'est mon Éveline, — à remplir de liesse et d'amour cette maison sombre et dévastée comme une ruine, ce cœur plus sombre encore et plus dévasté. Mon Dieu, vous savez quel excellent mari je puis faire et les trésors d'affection que je tiens enfouis là dedans ;

— vous savez que j'ai lutté de toutes mes forces avant de céder aux dures lois de ma destinée. Sept fois vous avez vu la sueur de sang qui couvrait mon visage ; — sept fois vous avez vu mes larmes couler et mes pauvres mains trembler en étranglant toutes ces belles créatures. Seigneur, seigneur, m'avez-vous pardonné et dois-je considérer comme un gage de votre miséricorde, l'union que je contracte aujourd'hui avec mon cher petit Evelinon ? — S'il en est ainsi, mon Dieu, — je jure par les pieds divins du grand crucifié que mes lèvres ne frôleront pas les cheveux de ma femme avant mon retour de la ville sainte, où je vais me purifier de mes crimes entre les mains de votre vicaire bien-aimé. — J'ai dit. (*Il se couvre et frappe sur un timbre.*) Holà, sœur Anne ! (*Entre sœur Anne.*)

SŒUR ANNE

Me voici, mon frère.

BARBE-BLEUE

Fourbissez ma cuirasse sur l'heure, et visitez les courroies de mon armure ; je vais partir à l'instant même.

SŒUR ANNE

Oui, mon frère.

BARBE-BLEUE

Vous voilà froide et tranquille comme l'eau qui dort dans nos viviers. Ce départ subit n'a donc rien qui vous étonne ?

SŒUR ANNE

Non, mon frère.

BARBE-BLEUE

Vous trouvez naturel qu'un mari s'en aille comme cela, la nuit même de son mariage ?

SŒUR ANNE

Vous êtes le maître, mon frère, et ce n'est pas moi qui me gratterai jamais où cela ne me démange point.

BARBE-BLEUE

Bien parlé, sœur Anne. Venez ça maintenant que je vous ouvre mon cœur ; vous êtes entrée depuis ce matin dans la maison avec votre sœur Eveline et déjà vous m'avez su plaire par vos vices comme par vos vertus. Vous êtes grande, maigre, osseuse, très laide au surplus, toutes les qualités d'une intendante et d'une sœur aînée ; vous ressemblez énormément en fin de compte à cette *Cousine Bette*, dont il est parlé dans les *Parents pauvres* de monsieur de Balzac.

SŒUR ANNE

Vous me flattez, mon frère.

BARBE-BLEUE

Sur l'honneur, vous m'allez comme un casque, et je m'en vais vous donner une preuve de mon affection, en vous laissant la direction du château pendant mon absence ; vous aurez l'œil aux pots de groseille de notre office, et vous épierz les actions de ma femme : du tout vous tiendrez un compte exact, que vous me présenterez au retour. Sur quoi, approchez et nous baisez la main. Adieu, sœur Anne.

SŒUR ANNE

Adieu, mon frère. (*Sœur Anne sort par la gauche, Barbe-Bleue allume un candélabre et sort par la droite.*)

SCÈNE II

La chambre d'Eveline. — Un petit lit à rideaux blancs. — Un prie-Dieu.

ÉVELINE, *mi-vêtue* : *elle fait ses nattes devant une glace.*

Dire pourtant que je suis une dame, une très grande dame, et qu'il a fallu si peu de choses pour cela. Monsieur l'abbé nous a donné des bénédictions, monsieur le comte un baiser et une bague, monsieur le chef un bon dîner, et voilà ! Je me marierais volontiers tous les jours

i l'on voulait. Ce pauvre Barbe-Bleue ! Il est bien vieux et bien laid ! mais il parle si bien, il a une voix si douce, il me regarde si benoîtement, que je me sens prête à l'aimer de toute mon âme. Ces diables de cheveux qui ne veulent pas tenir. Allons donc ! En vérité, je suis très gentille, ce soir. (*On frappe.*) Ah ! mon Dieu !

BARBE-BLEUE, *du dehors.*

Éveline, chère Éveline, ouvrez-moi.

ÉVELINE, *ouvrant.*

Entrez, monseigneur.

BARBE-BLEUE

Vous faisiez sans doute vos prières, ma mie ; pardonnez-moi de troubler ainsi vos saintes méditations. Vous plairait-il de prier ensemble !

ÉVELINE

De grand cœur, monseigneur.

BARBE-BLEUE

Où en étiez-vous ?

ÉVELINE

J'allais commencer mon *Pater* quand vous êtes entré.

BARBE-BLEUE

Commencez-le donc et que le ciel vous écoute. (*Ils se mettent à genoux.*)

ÉVELINE

Pater noster qui es in cœlis...

BARBE-BLEUE

Sanctificetur nomen tuum...

ÉVELINE, *s'interrompant*.

A propos, monseigneur, pourquoi vous appelle-t-on Barbe-Bleue ? Vous n'avez pas un seul poil de la barbe qui ne soit blanc comme neige.

BARBE-BLEUE, *indigné*.

Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua.

ÉVELINE, *achevant le PATER*.

Libera nos à malo. Amen.

BARBE-BLEUE

Sachez, mon enfant, que si ma barbe est blanche, c'est les chagrins qui l'ont blanchie.

ÉVELINE, *toujours à genoux, se rapproche de lui*.

Dites-moi vos chagrins, monseigneur, pour que je m'essaye à vous consoler.

BARBE-BLEUE

Plus tard, plus tard.

ÉVELINE

Et dites-moi, monseigneur, quelle est cette grande tourelle inhabitée qu'on voit confusément à l'extrémité de la cour ?

BARBE-BLEUE, *se troublant*.

Passons à l'*Ave Maria*.

ÉVELINE

Ave Maria gratia... Mais vous me direz après... ?

BARBE-BLEUE

Dominus tecum... (On entend, à sept reprises, sept grands cris lugubres qui viennent du fond de la cour.)

ÉVELINE, *se levant épouvantée.*

Doux Jésus ! qu'est-ce que cela ?

BARBE-BLEUE, *très pâle.*

Rien, mon enfant, rien. L'esprit du mal habite cette aile du château et s'y promène, en hurlant, toutes les nuits, voilà tout.

ÉVELINE

Oh ! j'ai peur !

BARBE-BLEUE

Rassurez-vous ; je pars cette nuit même pour Rome ; je vais prier notre saint père le pape de conjurer ce cruel maléfice et de nous débarrasser de ce turbulent visiteur.

ÉVELINE

Vous me laissez seule ?

BARBE-BLEUE

Vous garderez près de vous sœur Anne et mon petit page.

ÉVELINE

Embrassez-moi donc et que la bonne Vierge vous protège.

BARBE-BLEUE

Je ne puis pas vous embrasser.

ÉVELINE

Tiens ! et pourquoi donc ?

BARBE-BLEUE, *lui prenant les mains.*

Je vous ferai remarquer, mon Éveline, que vous en êtes à m'adresser votre dixième question depuis cinq minutes. Prenez garde d'être curieuse ! c'est un défaut qui mène loin. Adieu, ma femme, et soyez sage jusqu'à mon retour. (*Il sort.*)

SCÈNE III

La tourelle. — Un salon tendu de bleu. — Le vent s'engouffre par les croisées, brisées pour la plupart. — Tout autour de la salle, sept femmes sont pendues à de longs clous.

PREMIÈRE PENDUE

Savez-vous la grande nouvelle, mesdames ? Barbe-Bleue s'est remarié.

CHŒUR DE PENDUES

De qui tenez-vous cela, grand Dieu ?

PREMIÈRE PENDUE

Les cloches de la chapelle me l'ont appris ce matin.

DEUXIÈME PENDUE

Allons, tant mieux ! une de plus !

PREMIÈRE PENDUE

Bah ! pourquoi voulez-vous qu'elle ait le même sort que nous toutes ? D'ailleurs, sous quel prétexte le farouche Barbe-Bleue s'en débarrasserait-il ? Nous autres, cela se concevait ; mais cette enfant...

DEUXIÈME PENDUE

Vous savez que c'est une enfant ?

PREMIÈRE PENDUE

De mon clou, je la voyais tantôt se dévêtir dans sa chambre... Cela vous a quinze ans, des cheveux longs comme une chappe, et de l'innocence!...

DEUXIÈME PENDUE

Ta ! ta ! ta ! Vous voulez rire avec votre innocence ; comme s'il n'y avait pas au monde d'autres péchés que les sept péchés capitaux, et d'autres gueuses que nous sept.

SEPTIÈME PENDUE

Après tout, il est si facile de déplaire à cette Barbe-Bleue. Pour ma part, le vieux monstre m'a pendue parce que j'aimais trop à dormir. Il me dit, un matin : « Tu es une paresseuse ! » et il m'étouffa.

PREMIÈRE PENDUE

Moi, j'avais le malheur de faire adresser mes lettres à Madame de Barbe-Bleue, au lieu de Barbe-Bleue tout court ; l'horrible homme me passa le cordon autour du cou, en me criant : « Tu es une orgueilleuse, sors d'ici ! »

SIXIÈME PENDUE

Moi, j'aimais un peu trop les petits écus ; monseigneur me fit venir un jour dans son cabinet : « Je te connais, dit-il, tu t'appelles l'Avarice ! » Et crac!...

CINQUIÈME PENDUE

Même accident m'arriva pour quelques malheureuses compotes dérobées à l'office.

QUATRIÈME PENDUE

J'en ai eu autant pour avoir permis à un lansquenet de me rattacher ma jarretière.

TROISIÈME PENDUE

Moi, pour une gifle que j'allongeai, dans un moment de vivacité, à ma sœur Anne.

PREMIÈRE PENDUE

Tiens ! vous aviez donc une sœur Anne, vous aussi ? C'est comme moi.

CHŒUR DE PENDUES

Et comme moi !

PREMIÈRE PENDUE

Hélas ! toutes les jolies femmes ont près d'elles une sœur Anne, pour leur servir de chaperon ; et c'est la sœur Anne qui les perd tous les jours.

DEUXIÈME PENDUE

Enfin, mes chères dames, j'en reviens à mon idée, et vous parie mon clou contre les vôtres, qu'avant qu'il soit deux jours la nouvelle mariée sera venue nous rejoindre. A nous sept, nous formons un assez joli assortiment de vices, mais l'assortiment n'est pas complet, il manque une perle à l'écrin...

CHŒUR DE PENDUES

Laquelle ? laquelle ?

DEUXIÈME PENDUE

A notre collection manque le roi des vices féminins, un vice qui a perdu, perd et perdra tant de créatures ; un vice qui résume et contient tous les autres...

CHŒUR DE PENDUES

Quoi donc ? quoi donc ?

DEUXIÈME PENDUE

Chut ! quelqu'un a marché dans le corridor.

CHŒUR DE PENDUES

Non ! c'est le vent !... Non ! une chauve-souris !

DEUXIÈME PENDUE

Eh bien ! ce vice terrible... c'est... la *curiosité*... et le voici ! (*La clef tourne dans la serrure. — La porte s'entr'ouvre. — Éveline se penche et jette un regard fugitif dans la salle. — Elle tient à la main une petite lampe.*)

SCÈNE IV

La chambre d'Éveline.

ÉVELINE, *couchée*

L'affreuse nuit que j'ai passée, mon Dieu ! l'affreuse nuit. Cette course à tâtons dans des couloirs obscurs, humides ; ces affreuses bêtes de nuit dont les ailes me léchaient la figure ; cette maudite lampe qui s'éteignait à chaque instant. Cette grande porte sculptée ; et puis la salle noire, immense, et les sept clous !... Brrr ! j'en suis encore frissonnante. Quel méchant homme que ce seigneur Barbe-Bleue. Sept femmes à lui tout seul, c'est effrayant... je sais bien que ces dames de là-haut ne valaient pas grand'chose, et que moi, je n'ai rien à craindre de semblable, puisque je n'ai aucun de leurs vices monstrueux. (*On frappe.*) Qui va là ?

SŒUR ANNE

C'est moi, ma sœur... (*Elle entre.*) Miséricorde ! encore au lit, à midi passé ; mais c'est épouvantable. Vous qui étiez toujours sur pieds avec l'aube.

ÉVELINE, *regardant l'horloge.*

Tiens ! Il faut croire que j'avais grand besoin de dormir.

SŒUR ANNE

Voici votre café au lait, ma sœur.

ÉVELINE

Fort bien !... Pouah ! quelle chicorée ! Holà ! hé, sœur Anne ! holà !

SŒUR ANNE, *accourant.*

Ma sœur ! eh bien, ma sœur ?

ÉVELINE

Qui m'a préparé cette horrible tisane ? Il est détestable votre café au lait et vous pouvez bien l'aller porter à vos lapins, s'il vous plaît ainsi.

SŒUR ANNE

J'y ai pourtant mis ce que j'y mets d'habitude : du café, du sucre et le reste.

ÉVELINE

Mettez-m'y trois morceaux de sucre de plus.

SŒUR ANNE

Plaît-il?... trois morceaux de sucre de plus!...

ÉVELINE

Eh bien! oui. M'entendez-vous, grande perche?

SŒUR ANNE

Grande perche, moi!

ÉVELINE

Oui, vous! Donnez-moi ce sucrier? (*Elle renverse le sucrier et le casse.*)

SŒUR ANNE, *bas, ramassant les morceaux.*

M'est avis qu'il y a du nouveau à la maison.

ÉVELINE

Dites donc, sœur Anne, d'où tirez-vous cette jolie robe?

SŒUR ANNE

Mais, ma sœur, c'est celle que vous avez portée si longtemps, et dont vous n'avez plus voulu.

ÉVELINE

Je n'en voulais plus hier; elle me plaît aujourd'hui; faites-moi le plaisir de quitter cette robe et de me la rendre.

SŒUR ANNE, *avant de sortir*

Ma sœur, le vieux Clopinet est là dans l'antichambre, et réclame son denier de toutes les semaines.

ÉVELINE

Allez au diable, vous et Clopinet ; je n'ai pas trop de mes deniers pour les partager avec tous les pouilleux des environs. À propos, sœur Anne, quel est ce petit blondin qui jouait aux osselets tantôt sous ma fenêtre ?

SŒUR ANNE

C'est le page de monseigneur.

ÉVELINE

Dites-lui de monter ; il est gentil. (*Sur un signe de sœur Anne, entre le page.*) Approche-toi du lit, mon mignot. Quel âge as-tu ?

LE PAGE

Quinze ans deux mois, madame.

ÉVELINE

Mais rapproche-toi donc, qu'on te regarde ! plus près, plus près ! — Il a les yeux d'un bleu ! — Pourquoi es-tu si rouge que cela ? — Il a la peau presque aussi fine que la mienne. — Sœur Anne, allez donc voir ce que devient la poule blanche. (*Sort sœur Anne.*) Hé ! hé ! le petit page !

LE PAGE, *reculant.*

Oh ! madame !

SCÈNE V

Même appartement qu'au premier tableau. — Barbe-Bleue dans un grand fauteuil, sœur Anne debout derrière lui, Éveline à genoux à ses pieds.

BARBE-BLEUE

Suis-je assez malheureux !

ÉVELINE, *sanglotant.*

Hélas !



BARBE-BLEUE

La dernière devait être la plus coupable.

ÉVELINE

Hélas!

BARBE-BLEUE

Les autres du moins n'avaient qu'un vice à la fois, celle-ci les a tous ensemble. — Mais défends-toi, défends-toi donc, malheureuse. — Dis-moi que sœur Anne a menti. — Que j'arrache la gorge à cette mégère!

ÉVELINE

Hélas!

BARBE-BLEUE, *lisant le rapport de sœur Anne.*

« Restée au lit jusqu'à midi : Paresse!

« Trois morceaux de sucre dans son café : Gourmandise!

« Refus du denier au père Clopinet : Avarice!

« Entretien particulier avec mon page : Luxure! » Et l'orgueil et l'envie, et la colère ; tout y est ! Comment cela s'est-il donc fait ? toi si pieuse, toi si vertueuse.

ÉVELINE

Hélas ! mon doux seigneur, vous m'aviez bien avertie. La curiosité mène loin ; moi, elle m'a conduite jusqu'au salon bleu, et dès que ma clef a eu fait deux tours dans la serrure, je me suis sentie corrompue comme une compagnie d'arquebusiers.

BARBE-BLEUE

Oui, les plus vertueuses se perdent de la sorte. Un tour de clef suffit... Mais enfin, mon enfant, à quoi dois-je me résoudre ?

ÉVELINE

Tuez-moi, monseigneur ; car, je vous l'ai dit, je suis terriblement dépravée.

BARBE-BLEUE, *sanglotant.*

Prépare-toi donc, mon pauvre Évelin! Sœur Anne, allez chercher un clou, un marteau et une corde.

SŒUR ANNE, *tirant le tout de sa poche.*

Voici, mon frère.

BARBE-BLEUE *passé la corde autour du cou de sa femme.*

Holà! mon Dieu! que je suis donc à plaindre!

ÉVELINE

Hi!! (*Elle meurt.*)

BARBE-BLEUE, *entraînant le cadavre.*

Sœur Anne, ne montez pas sur la tourelle; c'est entièrement inutile, vous ne verriez rien venir. Nous jouons ici un drame sérieux et nous n'avons que faire de la tradition. — Et de huit! (*Se tournant vers mes lectrices.*) *Avis aux dames.*



UN CONCOURS POUR CHARENTON

PERSONNAGES :

LE FOU
LE PRÉSIDENT
L'AMOUREUX
LE POÈTE
LE VICE-ROI DES INDES
LE FLEUVE DES AMAZONÈS
LE COUCOU
LE SAVANT
LE DUC DE GUISE
LE BOURSIER
L'ANTÉCHRIST
L'HOMME ARRIVÉ
LE PETIT RENTIER
LES FOUS.



UN CONCOURS POUR CHARENTON

La grande cour de l'hospice. — Au fond, un banc de pierre. — Les fous vont devisant sous les marronniers. — Deux heures sonnent à l'horloge du directeur.

SCÈNE I

UN FOU, *venant par le fond.*

Mes amis, mes chers amis, je vous apporte une fâcheuse nouvelle : notre pauvre Ladislas est guéri et quitte l'établissement.

LES FOUS, *accourant.*

Ladislas guéri ! Est-il possible ?

LE FOU

Oui, messieurs, Ladislas guéri de la façon la plus complète, guéri sans rémission, guéri sans espoir de rechute ; vous m'en voyez aux

larmes! C'était un si beau toqué! Hier encore, il était là dans cette cour, — extravagant comme pas un, — divaguant comme vous tous ensemble, — tirant la langue aux gardiens, — tantôt à quatre pattes, tantôt les jambes en l'air, — aujourd'hui gai comme une noce, demain plus triste qu'un enterrement. Oh! les affreux tordions! Oh! les joyeuses grimaces, et quel drôle de pistolet cela faisait! Vous souvient-il de la nuit où on alla le dénicher à la plus haute cime de ces arbres, — alors qu'il voulait décrocher la grande ourse pour en faire une résille à ses affreux cheveux rouges! et cette fameuse semaine où, pendant quatre jours et très sérieusement, il se crut une des nièces du cardinal Mazarin! Avec quelle bonhomie il nous priait, en rougissant, de ne pas regarder quand il quittait ses chausses; et quelle noble gifle il allongea à ce gardien mal appris, assez indiscret pour jeter un regard sur la correspondance amoureuse qu'il avait avec Louis XIV! (*Rires dans la foule.*) Dire que nous le perdons aujourd'hui et pour toujours! Pauvre ami! pauvre Ladislas!

LES FOUS, *d'un ton lugubre.*

Pauvre Ladislas!

LE FOU

A cette heure, il n'est déjà plus des nôtres; les médecins ont signé son laisser-passer, et M. le directeur vient de le recommander au conducteur chargé de le ramener dans sa famille. Il va rentrer dans la vie raisonnable et sérieuse. Adieu cette douce oisiveté qu'il avait au milieu de nous! Adieu le pain frais et la couchette en fer! Adieu ce cher cabanon aux murs blancs, où l'on rêve en liberté, le nez au ciel, les mains aux poches! Adieu ces beaux jardins de la fantaisie, où l'on s'égare à travers les plates-bandes et les roses mousseuses! Adieu les gambades, la vie de joyeuse paresse, les francs rires et les bonnes tristesses! On a coupé les ailes à cet ange, et pouf! le voilà retombé dans le monde réel des pieds-bots et des culs-de-jatte. Ladislas est mort! Ladislas est mort! (*Chanté.*) Nous n'irons plus au bois; les lauriers sont coupés. — Adieu, pauvre Ladislas.

LES FOUS, *sanglotant.*

Ladislas est mort! Adieu, Ladislas!

(*Passe Ladislas dans le fond, — confus et la tête basse. Il marche entre deux gardiens qui le reconduisent poliment jusqu'aux portes de l'hospice.*)

SCÈNE II

LE FOU, *d'un air fort gai.*

Or ça, messieurs, ne croyez pas que tout s'arrête ici, et que je vous laisse à cette heure vous occuper de vos plaisirs et vaquer à vos distractions. Nenni! nenni! nous avons d'autres hannetons à fouetter pour l'instant. Ouvrez l'oreille, je vous prie, et fermez la bouche, je vais parler. (*A un fou qui le mord jusqu'au sang.*) Mon cher Toby, abstenez-vous d'enfoncer vos crocs dans mon épiderme; c'est une charmante fantaisie, et je la conçois, mais c'est gênant pour l'orateur. Donc, seigneur de Charenton, il s'agit de savoir quel sera le nouvel hôte du cabanon Ladislas.

LES FOUS

Tiens! au fait, le cabanon Ladislas?

LE FOU

M. le directeur a reçu du dehors plusieurs demandes à ce sujet; mais comme il n'y a qu'une place pour tous ces pétitionnaires, il nous laisse le soin de juger qui sera le plus digne de l'occuper. Remarquez, je vous prie, que votre état est le plus doux du monde, comme il est dit chez le docteur Érasme, et qu'un cabanon est la plus jolie retraite pour un homme d'esprit; à preuve il signor Torquato Tasso qui voulut y finir ses jours. Ici l'on vit isolé du monde, de ses embûches, de ses tentations: pas de femmes! point de journaux! point de politique! pas d'abus! Sans travail et sans fatigue, on est toujours assuré du pain et du beurre quotidiens; on ne tient nul compte du *qu'en pensera-t-on* et des absurdes convenances de la vie. Si nous rions des lubies de nos voisins, c'est toujours en cachette, et nous nous prêtons à leurs jeux très sérieusement et de bon cœur. Chez nous, toutes les fantaisies ont droit d'asile et de respect; faire à sa guise, voilà la loi de notre maison. Des hommes éclairés vous entourent et sont là pour

empêcher tout accident dans l'accomplissement de nos fantaisies : jetez-vous par les croisées, vous tombez dans les bras moelleux d'un gardien; plongez dans le grand bassin, on vous repêche sur le coup ; si le désir vous vient de vous pendre un peu, quelqu'un est toujours là pour délier la corde; toutes choses qu'on ne fait pas dans l'autre monde. Pour finir, nous sommes très heureux.

VOIX et trépignements dans la foule.

Très heureux, très heureux! — Bravo l'orateur! — Vive Charrenton! — Restez donc tranquille, mon pauvre Toby, vous me faites mal!

LE FOU

Donc, messieurs, nous allons nous ériger en tribunal et trier, comme en Sorbonne, les candidats dignes de figurer au milieu de nous et de participer à notre bonheur. Je choisis, pour former le tribunal à cette session, les quatre plus beaux toqués de la maison : le Coucou, l'Antéchrist, le duc de Guise et le Fleuve des Amazones. Je suis fier d'avouer, amis, que le choix était difficile dans ce bouquet de têtes extravagantes. (*Satisfaction générale.*) Les autres pensionnaires assisteront à l'examen, dont je m'institue président. Le vice-roi des Indes sera notre huissier, et ce banc notre tribunal. — MM. les examinateurs s'allongeront à mes pieds dans une pose servile, et n'ouvriront jamais la bouche. Hip! hip! hurrah! frappez les trois coups : vice-roi des Indes, introduisez les candidats.

SCÈNE III

Entrent un amoureux, un musicien, un poète, un boursier, un savant, un *homme arrivé*. — Un petit rentier vient ensuite, se débattant entre deux fous.

LE PRÉSIDENT, *au rentier qui veut parler.*

Patience mon ami, votre tour viendra. — En commençant, je ne saurais recommander à messieurs du tribunal assez de discernement et de sévérité; quant à vous, candidats, soyez clairs et brefs; ne bégayez

pas en parlant et tâchez de ne pas vous fourrer les doigts dans le nez, comme il se pratique dans tous les examens. — Approchez, jeune homme, et dites-nous vos titres d'admission.

L'AMOUREUX, *s'avançant.*

Je suis amoureux, monsieur. (*Hilarité générale.*)

LE PRÉSIDENT, *avec un sourire.*

Donnez quelques détails au tribunal.

L'AMOUREUX

Je suis amoureux, messieurs, d'une femme à qui je n'ai parlé et ne parlerai sans doute de ma vie. Je ne l'ai vue qu'une fois, à la fenêtre d'un wagon, dans un train express qui croisait le train où je me trouvais et depuis... j'en suis fou. (*Signe de sympathie dans le public.*) Je passe mes jours à songer à elle et mes nuits à en rêver; je ne sais plus travailler et suis tombé dans une affreuse misère. J'ai l'habitude de pleurer sans cesse, mais cette dernière consolation m'est refusée : les voisins d'à côté, des curieux ou des bonnes gens, sont toujours à cogner à ma porte pour connaître mon mal ou le calmer. J'ouvre parfois ma fenêtre pour éteindre à la brise nocturne les ardeurs de mon sang; les voisines d'en face, dont la pudeur a des yeux de lynx, m'ont fait signifier l'ordre de tenir ma croisée fermée. Quand je vais par les rues, pâle et désespéré, les sergents de ville me suivent dans la crainte d'un mauvais coup. J'ai des élans de joie ou de douleur qui troublent la solennité ou la tranquillité des lieux où je me trouve; bref, le monde me gêne et je le gêne. Ici, du moins, j'aurai le pain et le lit assurés. Je pourrai crier, appeler, hurler, déchirer ma poitrine, arracher mes cheveux, me rouler sur le sol, sans que personne m'arrête, rêver sans que personne me trouble, pleurer sans que personne me console! (*Il pleure, tout le monde pleure.*)

LE PRÉSIDENT, *essuyant ses yeux.*

Allez, malheureux jeune homme, votre affaire est entendue, le tribunal décidera. (*Au petit rentier qui veut parler.*) Mon cher ami, si vous continuez, je vous fais bâillonner.

LE POÈTE, *s'approchant*.

I

*Socrate prétend qu'ab ovo
L'homme porte dans le cerveau
Un tout petit grain de folie,
Et je trouve, en y songeant bien,
Que, pour nous venir d'un païen,
La maxime est assez jolie.*

II

*Pour ma part, j'ai souvent cherché
Quel était le démon caché
Qui me torturait la cervelle,
Socrate a mis mon crâne à nu,
Et mon mal, longtemps inconnu,
C'est un Grec qui me le révèle.*

LES FOUS

Que dit-il ? Que dit-il ?

LE VICE-ROI DES INDES

Au nom du dieu Vichnou, faites silence, tas de peuples !

LE POÈTE

Vous voyez en moi, messieurs, un grand poète, l'auteur des *Chansons d'un Fou*, où je prouve comme quoi

*Raphaël, le Dante, Fiésole,
Grands artistes, grands écrivains,
Tous ont été des fous divins,
Tous ont porté la camisole.*

LE PRÉSIDENT

Un poète ! Un de ces hommes qui passent leur vie à trouver des syllabes ayant une même consonnance, des phrases qui n'aient qu'un

certain nombre de mots, des mots n'ayant qu'un nombre fixé de lettres. — C'est cela, n'est-ce pas ? — Bien ! fort bien ! — Une lubie comme une autre. — Avez-vous d'autres titres et la sympathie du tribunal ?

LE POÈTE

Que vous dirai-je, messieurs ! Je crois que mieux que personne je suis né pour Charenton ; excentrique d'idées et de gestes, mon existence ne ressemble en rien à celle du vulgaire ; je vais par la vie à cheval sur une chimère, un oiseau bleu dans chaque poche, je cours les rues grimaçant, gesticulant, composant. J'ai des attaques d'épilepsie ou d'enthousiasme à chaque heure du jour. Les relations sociales m'assomment : je rêve aux étoiles, — ce qui est de votre état ; — je parle tout seul et très haut, — comme on fait chez vous ; — mes chausses sont trouées, mes ressources usées ; chacun me montre au doigt et me parle avec un sourire de pitié railleuse. Les plus bienveillants me traitent d'insensé ; mais, ma foi, je m'en moque ; c'est un titre qui en vaut un autre.

*Pas de fausse pudeur, allons !
Portons hardiment ces galons
Que personne ne nous dénie,
Et disons, sans plus de chagrin :
Il s'en faut peut-être d'un grain
Que je sois un fou de génie.*

Je demande un cabanon ! (*Applaudissements de la foule.*)

LE FLEUVE DES AMAZONES

De ma source à mon embouchure, sur mes flots ou le long de mes rives, je n'ai jamais vu un...

LE PRÉSIDENT

A d'autres, messieurs les candidats. (*Au vice-roi en lui désignant le petit rentier.*) Que Votre Majesté se charge de cet homme et le fasse taire ! — En place, messieurs ! — Qui êtes-vous mon petit ami ?

LE MUSICIEN, *fredonnant.*

La fa ré mi la si do ré, je m'occupe de musique, *si si ut mi*, on m'empêche de chanter, *mi sol ut*, de chanter, et comme c'est une habitude, *do ré fa si*, que j'ai prise, *la la si si ut ut ré ré*, je me réfugie auprès de vous *sol sol do do*. — Connaissez-vous ma grande sonate en *la*? Je vais vous la dire : Broum, broum, broum! (*Rires universels.*)

LE PRÉSIDENT

Voilà un malheureux dans un bien triste état.

LE COUCOU

De mémoire d'oiseau, coucou! coucou! je n'ai jamais, coucou! coucou! vu son pareil! coucou! coucou!

LE SAVANT, *s'approchant.*

Moi, monsieur, je m'occupe de science.

LE PRÉSIDENT

Un savant? fort bien; je vous félicite, mon petit homme, vous avez eu de fiers toqués dans votre partie. On m'a parlé d'un savant passant trente années de sa vie dans une balance, afin de connaître les lois de la pondération. Etes-vous de cet acabit?

LE SAVANT

Je suis un grand chimiste, couronné par toutes les académies; je passe mes jours et mes nuits penché sur des creusets et des alambics, à m'empoisonner en détail pour l'amour de la science; je me suis quatre fois brûlé la figure, dix fois roussi les cheveux; je mets le feu chez moi tous les jours régulièrement; en fin de compte, ma famille, mes amis, la police s'opposent à mes expériences à cause de quelques distractions qui me caractérisent; et, ma foi: je viens chercher ici un laboratoire et la vie indépendante. (*Les fous le considèrent avec effroi.*)

LE DUC DE GUISE

Par ma balafre! mes seigneurs de France, voilà un homme dangereux, et je prop...

LE PRÉSIDENT, *sans l'écouter.*

Il suffit, monsieur le savant ! Voici, messieurs, un nouveau candidat qui me paraît mériter toute notre attention. — Quel singulier bon-homme ! Mouvements nerveux, gestes saccadés, tout d'une pièce, le col droit, il m'a l'air d'être en bois et à ressort : crac ! il ouvre la bouche ! crac ! il élève le bras ! Il va parler : attention !

LE BOURSIER, *d'une voix de tête et le bras en avant.*

Trente-cinq Strasbourg !... Vingt-deux Orléans... Qui veut des Strasbourg, bourg, bourg, bourg... (*Les fous hochent la tête d'un air de pitié.*)

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Ne le contrarions pas, il est peut-être méchant. (*Haut.*) Oui, mon ami, des Strasbourg, bourg, bourg, je conçois ; je conçois ; mais parlons raison un instant. Vous désirez habiter Charenton, n'est-ce pas ? On gêne vos habitudes au dehors, hein ?

LE BOURSIER, *tirant son carnet.*

Qui veut des Mulhouse à terme... 32 40... prime, report, report, prime... prime... prime... report... report...

LE PRÉSIDENT

Sans doute, sans doute ; mais encore faut-il savoir si...

LE BOURSIER

Si mes valeurs sont bonnes ? Excellentes, mon cher, excellentes. Prenez mes Strasbourg.

LE PRÉSIDENT

Impossible d'en tirer un mot : qu'on l'emmène et qu'on le surveille.

L'ANTECHRIST

En vérité, je vous le dis, *amen, amen, dico vobis*, je crois que...

LE PRÉSIDENT, *sans l'écouter.*

A vous, monsieur, quelle est votre maladie... pardon ! votre profession ?

L'HOMME ARRIVÉ

J'ai quarante ans, un nom et une position dans le monde, deux ordres étrangers sur la poitrine, mes entrées un peu partout. En deux mots, je suis ce qu'on appelle un *homme arrivé*. Pour acheter ce titre, vous ne sauriez pas toutes les privations que je me suis imposées, tous les amis que j'ai sacrifiés, toutes les joies que je me suis interdites. Depuis vingt ans, je n'ai pas été moi-même pendant une heure. Toujours le sourire postiche aux dents, l'air compassé, l'échine basse, la bouche close, le cœur et le visage aussi ; je suis le Masque de fer du dix-neuvième siècle, le martyr des convenances sociales et de mon ambition. Je suis l'homme arrivé ; arrivé à quoi?... à regretter cette jeunesse dont je n'ai jamais usé, ce beau temps que j'ai perdu, ce sang généreux et vermeil que j'ai laissé moisir dans mes veines ! — Aujourd'hui, mon masque me pèse, — ma gourme me travaille ; toutes les folies humaines, l'amour, la fougue, la jeunesse, le besoin des cris sans cause, des gambades sans raison, tout cela m'est monté au cerveau. — Que je me laisse aller à ces accès de fièvre chaude dans le monde, le monde étonné me reniera et m'enverra à Charenton ; j'aime mieux y venir de plein gré. Allons, messieurs, un cabanon pour *l'homme arrivé* ! Un cabanon !! un cabanon !!! — Plus de gêne ! Plus de contrainte ! Plus de masque ! Plus rien ! — Allez ! une gambade ! Allez ! une cabriolet ! et vive la gaieté ! Houp la la, la la, lonlaire ! (*Il danse en criant. — Danses et cabriolets générales des fous, du tribunal, des candidats.*)

LE PRÉSIDENT, *faisant une gambade.*

Soyons sérieux, mes amis, soyons sérieux. — Tiens ! qu'est devenu mon tribunal ? tous partis ? Le Coucou est monté sur un arbre, et chante de sa voix la plus perçante ; le Fleuve des Amazones se promène gravement, un bateau en papier sur la tête ! Pauvres garçons ! quels écervelés ! C'est égal, reprenons la séance ; — en place ! en place ! (*Les fous reforment le cercle. — On amène le petit rentier.*)

LE PETIT RENTIER, *suffoquant de colère.*

Enfin, je vais pouvoir parler !

LES FOUS

Oh! là là! La singulière tête! Quel air bête et majestueux! Et ce nez, et ces lunettes vertes, et cet habit bleu, et comme il se mouche, et comme il prise! (*Ils se tordent de rire.*)

LE RENTIER

Au nom de la liberté publique, je proteste contre les lazzis dont on m'accable et les violences qu'on me fait.

LES FOUS

Bravo! bravo! L'est-il assez, mon Dieu! l'est-il assez!

LE RENTIER

Voyons, monsieur le président, vous qui m'avez l'air raisonnable...

LE PRÉSIDENT

De quoi s'agit-il, mon ami? — Vous désirez un cabanon, n'est-ce pas?

LE RENTIER

Mais, sac à papier! je ne suis pas fou et n'ai pas envie de l'être. J'étais venu au parloir pour parler à l'économe, un de mes amis, quand un de ces messieurs est venu me dire qu'on me demandait. J'ai cru avoir affaire à une personne sérieuse. Je l'ai suivie, et j'ai vu trop tard que j'étais tombé entre les mains de fous. (*Hurlement de colère dans la foule.*)

LE PRÉSIDENT, *d'un ton sec.*

Sachez, l'homme, qu'il n'y a pas ici un seul fou; vous êtes chez des fantaisistes; mais, morbleu! ne parlez pas de folie, ou je vous fais hallebarder par mon duc de Guise.

LE RENTIER, *effrayé.*

Mais enfin, messieurs, que voulez-vous faire de moi? — Je m'appelle Timoléon; je suis un honnête rentier de la rue Saint-Denis; je me lève à huit heures et me couche à dix. Après déjeuner, je vais

entendre tirer le canon du Palais-Royal, en regardant jouer les enfants. Je suis électeur. Le soir, je fais mon domino avec l'adjoint. Vous voyez donc que je n'ai en moi aucun symptôme. (*A un fou.*) Finissez donc, monsieur, vous m'arrachez ma perruque. Je demande qu'on me rende ma liberté, ou j'appelle à l'aide.

LE PRÉSIDENT

Mes amis, assurez-vous de ce pauvre diable, et le liez fortement pendant que le tribunal va délibérer.

LE RENTIER, *effaré.*

Mais cette plaisanterie est de très mauvais goût... Vous attendez au droit sacré de l'homme... Messieurs, je suis père... Messieurs, ma femme va m'attendre! Au secours!

LE PRÉSIDENT

Qu'on le bâillonne.

LE RENTIER, *suffoqué.*

Au secours! à moi! au sec...

LE PRÉSIDENT

Or ça, messieurs de Charenton, et vous postulants, oyez la décision du tribunal.

ARTICLE PREMIER. — Les folies de l'amour, de l'argent, de l'art et de l'ambition étant des maladies toutes spéciales et très graves, qui troubleraient la paix de notre maison, les candidats, l'amoureux, le poète, le musicien, le boursier, l'homme arrivé, le savant, tous hommes d'un contact dangereux, sont déboutés de leur demande et renvoyés chez eux. Charenton contient des maniaques et des fantaisistes, mais la place des vrais fous est au dehors.

LES FOUS

Bravo! bravo!

LE PRÉSIDENT

ART. 2. — M. Timoléon, dit le petit rentier, nous paraissant gravement atteint, mais d'une folie douce et inoffensive, vulgairement appelée crétinisme, sera porté en triomphe dans le cabanon Ladislas, qui lui revient de droit. C'est un des gâteaux les mieux réussis que j'aie jamais vus... *Dixi !*

(Hurlements et trépignements de joie. — Les candidats refusés s'éloignent d'un air triste. — Les fous portent en triomphe le malheureux Timoléon au cabanon Ladislas. — Le Président fait la culbute sur le tribunal. — Cris, gambades, cabrioles, tableau.)



LES ROSSIGNOLS DU CIMETIÈRE
FANTASIE EN DEUIL

PERSONNAGES :

LES ROSSIGNOLS DU CIMETIÈRE

UN ROSSIGNOL DES BOIS

DES ENFANTS

DÈS BOURGEOIS

DES AMOUREUX

DÈS CROQUE-MORTS

UNE MARCHANDÈ DE PLAISIRS.



LES ROSSIGNOLS DU CIMETIÈRE

Le cimetière Montparnasse. — Le jour pointe. — Les morts reposent. — Les Rossignols du cimetière chantent à voix basse. — Un Rossignol des bois leur répond du haut d'un arbre du boulevard.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROSSIGNOL DES BOIS

Rossignols, mes frères, à qui diable en avez-vous, de chanter ainsi dans ce grand jardin triste ?

LES ROSSIGNOLS

Rossignol, mon frère, ce grand jardin triste est le jardin des morts.

LE ROSSIGNOL

Rossignols, mes frères, où prenez-vous des chants si doux et si désolés ? Vous êtes des oiseaux comme moi, et cependant nos voix ne sont pas les mêmes ; — mon timbre est bien plus clair et plus éclatant. Écoutez cette roulade. Le vôtre possède, en revanche, quelque chose de mystérieux et de voilé qui trouble et qui charme. Quelle sorte de rossignols êtes-vous, ô mes frères, et pourquoi ce crêpe à vos gosiers ?

LES ROSSIGNOLS

Rossignol des bois, trêve à vos roulades et à vos moqueries ; nous chantons comme il nous plaît, et nous vous prions d'aller porter ailleurs votre gaité et votre timbre clair ; vous faites trop de bruit.

LE ROSSIGNOL

Vous avez donc des malades chez vous ?

LES ROSSIGNOLS

Non ; mais des gens qui dorment.

LE ROSSIGNOL

En ce cas, je me retire ; promettez-moi seulement de venir déjeuner, un de ces dimanches, dans les bois de Ville-d'Avray ; c'est là que je perche.

LES ROSSIGNOLS

Grand merci ; nous ne mettons jamais le bec dehors.

LE ROSSIGNOL

Comment ! vous n'allez jamais courir les bois ? Vous passez votre vie dans ce grand clos, au milieu de ces arbres en deuil et de cette nature attristée ? Comme je vous plains !

LES ROSSIGNOLS

Ne nous plaignez pas, ami, nous sommes très heureux. Dieu nous a doués d'une voix amoureuse et tendre, que nous employons à de pieux usages. Nous sommes les Rossignols du cimetière ; comme tels,

nous avons ici deux fonctions. La première est de bercer le sommeil des pauvres gens enterrés à nos pattes; nous devons leur chanter doucement, comme la mère aux enfants qui s'éveillent, et les rendormir au plus vite, afin qu'ils ne souffrent pas en songeant à ceux qu'ils aiment; voilà pourquoi notre timbre est si doux, si voilé, si tendre... Chut! quelqu'un a soupiré dans l'allée à gauche; c'est la petite du coin qui se réveille. Allons, mes amis, vite un peu de musique; et chantons-lui cette romance de *Fleur de la mort* qu'elle aime tant. (*Ils sortent.*)

LA ROMANCE DE FLEUR DE LA MORT

*Moitié jouant, moitié rêvant,
Sous les cyprès et sous les saules,
Elle va, livrant ses épaules
Aux impertinences du vent.
Deux fleurs, les premières venues,
Vous la coiffent; le plus souvent
Ses petites jambes sont nues.
Elle porte, hiver comme été,
Une robe noire en lustrine,
Ouvverte un peu sur la poitrine,
Craquant un peu sur le côté.
Ainsi faite, elle se trémousse
Comme une chèvre en liberté,
Sur les tombes où l'herbe pousse.*

En voilà assez; elle est endormie.

LE ROSSIGNOL

Savez-vous que c'est très gentil, ce que vous faites-là!

LES ROSSIGNOLS

Ce n'est pas tout; nous sommes encore les gardiens de la maison, les sylphes bienfaisants de l'endroit. Par le temps où nous sommes, on naît et l'on meurt avec une telle simplicité, que la mort perd de jour en jour cette beauté d'apparat, mystérieuse et froide, qui imposait aux hommes. On place les cimetières aux portes de la ville, comme des maisons de campagne, dont ils ont l'aspect bourgeois et ratissé;

l'homme s'enhardit de plus en plus vis-à-vis des choses saintes, qui lui deviennent familières, et la hideuse profanation promène ses pieds fangeux et ses doigts sales sur les tombes. Nous sommes ici pour mettre ordre à tout cela et chasser les importuns sacrilèges qui viennent troubler le sommeil de nos chers défunts. Nos chants sont lugubres, nos voix tristes ; par ainsi nous rendons le séjour des cimetières impossible à ceux qui viennent pour s'y promener et prendre l'air des champs.

LE ROSSIGNOL

Rossignols, mes frères, vous êtes de divins oiseaux, et pour vous je me sens une vive vénération ; vous me donnez le dégoût de mon existence bohémienne et inutile à tous ; je serais bien heureux de verser dans l'escarcelle d'or de la charité ces perles de mon gosier que j'ai gaspillées jusqu'à ce jour et semées à tous les vents.

LES ROSSIGNOLS

Eh bien ! viens avec nous, Rossignol des bois, viens avec nous ; viens faire un noviciat d'une journée, tu habitueras ta voix à des chansons tristes, ton cœur à la tendre pitié, ton œil à la vigilance. Tu vivras de notre vie, et quand tu auras vu l'efficacité de nos services, tu entreras, si tu t'en sens le courage, dans la corporation des Rossignols du cimetière ; et maintenant, attention ! ton noviciat commence. Voici le soleil qui se lève, le vent qui tiédit ; c'est le jour. — Un lourd craquement se fait entendre sous les tombes ; ce sont les morts qui se réveillent, par habitude, au jour levant. Il faut les rendormir : chantons, mes frères, chantons. Toi, prends garde, ami, pas de trille éclatant ni de roulades : que ton gosier soit tout miel et velours.

SCÈNE II

Il est grand jour ; le soleil dore les tombes. — Les Rossignols sont perchés sur les cyprès. —
Entrent les Enfants.

LES ENFANTS

O la bonne idée ! la bonne idée ! Ce Miquelon a toujours de bonnes idées. Quel endroit charmant pour s'amuser pendant l'heure de la

classe! de l'ombre, de l'herbe, des fleurs, et point de maître. Quel bonheur! On va pouvoir s'en donner à cœur-joie et à toutes jambes. Au diable buvards et cartables! coiffons-nous de nos cahiers; faisons des cocottes avec nos grammaires! A quoi jouons-nous? Aux barres, ou à la toupie?

LES ROSSIGNOLS *commencent à chanter d'une voix triste.*

*Enfants, ne criez pas si fort ;
Songez au pauvre homme qui dort
Sous l'herbe où vous êtes ;
Quand le Luxembourg est si près,
Pourquoi venir chez nous exprès?
Vous savez bien que les cyprès
N'ont pas de noisettes.*

LES ENFANTS

Tout de même, on ne se sent guère en train de s'amuser. Il y a là-haut un tas d'oiseaux qui chantent si drôlement. On ne comprend pas ce qu'ils disent; mais, c'est égal, ça vous fait froid dans le dos. — Voyons, jouons-nous aux barres, ou à la toupie?

LES ROSSIGNOLS, *reprennent.*

*Enfants, ne criez pas si fort,
Songez au pauvre homme qui dort
Sous l'herbe où vous êtes.*

LES ENFANTS

Dites donc, les enfants! si nous allions jouer ailleurs, au Luxembourg, par exemple, ce serait moins triste qu'ici? Ah ça, décidément, à quoi jouons-nous? Aux barres, ou à la toupie?

LES ROSSIGNOLS *redoublent.*

*Enfants, ne courez pas si fort ;
C'est le Tivoli de la mort,
Cette herbe où vous êtes :*

*Et la nuit, c'est sur ce gazon
Que les maîtres de la maison
Viennent se trémousser, au son
Des noires musettes.*

LES ENFANTS

Allons-nous-en! allons-nous-en! Cela nous porterait malheur de courir partout là; les cimetières sont faits pour pleurer, et non pour rire. Puis ces arbres noirs, ces petites maisons à vitraux bariolés, ces rossignols avec leurs chansons; tout cela est d'un triste... Allons-nous-en! (*Exeunt.*)

LE ROSSIGNOL

Rossignols, mes frères, voilà qui est merveilleux, et je suis ravi de la facilité avec laquelle nos voix ont opéré... Mais quelle est cette vieille, ridée et malpropre, qui vient à nous, un tourniquet sous le bras? J'ai vu cette figure-là quelque part.

LA MARCHANDE

Que sont devenus mes bambins? Je viens d'en voir entrer une douzaine, et j'espérais... Où diantre sont-ils passés? Sans doute blottis dans quelque coin. Si je criais un peu, la faim ferait sortir les loups du bois. (*Criant.*) Voilà l' plaisir, mesdames, voilà l' plaisir!

LE ROSSIGNOL, *indigné.*

Ah! vieille sorcière irrévérencieuse! Un pareil cri dans un cimetière! Tu n'as pas honte?

LES ROSSIGNOLS

Ne t'emporte pas, Rossignol des bois; laisse-nous mettre un terme à cette profanation; nos chants seuls vont suffire. (*Ils chantent.*)

*Un homme noir marchait devant,
Un homme blanc venait derrière,
L'un portait un cercueil d'enfant,
L'autre chantait une prière.
Le cercueil était en sapin,
La prière était en latin.*

LA MARCHANDE

Voilà l' plaisir, mesdames, voilà l'plaisir !

LES ROSSIGNOLS

*Derrière ces hommes venait
La mère, une petite femme,
Qui, sous les fleurs de son bonnet,
Sanglotait à vous fendre l'âme.
Elle disait en étouffant :
« Ma pauvre enfant ! ma pauvre enfant ! »*

LA MARCHANDE

Taisez-vous donc, maudites bêtes, on ne s'entend pas. Satanés oiseaux, va ! ils chantent d'une façon qui vous rend toute chose. Je me suis rappelé tout de suite ma pauvre Eugénie, qu'on a enterrée l'an dernier ; j'ai revu le corbillard, les porteurs, les filles de la congrégation tout en blanc, la fosse ouverte, et le prêtre et les clergeons... j'en ai la chair de poule et les yeux tout mouillés. Sortons d'ici, ces rossignols me font trop de mal.

LES ROSSIGNOLS

Tu vois, elle est partie, nos chants ont réveillé en elle la fibre du souvenir ; juge de leur puissance ! Mais taisons-nous ; voici venir un groupe turbulent de bourgeois en promenade, criant et gesticulant, sans respect pour la sainteté du lieu. Préparons-nous à chasser dehors toute cette vermine.

LE BOURGEOIS, *lisant une épitaphe.*

« Louis-Charles-Borromée-Anselme Piquedoux, dit le père des ouvriers, adjoint au IV^e arrondissement ; décédé à Paris en juin 39, à l'âge de... » — Jolie tombe, ma foi ! jolie tombe ! du style, beaucoup de style ! D'honneur, c'est magistral.

LA BOURGEOISE

Nastase, qu'est-ce que cela veut dire, ces grosses lettres qui viennent après le « décédé à l'âge ? » Il y a un X, un L et un V.

LE BOURGEOIS

Ceci, ma toute belle, c'est des chiffres romains. Cela signifie.. attends un peu... hum! hum! cent, deux cents... oui, c'est cela : décédé à l'âge de deux cent cinq ans.

LA BOURGEOISE

Deux cent cinq ans, Piquedoux! Mais vous étiez de la même année.

LE BOURGEOIS

Dame! les chiffres sont là; il peut se faire pourtant que les valeurs numériques n'eussent pas dans l'antiquité...

LES ROSSIGNOLS

Allons, amis, faisons taire ces gros oisons qui viennent se pavaner en belle veste au cimetière, comme au Pré-Catelan ou aux Prés-Saint-Gervais. (*Ils chantent.*)

*Sous l'herbe grasse et la terre mouillée,
Les pauvres morts dorment ensevelis;
C'est les oiseaux qui leur font la veillée,
Sans goupillon, sans cierge et sans surplis.*

LA BOURGEOISE

Eh bien! viens-tu, Nastase? Que fais-tu là planté sur tes pieds, la bouche ouverte? Qu'as-tu? tu es pâle?

LE BOURGEOIS

Je songe aux morts, madame.

LA BOURGEOISE

A quoi diable vas-tu songer!

LES ROSSIGNOLS *reprennent.*

*Mais quelquefois, dans le grand cimetière,
Sous les cyprès chargés d'âcres parfums
Un tombeau s'ouvre, et deux ou trois défunts
S'en vont faisant la tombe buissonnière.*

LA BOURGEOISE, *d'une voix émue.*

Nastase, allons-nous-en d'ici. Je ne sais pourquoi, mais je me sens tout émotionnée; j'ai mon déjeuner sur l'estomac. J'ai peur! j'ai peur! Partons. (*Exeunt.*)

LES ROSSIGNOLS

Et de trois!... L'ouvrage ne nous manquera pas aujourd'hui.

LE ROSSIGNOL

Oh! oh! j'aperçois là-bas, derrière un saule pleureur, une jolie paire d'amoureux de ma connaissance; je les ai souvent rencontrés dans les bois de Ville-d'Avray. Pauvres enfants! il leur est donc arrivé quelque malheur, qu'ils viennent au cimetière! Voyons, approchons-nous un peu.

LES AMOUREUX

L'adorable promenade, et quelles émotions elle nous procure! Il est bon qu'en amour la corde triste raisonne quelquefois, et ce n'est pas un mal de mener de temps à autre sa belle passion par des sentiers mélancoliques.

LE ROSSIGNOL

Ah! les petits scélérats! c'est un raffinement d'amour qui les amène.

LES AMOUREUX, *s'arrêtant devant une tombe.*

Tiens! voilà de jolies fleurs; si nous en cueillions quelques-unes?... Les belles roses! Personne ne nous voit.

LE ROSSIGNOL

Oh! fi donc! Voilà qui est mal; voler ces pauvres morts!

LES ROSSIGNOLS

Tais-toi, bavard, et laisse-nous faire.

*Quelquefois, sous la couche froide
Où la mort le tient étendu,
La face blême et le corps roide,
Un défunt se dresse éperdu.*

*Avec des douleurs indicibles,
Il sent, dans l'ombre du tombeau,
Comme des ongles invisibles
Arracher son cœur par lambeau.*

*Passant, passant, c'est toi qui cause
Cette épouvantable douleur ;
Quand aux morts on vole leurs roses,
On arrache plus qu'une fleur.*

LES AMOUREUX

Nous avons fait une mauvaise action en volant ces fleurs... Il semble qu'elles aient des gouttes de sang à leurs tiges... Ces pauvres morts ! c'est une si bonne chose pour eux ces fleurs qui respirent le souvenir !... Allons-nous-en vite, ils n'auraient qu'à vouloir se venger. (*Exeunt.*)

LES ROSSIGNOLS

Tu vois qu'il ne nous faut pas de grands efforts pour mettre les gens à la raison.

LE ROSSIGNOL

J'en suis émerveillé. (*Bruit de voix et chansons au loin.*) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela ?... Quelles sont ces affreuses gens aux manteaux noirs et courts, aux bottes boueuses ?... A qui en veulent-ils avec leurs cris et leur tapage ? Bon ! les voilà qui s'installent sur l'herbe, à présent ; je crois même qu'ils vont déjeuner là. Déjeuner dans un cimetière ! pouah ! c'est révoltant !

LES CROQUE-MORTS

Avant de commencer son petit ouvrage, rien n'est bon comme un coup de gobelet ; le litre est le nerf du travail ; pour escorter le vin bleu, rien ne vaut un bon trognon de fromage, quelques ciboules et du gros pain. (*Ils mangent et ils causent.*)

LE ROSSIGNOL

Quelle profanation!... Ah ça! vous autres, n'allez-vous pas faire cesser un pareil scandale?

LES ROSSIGNOLS

Hélas! nos voix ne pourraient rien ici ; les oreilles crasseuses de ces rustres sont insensibles comme leurs cœurs; n'essayons pas même de les émouvoir. Rossignol des bois, fais comme nous, écarte les pattes et trousse ton aile.

LES CROQUE-MORTS

Tiens! voilà quelque chose qui tombe dans mon verre... Bon! sur le fromage, maintenant. Satanés oiseaux! On dirait que cela les amuse. Allons plus loin. (*Ils s'éloignent ; le jeu recommence.*) Décidément, pour biturer à l'aise, rien ne vaut une grosse table de chêne et un coin de taverne bien noir. Allons finir le repas au cabaret, camarades. (*Ils sortent.*)

LE ROSSIGNOL, *enthousiasmé.*

Rossignols du cimetière, vous êtes d'adorables bêtes, et je demande à faire partie de la corporation.

LES ROSSIGNOLS

Qu'il soit fait selon ton désir, ami; tu vois quelle est notre vie, toute de dévouement et de surveillance; puisqu'elle ne t'effraye point, sois des nôtres, frère, sois des nôtres!

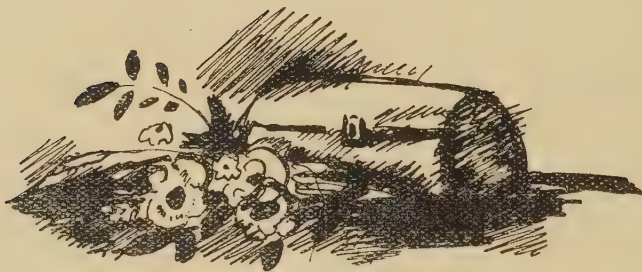
LE ROSSIGNOL, *préludant.*

*Au chevet des enfants la mère reste assise,
N'ayant jamais sommeil en les sentant dormir ;*

*Mais dès qu'elle croit voir leur paupière indécise
S'entre-bâiller un brin, trembloter et frémir,
Elle chante à voix basse une berceuse et pose
Sa bouche fraîche au ras de leur frais oreiller.
Nous, de peur que les morts viennent à s'éveiller,
Mes amis, chantons-leur doucement quelque chose.*

LE CHŒUR, *reprenant.*

*Nous, de peur que les morts viennent à s'éveiller,
Mes amis, chantons-leur doucement quelque chose.*



L'ÉDITION ORIGINALE

LE ROMAN || DU || CHAPERON-ROUGE || SCÈNES ET FANTAISIES || PAR ||
ALPHONSE DAUDET || LE ROMAN DU CHAPERON-ROUGE || LES AMES DU PARADIS.
UN CONCOURS POUR CHARENTON || L'AMOUR-TROMPETTE. LES SEPT PENDUES DE
BARBE-BLEUE (1) || LES ROSSIGNOLS DU CIMETIÈRE || PARIS || MICHEL LÉVY
FRÈRES. LIBRAIRES-ÉDITEURS || RUE VIVIENNE, 2 bis || 1862. || TOUS DROITS
RÉSERVÉS.

1 vol. grand in-18, imprimé par Poupart-Davy et comp., couverture blanche
imprimée en rose, 1 feuillet blanc, faux-titre, titre, dédicace à Auguste Racinet,
195 pages plus 1 feuillet de table et un feuillet blanc. (Prix : 1 fr. 50.)

Un Concours pour Charenton et les Huit pendues de Barbe-Bleue n'ont pas été
réimprimés dans l'édition suivante, jointe à la 3^e édition des *Amoureuses*, Char-
pentier et C^{ie}, 1873. Ces textes sont rétablis dans la présente édition des *Œuvres*
complètes. Voir à la table.

(1) Dans l'intérieur du volume et à la table ce récit est intitulé : *Les HUIT pendues de Barbe-Bleue*.

TABLE DES MATIÈRES

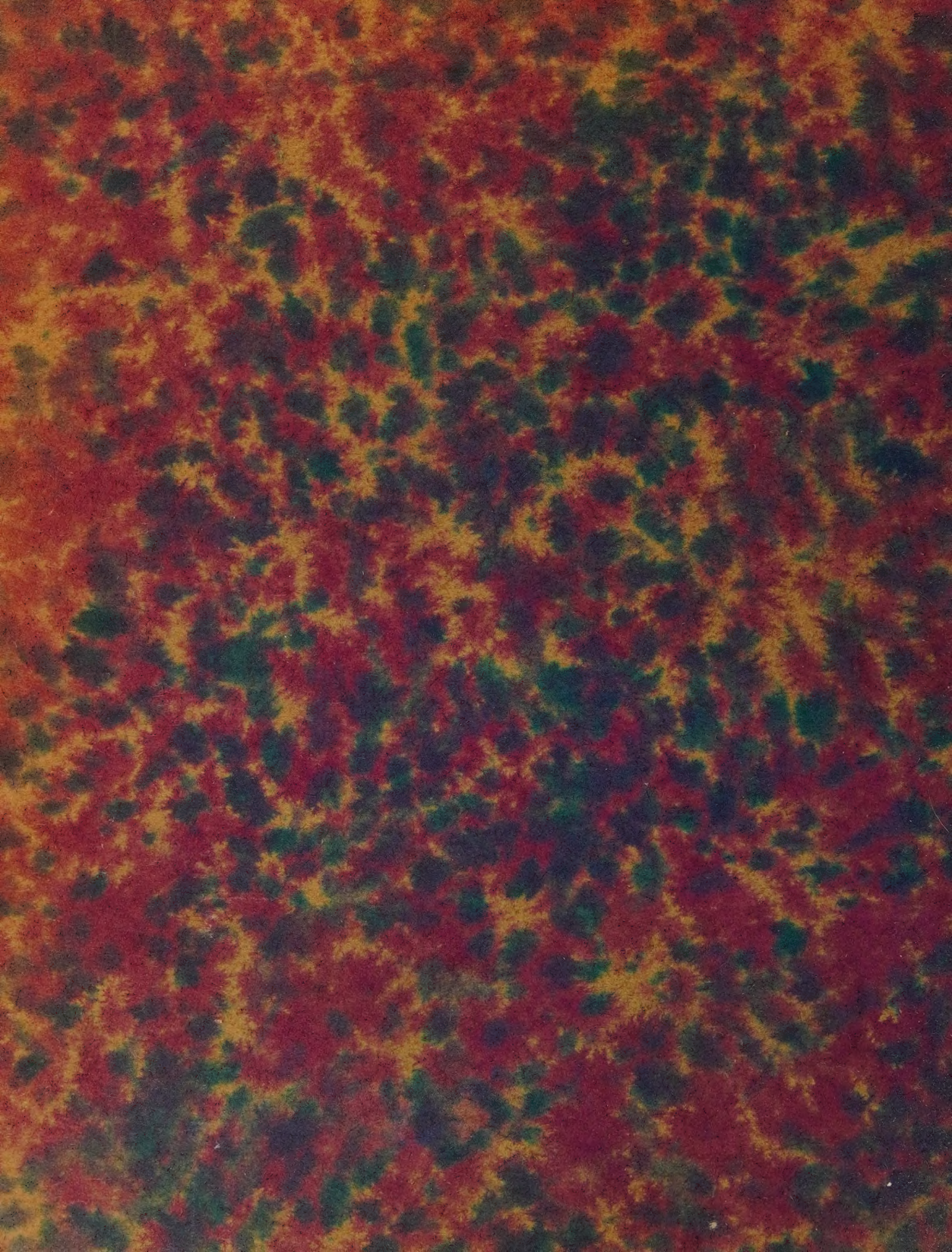
Le Roman du Chaperon Rouge.	3
Les Ames du Paradis.	27
L'Amour-Trompette.	55
Les huit pendues de Barbe-Bleue.	81
Un concours pour Charenton.	97
Les Rossignols du Cimetière.	113

L'ÉDITION ORIGINALE	125
-------------------------------	-----

CE LIVRE, FORMANT LE TOME I DES ŒUVRES
COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ALPHONSE DAUDET,
PUBLIÉES AVEC L'AUTORISATION DE MADAME
ALPHONSE DAUDET ET LA COLLABORATION DE
M. ANDRÉ EBNER, SECRÉTAIRE DE L'AUTEUR,
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-NEUF
AOUT MIL NEUF CENT TRENTE, PAR L'IMPRI-
MERIE VILLAIN ET BAR, POUR LA LIBRAIRIE DE
FRANCE, IL CONTIENT SIX HORS-TEXTE EN
NOIR ET QUATRE HORS-TEXTE EN COULEURS.



• IN OFFICINA •
SANCTANDREANA

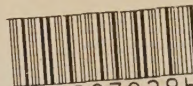


PQ221b. A2 1929 V1

43.88
29



a39001



003907238b

72-1

74-1

